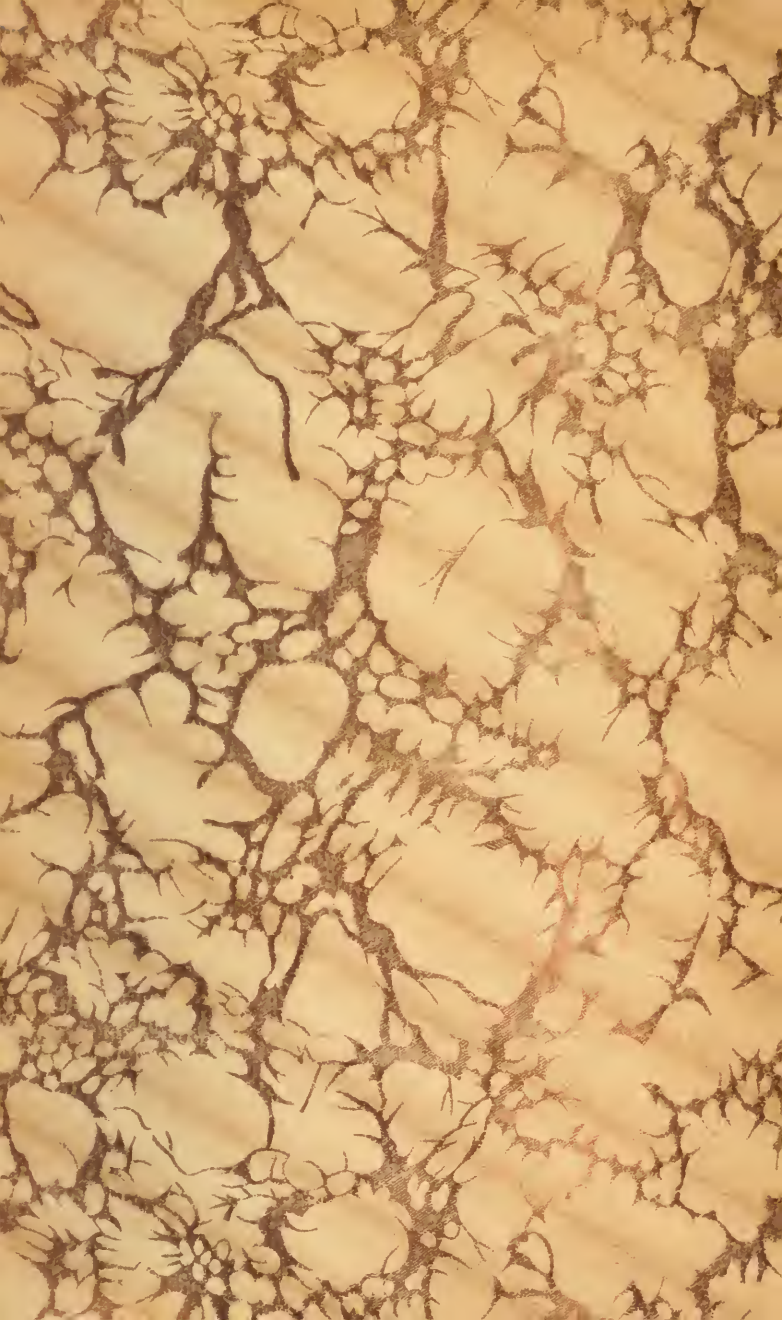


3 1761 04693092 1









DU MÊME AUTEUR

LES CAHIERS D'ANDRÉ WALTER	1 vol.
LES POÉSIES D'ANDRÉ WALTER.	1 vol.
LE TRAITÉ DU NARCISSE (<i>épuisé</i>).	1 vol.
LA TENTATIVE AMOUREUSE.	1 vol.

En préparation :

LES NOURRITURES TERRESTRES.	1 vol.
-------------------------------------	--------

2007
12

LE VOYAGE D'URIEN

SUIVI DE

PALUDES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Trois exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 à 3, et douze exemplaires sur hollande, numérotés de 4 à 15.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :



Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

ANDRÉ GIDE

—

LE

VOYAGE D'URIEN

suivi de

PALUDES

Deuxième Édition



189809
14.6.24

PARIS

SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE

XV, RUE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVII

02010
02011
02012
02013
02014
02015
02016
02017
02018
02019
02020

PQ
2613
I2V6
1897

I

LE VOYAGE D'URIEN

Dic quibus in terris...

VIRGILE.

PRÉFACE

POUR LA NOUVELLE ÉDITION DU
VOYAGE D'URIEN

..... Je n'aime pas expliquer un livre : un livre étant déjà lui-même l'explication d'une pensée ou d'une émotion. Vous n'avez vu dans le mien ni l'une ni l'autre, mais seulement un jeu de style ; — tant pis pour vous. — émotions, idées, elles y étaient : elles y sont : je le sais. — puisque je les y ai mises. — Mon émotion ne joue jamais avec le style, par trop grand'peur qu'après le style ne se joue d'elle ; elle a besoin des mots et cherche à se mettre intimement bien avec eux ; il y a même désormais entre eux des affinités réciproques : l'émotion fluide ne saurait être sans eux contenue, et dans chacun des mots où je la verse, elle reste, et je l'y retrouve. — J'aime

les mots enfin comme des confidants dociles : ils ne perdent rien de ce que je leur ai confié. S'ils ne vous ont rien dit de moi-même, c'est que vous n'étiez pas attentifs : il faut les interroger pour qu'ils parlent : eux, ils ne demandent qu'à dire.

Cette émotion, donc, parce que je ne l'ai point décrite en elle-même, trop abstraite qu'elle était, ou parce que je ne l'ai point soumise à tels faits qui l'eussent motivée, ainsi que d'autres ont coutume de le faire dans leurs romans, — parce que pour la montrer, je l'ai mise en des paysages, vous n'avez vu là que des descriptions vaniteuses. — Pourtant, il me semble encore juste qu'une émotion que donne un paysage puisse se réserver de lui — *comme d'un mot* — et s'y reverser tout entière, puisqu'elle en fut à l'origine enveloppée.

Émotion, paysage ne seront plus dès lors liés par rapport de cause à effet, mais bien

par cette connexion indéfinissable, où plus de créancier et plus de débiteur. — par cette association du mot et de l'idée : du corps et de l'âme : de Dieu et de toute apparence.

§

..... Une émotion naît. Comment? — peu importe; il suffit qu'elle soit. L'être chez elle comme chez tous est le besoin même de se manifester. Me comprendrez-vous si je dis que *le manifeste vaut l'émotion, intégralement?* Il y a là une sorte d'algèbre esthétique; émotion et manifeste forment équation; l'un est l'équivalent de l'autre. Qui dit *émotion* dira donc *paysage*; et qui lit *paysage* devra donc connaître *émotion*. (Ou tant pis.)

Une émotion naît..... non, elle *est*. Elle est depuis aussi longtemps que toutes choses qui la manifestent. Sa vie mystique à elle se passe à être *consentie* par les hommes (au moins par les hommes). — sa vie, dis-je, est le besoin même de se manifester. Elle traversera pour parvenir à nous bien des mondes — et

puisqu'elle nous la jouons aussi, elle ne s'arrête pas à nous. Issue de Dieu, où irait-elle? — Sa mort est impossible — donc elle continue. Nous la voyons à travers tous les mondes : à travers chacun d'eux elle prend une apparence nouvelle, — ici paysage, là geste, plus loin onde, plus loin harmonie, enfin œuvre d'art et poème : — et partout ailleurs, je suppose, même où nous ne la savourons plus, dans les lois qui régissent les corps, et jusqu'en leur chimisme intime.

Mêmes choses — mêmes choses : et chaque apparence, chaque geste, chaque *manifeste* équivaut chaque fois l'émotion *intégralement*. — Lequel choisirons-nous donc pour la dire? n'importe. — d'ailleurs, c'est l'émotion qui choisit. Cette fois elle choisit le paysage — pourquoi? parce que pourquoi ne l'avait-on pas déjà choisi?

§

Il n'y a pas d'émotion, si particulière et neuve qu'elle puisse paraître, qui n'ait en la

nature *tous ses équivalents* — la collection complète — un par monde. Mais l'émotion centrale de ce livre n'est point une émotion particulière : c'est celle même que nous donna le rêve de la vie, depuis la naissance étonnée jusqu'à la mort non convaincue ; et mes marins sans caractères tour à tour deviennent ou l'humanité toute entière, ou se réduisent à moi-même.

Ils ignorent leur destinée et ne gouvernent pas leur navire, mais un désir de volonté les leurre et leur fait prendre pour résolue la route que suivra leur nef hasardeuse. — Devant toutes les voluptés ils se privent, non en vue de récompenses futures qui ne les satisferaient pas, mais en vue d'actions glorieuses où leur force soit éprouvée, de sorte qu'ils la gardent entière. Il se peut qu'ils soient fous — aussi ne dis-je point qu'ils sont sages. — Ce dont ils souffriraient le plus, ce serait de n'avoir pas de lutte où se prendre, de conquêtes à conquérir. Même alors ils ne diraient

pas que leur abstinence était vaine, car la force est en eux : ils *pourraient* conquérir. Peut-être que c'est tenter Dieu, — mais cela repaît leur orgueil.....

Tout ce que je pourrais dire encore, Urien le dit ou le raconte. Si nous parlons bien de ces choses, c'est que nous en avons bien souffert — pauvre génération qui voudrait l'héroïsme en un temps qui ne la rassasie pas de beautés : — en sorte que l'on pourra dire :

Ils demandèrent au roman de remplacer les grands mouvements qu'ils n'avaient point faits : ils lui demandèrent de satisfaire tant bien que mal le désir vague d'héroïsme que leur imagination gardait et que leur corps ne réalisait point.

Et peut-être qu'on nous donnera tort d'avoir quand même cru la vie de la pensée plus réelle, et de l'avoir à toutes les autres préférée.

PREMIER LIVRE

A Henri de Régnier.

VOYAGE SUR L'Océan Pathétique

PRÉLUDE

Quand l'amère nuit de pensée, d'étude et de théologique extase fut finie, mon âme qui depuis le soir brûlait solitaire et fidèle, sentant enfin venir l'aurore, s'éveilla distraite et lassée. Sans que je m'en fusse aperçu, ma lampe s'était éteinte ; devant l'aube s'était ouverte ma croisée. Je mouillai mon front à la rosée des vitres, et repoussant dans le passé ma rêverie consumée, les yeux dirigés vers l'aurore, je m'aventurai dans le val étroit des métépsychoses.

Aurores ! surprises des mers, lumières orientales, dont le rêve ou le souvenir, la nuit, hantait d'un désir de voyage notre fastidieuse étude. — désirs de brises et de musiques, qui dirait ma joie lorsqu'enfin, après

avoir marché longtemps comme en songe dans cette tragique vallée, les hautes roches s'étant ouvertes, une mer azurée s'est montrée.

Sur tes flots ! Sur tes flots, pensai-je voguerons-nous, mer éternelle, vers nos destinées inconnues ? nos âmes excessivement jeunes chercheront-elles leur vaillance ?

Sur la plage, m'attendaient les compagnons de pèlerinage : je les reconnus tous, bien que ne sachant pas si je les avais vus quelque part. Mais nos vertus étaient pareilles. — Le soleil était déjà haut sur la mer. Ils étaient arrivés dès l'aube et regardaient monter les vagues. Je m'excusai de m'être fait attendre : eux me pardonnèrent, pensant qu'en chemin m'avaient arrêté encore quelques subtilités dogmatiques et des scrupules. — puis me reprochèrent pourtant de ne m'être pas plus simplement laissé venir. — Comme j'étais le dernier et qu'ils n'en attendaient plus d'autres, nous nous acheminâmes vers la ville au grand port où appareillent les navires. Des clameurs en venaient vers nous sur la plage.

La ville, où nous devions nous embarquer au soir, éclatait de soleil, de clameurs et de fêtes, sous la blanche ferveur de midi. Le marbre des quais brûlait les sandales; la fête était bariolée. — Deux navires étaient arrivés la veille, l'un de Norvège, l'autre des merveilleuses Antilles; et la foule courait pour en voir arriver un troisième, majestueux entrant au port. Celui-ci venait de Syrie, chargé d'esclaves, de pourpre en balles et de pépites. Tout l'équipage sur le pont se pressait: l'on entendait les cris des manœuvres. Des matelots, au haut des mâts, détachaient des cordages et d'autres, près des flots, lançaient des câbles: les plis des voiles dégonflées s'accrochaient aux grandes vergues où s'éployaient des oriflammes. La mer, vers le bord, n'était pas assez profonde pour laisser le navire s'approcher du quai: des barques vinrent à lui qui d'abord prirent les esclaves, — et sitôt qu'elles furent descendues, le peuple s'empressa pour les voir; elles étaient belles et presque nues, mais tristes. — Les matelots débarquèrent encore des parfums et des étoffes précieuses, mais

ils jetèrent à la mer les balles de pourpre : c'était la marchandise triviale : — la vague les amenait le long des digues et des hommes penchés les guidaient vers les escaliers avec des perches. — Des Antilles étaient venus les bois rares, des oiseaux diaprés et des coquilles où le bruit des flots sur ces plages heureuses chantait. On se les disputait aux enchères : les bazars s'encombraient de cages : certains oiseaux, plus délicats, étaient lâchés dans des volières : on payait pour entrer : tous chantaient — et des marchands faisaient la foire. Des baraques improvisées montraient des jongleurs et des mimes. Sur une estrade, des baladins à cabrioles se jetaient des poignards et des flammes.

Plus loin étaient les glaciers de la ville qu'alimentaient les vaisseaux de Norvège revenus chargés de frimas. Des caves s'étendaient à de grandes profondeurs, mais elles étaient toutes remplies et ce navire déchargeait son faix sur le port. Une montagne s'élevait, verte, diaphane et enveloppée de fraîcheur : des marins assoiffés y venaient goûter l'ombre, appliquant sur la paroi mouillée leurs

lèvres et leurs mains brûlantes. Des hommes à la peau safranée, vêtus d'un pagne ensanglanté, apportaient encore sans cesse des charretées de neige sur des planches pliantes, et des lingots de pure glace qu'ils avaient ramenés de la mer; on les y jetait du navire; ils flottaient, glaçons et neiges, écumes, avec la pourpre, sur l'eau bleue que par vagues la pourpre fondue avait fait presque violette.

Et maintenant voici le soir; le soleil cra-moisi disparaît entre les cordages; les chants crépusculaires montent, et dans le port tranquillisé, le vaisseau fabuleux qui va nous emporter se balance; alors ayant goûté dans ce jour des promesses de toutes les futures histoires, cessant de regarder le passé, nous tournerons nos yeux vers l'avenir; et l'extraordinaire navire, laissant derrière lui le port, les jeux et le soleil tombé, s'enfonça dans la nuit vers l'aurore.

Nuit sur mer: — nous avons causé nos destinées. Nuit pure: l'*Orion* vogue entre des îles: — la lune éclaire des falaises: — des récifs bleus se sont montrés: le veilleur les a signalés: le veilleur a signalé des dauphins: ils jouaient au clair de lune: près des récifs ils ont plongé pour ne plus reparaitre: les roches bleues luisent faiblement sous les flots. Des méduses illuminées montent s'épanouir à l'air nocturne, lentement de la mer profonde, fleurs des mers remuées par les flots. Les étoiles rêvent. Nous, penchés à l'avant du navire, près des cordages et sur les flots, tournant le dos aux équipages, aux compagnons, à tout ce qui se fait, nous regardons les flots, les constellations et les îles. — Nous regardons passer les îles, disent les

hommes du bord qui nous méprisent un peu, lorsqu'en se regardant ils oublient qu'eux sont les passagers et que ces choses-là demeurent — pareilles derrière notre fuite.

Aspects changeant des massifs de falaises, et les promontoires allongés qui chavirent — berges ! métamorphoses des berges — nous savons maintenant que vous restez : c'est en passant que l'on vous voit passantes, et votre aspect change par notre fuite, malgré votre fidélité. — Le veilleur de nuit signale des navires. Nous, penchés sur les flots depuis le soir jusqu'au lever du jour, nous apprenons à discerner les choses qui passent entre les îles éternelles.

Cette nuit, nous avons parlé du passé : nul de nous ne savait comment il avait pu venir jusqu'au navire, mais nul ne regrettait l'amère nuit de pensées. De quel obscur sommeil me suis-je éveillé, dit Alain, de quelle tombe ? Je ne cessais pas de penser, et je suis encore malade : ô nuit orientale et calmée, enfin reposeras-tu ma tête lasse de penser

Dieu? — J'étais tourmenté d'un désir de conquête, dit Paride; je marchais dans ma chambre plein de vaillance, mais triste et de rêver toujours des héroïsmes, plus fatigué que de les faire. Qu'allons-nous conquérir maintenant: quelles seront-elles nos prouesses? où allons-nous? dites! savez-vous où va nous mener ce navire? — Aucun de nous ne le savait, mais tous, nous frémissions au sentiment de nos courages. — Que faisons-nous ici, reprit-il, et qu'est-ce donc que cette vie, si celle d'avant était notre sommeil? — Peut-être alors que nous vivons notre rêve, dit Nathanaël, pendant que dans la chambre nous dormons. — Ou si nous cherchons des pays pour raconter nos belles âmes, dit Mélian? — Mais Tradelineau s'écria: Sans doute, l'habitude des vaines logiques et cette manie de croire que vous ne ferez bien que ce dont vous connaîtrez bien les causes, vous tient encore et cause cette discussion oiseuse. Qu'importe de savoir comment nous sommes venus ici, et pourquoi chercher à notre présence sur l'*Orion*, de très mystérieux motifs? Nous avons quitté nos livres parce qu'ils nous en-

nuyaient, parce qu'un souvenir inappelé de la mer et du ciel réel faisait que nous n'avions plus foi dans l'étude; quelque chose d'autre existait; et quand les brises balsamiques et tièdes sont venues soulever les rideaux de nos fenêtres, nous sommes descendus malgré nous vers la plaine et nous nous sommes acheminés. — Nous étions las de la pensée, nous avions envie d'action: — avez-vous vu comme nos âmes se sont révélées joyeuses, lorsque, prenant aux rameurs les lourds avirons, nous avons senti l'azur liquide résister! — Oh maintenant, laissons-nous aller — l'*Orion* saura nous guider vers des plages. Nos vaillances que nous sentons, appelleront elles-mêmes nos prouesses: attendons sans penser à tout — attendons venir nos glorieuses destinées.

Cette nuit, nous avons aussi parlé de la ville tumultueuse où nous nous étions embarqués, de ses foires et de la foule. — Pourquoi, dit Agloval, penser encore à ces gens-là, dont les yeux ne voyaient que les choses et qui ne s'étonnaient même pas. Moi j'aimais Bohordin qui sanglotait aux jeux du cirque:

on devrait tout faire comme un rite : ces gens regardaient les jeux sans solennité. — Qu'en pensez-vous, Urien, me dit Angaire ? — Et je répondis : Il faut toujours représenter. — Puis, comme cette discussion nous devenait à tous insupportable et que penser nous fatiguait, nous promîmes de ne plus nous parler du passé, ni de raisonner sur les choses. Le matin venait : nous nous sommes quittés pour dormir.

Nous avons perdu de vue les côtes et nous voguions depuis trois jours en mer pleine, lorsque nous rencontrâmes ces belles îles flottantes qu'un courant mystérieux, longtemps a poussées près de nous. Et cette fuite parallèle au milieu des vagues éternellement agitées nous faisait croire d'abord l'*Orion* immobile, échoué peut-être dans le sable : mais notre erreur n'a pas duré quand nous avons mieux vu les îles. Une barque nous descendit sur l'une d'elles ; elles étaient toutes presque pareilles et distantes également. Leur forme régulière nous les fit croire madréporiques : elles eussent été assurément

très plates sans cette végétation luxuriante et magnifique qu'elles portaient : elles étaient à l'avant légèrement escarpées, récifs de madrépores, gris comme des pierres volcaniques, où les racines se dénudaient : à l'arrière flottaient comme des chevelures, racines par la mer rougies. Des arbres d'essences inconnues, des arbres bizarres pliaient sous les lourdes lianes, et des orchidées maldives mêlaient leurs fleurs à ces feuillages. C'étaient des jardins sur la mer : des vols d'insectes les suivaient : du pollen traînait sur les vagues. — Les impénétrables taillis nous forcèrent de marcher tout au bord des rives, et souvent, lorsque des branches se penchaient vers l'eau, de se glisser sous elles, en rampant, en s'accrochant aux racines et aux lianes. — Nous avons voulu rester quelque temps à l'arrière, à regarder les insectes énormes voler, mais les parfums étouffants qui montaient de toute l'île et que le vent rabattait vers nous, les parfums qui déjà nous troublaient de vertige, nous eussent je crois fait mourir. Ils étaient si denses qu'on en voyait la poussière aromale tournoyer. — Nous avons regagné l'autre

bord : des ibis et des flamants roses qui dormaient se sont envolés. Nous nous sommes assis sur un rocher de madrépores : le vent du large écartait de nous les parfums.

L'île devait être peu épaisse, car au-dessous d'elle, dans la mer profonde, après l'ombre qu'elle faisait, on revoyait de la lumière. Et nous avons pensé que chacune d'elles s'était détachée ainsi qu'un fruit mûri, de sa tige ; — et quand plus rien ne les a retenues, profondément au roe natal, alors, comme des actions non sincères, elles ont été au hasard des dérives, emportées par tous les courants.

Le cinquième jour, à notre regret, nous les avons perdues de vue.

Sitôt après que le soleil fut couché, nous nous sommes baignés dans une eau rose et verte; et comme elle reflétait le ciel, elle est bientôt devenue mordorée. Les flots tièdes et pacifiques nous pénétraient de leur mollesse. Les rameurs attendaient. Nous sommes remontés dans la barque comme la lune se levait; un peu de vent soufflait; larguant les voiles nous poussions des bordées. Et l'on voyait tantôt les nuages encore mauves, tantôt la lune. Dans le sillage argenté qu'elle faisait sur la mer calme, les avirons creusaient des remous de lumière: devant nous, l'*Orion* passait, mystérieux, dans le sillage de la lune. On la voyait derrière un mât, — puis solitaire, — puis au matin elle est retombée dans la mer.

II

Le septième jour, nous abordâmes devant une plage sablonneuse remuée de dunes arides. Cabilor, Agloval, Paride et Morgain descendirent : nous les attendîmes vingt heures : ils nous avaient quittés vers le milieu du jour : le lendemain, au matin, nous les vîmes revenir en courant et faisant des gestes. Quand ils furent tout près, Paride cria vers nous : Fuyons, fuyons, disait-il. — des sirènes habitent l'île et nous les avons vues. — Lorsqu'ils eurent repris haleine, tandis que l'*Orion* fuyait à toutes voiles, ce fut Morgain qui raconta :

Nous avons marché tout le jour parmi les chardons bleus, sur les dunes mouvantes. Nous avons marché tout le jour sans rien voir que des collines qui s'avançaient, dont

le vent balançait la crête : nos pieds étaient brûlés par le sable et le flamboiement de l'air sec flétrissait nos lèvres et nos paupières douloureuses. — Qui dira votre pompe et votre plénitude, soleils d'Orient, soleils de midi sur les sables ! — Quand vint le soir, étant parvenus au pied d'une colline très haute, nous nous sommes sentis si las — nous avons dormi dans le sable, sans même attendre que se soit couché le soleil.

— Nous n'avons pas dormi longtemps : le froid de la rosée nous réveilla bien avant l'aube. Pendant la nuit, les sables avaient bougé, et nous ne reconnûmes plus la colline. Nous reprîmes notre marche, montant toujours, sans savoir où nous allions, d'où nous étions venus, où nous avions laissé le navire — mais bientôt derrière nous blanchit l'aube. Nous étions parvenus sur un plateau très large — au moins il nous sembla très large d'abord — et nous ne pensions pas l'avoir encore traversé, lorsque tout à coup, le terrain cessant, s'ouvrit devant nous une vallée pleine de brumes. Nous attendions. Derrière nous commençait l'aurore — et tandis qu'elle

montait, les brumes s'écartèrent. — C'est alors qu'elle nous apparut, cette prodigieuse cité, non loin de nous, dans une immense plaine. Elle était couleur d'aurore et musulmane, aux minarets fantasques dressés : des escaliers en enfilades menaient vers des jardins suspendus, et sur des terrasses, des palmiers mauves se penchaient. Au-dessus de la ville flottaient des brouillards en nuages que déchiraient les minarets pointus. Les minarets étaient si hauts, que les nuées y restaient prises, et l'on eût dit des oriflammes, des oriflammes tendues, sans un pli, malgré l'air fluide où ne remuait pas une brise. — Or, telle est notre incertitude : devant les hautes cathédrales, nous rêvions aux tours des mosquées ; devant les minarets aujourd'hui nous rêvions aux clochers d'églises, et dans l'air matinal nous attendions les angelus. Mais par l'aube encore trop fraîche, rien ne bruissait que des frémissements inconnus qui se perdaient dans l'air vide, lorsque soudain, comme le soleil paraissait, un chant partit d'un minaret, du premier vers le soleil qui se lève, un chant pathétique et

bizarre, et nous en eussions bien pleuré. La voix vibrait sur une note aiguë. Un nouveau chant jaillit, puis un autre : et une à une les mosquées se réveillaient mélodieuses sitôt que d'un rayon les avait touchées le soleil. Bientôt toutes chantaient. C'était un appel inouï que finissait un éclat de rire sitôt qu'un autre appel commençait. Les muezzins dans l'aurore se répondaient comme des alouettes. — Ils jetaient des questions auxquelles succédaient d'autres questions, et le plus grand, sur le plus haut minaret, ne disait rien, perdu dans un nuage.

Cette musique était si merveilleuse, que nous étions demeurés immobiles, en extase, étourdis ; puis, comme les voix baissaient et se faisaient plus douces, nous voulûmes nous approcher, insensiblement attirés par la beauté de la ville et par l'ombre mobile des palmes. Les voix baissaient toujours. — mais comme elles retombaient, voici que la cité s'éloigna, se défit, chancelante avec une strophe ; les minarets, les palmiers grêles s'éperdirent ; l'escalier croula ; derrière les jardins des terrasses décolorées transparurent la mer

et le sable. C'était un mirage en allé qui palpita au gré d'un chant. Le chant se tut; l'enchantement finit et la cité miragineuse. Notre cœur affreusement serré s'était cru s'écouter mourir.

— A peine un bout de vision qui danse encore sur un trille, sifflement d'haleines, — et c'est alors que nous les vîmes, couchées dans les algues : elles dormaient. Alors nous avons fui, si tremblants que nous pouvions à peine courir. Heureusement, nous étions très près du navire : nous l'avons aperçu derrière un promontoire : seul il vous séparait des sirènes. Quel n'était pas votre danger si elles eussent pu vous entendre — et nous n'avons osé crier que déjà tout près de vous de peur que le cri les éveille. — Je ne sais pas la route que nous avons pu faire la veille pour avoir avancé si peu : je crois maintenant que nous avons marché sur place et que ces collines mobiles qui se déplaçaient sous nos pas, que ce plateau, que cette vallée, étaient déjà l'effet de l'enchantement des sirènes. — Ils discutèrent alors pour savoir combien elles étaient et s'émerveillèrent d'avoir échappé à

leurs ruses : Mais, dites-nous, dit Odinel, — dites-nous, comment étaient-elles ? Elles étaient couchées dans les algues, dit Agloval, et leurs cheveux ruisselants qui les couvraient tout entières, verts et bruns, semblaient des herbes de la mer : mais nous avons couru trop vite pour bien les voir. — Elles avaient des mains palmées, dit Cabilor, et leurs cuisses couleur d'acier luisaient, couvertes d'écailles. Je me suis enfui parce que j'avais peur. — Je les ai vues comme des oiseaux, dit Paride, comme de grands oiseaux de mer au bec rouge — n'est-ce pas qu'elles avaient des ailes ? — O non ! non, dit Morgain, — elles étaient pareilles à des femmes et très belles — voilà pourquoi je me suis enfui. — Mais leur voix, leur voix, dites-nous, leur voix comment était-elle ? Et chacun souhaitait les avoir entendues. — Elle était, dit Morgain, comme une vallée d'ombre et comme l'eau fraîche aux malades. — Puis chacun parla de la nature des sirènes et de leurs ensorcellements : Morgain se tut et je compris qu'il regrettait les sirènes.

Nous ne nous baignâmes pas ce jour-là, de peur d'elles.

III

C'était le treizième jour ; dans cette plaine où nous étions perdus, depuis le matin, marchant toujours et sans jamais savoir la route. — on commençait à s'ennuyer, lorsqu'on rencontre : une fillette dans un champ d'alfa, brune et sous le soleil de midi toute nue, en attendant la nubilité, qui gardait de paisants dromadaires. On lui demande le chemin : — elle pleure en indiquant la ville. — Une heure après, nous avons vu la ville ; elle était grande, mais morte. Nous fûmes saisis d'une tristesse solennelle. — car les mosquées en ruine aux minarets cassés, les grands murs effondrés, les colonnes, faisaient à cette cité l'aspect morne et monumental. La large rue que nous suivions en escaladant les décombres, se perdait enfin

dans la campagne, sous des amandiers, auprès des marabouts abandonnés. — Pendant une heure encore, nous avons marché. La plaine cessait : une colline venait que nous avons gravie : — au haut de la colline, on voyait le nouveau village. Nous avons marché dans les rues : toutes les maisons étaient closes : et, on ne sait pourquoi, l'on ne voyait personne. Angaire dit que, peut-être, ils étaient au travail dans les champs. Une intolérable touffeur tombait dans la rue des murs jaunes. De grosses mouches, au soleil, vibraient contre les portes blanches. Devant une porte, assis sur les marches du seuil, un enfant tripotait une infâme mentule. Nous avons quitté le village. — La campagne de nouveau s'est étendue. Pendant une heure encore, nous avons marché par le soleil et la poussière. Un monument carré, tout à coup, on ne sait pourquoi dans cette campagne s'est dressé et des cris qui sortaient par une porte ouverte nous ont attirés d'assez loin : nous nous hâtions, pensant enfin voir quelque chose ; nous sommes entrés dans une vaste salle : une foule nombreuse y poussait de tels cris que

nous fûmes étourdis d'abord. Nous voulions parler, interroger quelqu'un pour savoir, mais aucun n'écoutait et tous, avec des gestes forcenés, montraient et regardaient le milieu de la salle.

Nous étant dressés contre le mur, nous avons pu voir, au centre de la foule, deux derviches hurleurs commençant leur extase ; ils tournaient lentement au son d'une musique que faisaient quatre hommes accroupis, mais qu'on n'entendait pas à cause des cris de la foule ; et périodiquement, à la fin d'un couplet des instruments de musique, ils poussaient un hurlement guttural suraigu, auquel la foule répondait par un trépignement enthousiaste. Ils étaient coiffés d'un bonnet haut comme la moitié de leur corps, et symétrique ; et vêtus seulement d'une robe longue et très large. Comme la musique les pressait, ils ont commencé de tourner plus vite ; leur robe s'évasait autour d'eux et laissait voir leurs pieds sautant dans les sandales ; comme ils tournaient plus vite encore, ils ont rejeté leurs sandales et dansé pieds nus sur la pierre ; leur robe, qui s'élargissait, se soulevant au-

tour d'eux, découvrait des jambes pivotantes ; leur bonnet penché qui n'était plus dans l'axe, leur barbe devenaient insupportables à voir — ils bavaient et leurs yeux étaient blancs de joie ; la foule ne se possédait plus et oscillait comme en ivresse ; alors ils devinrent frénétiques et, poussant des cris désordonnés, ils tournèrent si follement vite que leur robe, toujours plus tendue, devenait presque horizontale, les découvrait tout nus, obscènes : — nous partîmes.

Et c'était la campagne encore ; ce fut le soir. Pendant une heure encore nous avons marché, puis nous avons retrouvé le navire.

— Les matelots se sont baignés dans l'eau tiède ; l'air qui brûle a séché leur peau. Le soir est venu, mais sans la fraîcheur qui repose, mais sans la fraîcheur de la nuit comme un baiser sur les paupières. La nuit est maintenant si chaude que nous ne pouvons pas dormir. Des éclairs silencieux palpitent au bord du ciel et sur les flots des fluorescences passent vaguement. A demi couchés sur le pont, rêvassent les matelots et les mous-ses ; et dans la nuit mystérieuse, tendant les bras vers le rêve, ils se sont tordus de désirs. Nous, nous sommes restés debout, car nous n'osions pas nous étendre, et nous entendions toute la nuit leurs soupirs se mêler aux souffles amoureux de la mer. Mais une plus sérieuse pensée naissait en nous au sentiment de notre sévère attitude, et le calme de la nuit descendait sur notre visage.

IV

Le vingt et unième jour, nous nous sommes arrêtés devant un rivage planté d'arbres. On apercevait, non loin de la mer, une ville; une avenue d'eucalyptus y menait, où se promenaient des groupes de femmes; des deux côtés de l'avenue, entre les arbres, étaient dressés pour un marché des tréteaux et des baraques de toile; et du navire on pouvait voir, aux taches rouges et jaunes qu'ils faisaient, les piments doux et les régimes de bananes. — Avant la fin du jour, Mélian, Lambègue et Odinel descendirent à terre, ainsi qu'une partie des gens de l'équipage, pour acheter des vivres et demander la route. Nous les attendîmes tout le soir. Le lendemain, Mélian, Lambègue et Odinel revinrent, mais avec seulement quelques-uns des mate-

lots. — Ils étaient pâles et leurs yeux agrandis luisaient d'une douceur inexprimable. Ils rapportaient d'admirables fruits écarlates, saignant comme des blessures, et des gâteaux de farines inconnues; mais quand nous voulûmes les questionner, ils prétextèrent une grande fatigue et s'étendirent dans les hamacs; alors nous comprîmes qu'ils avaient été auprès des femmes du rivage et nous en fûmes extrêmement tristes. — Comme nous ne voulions pas repartir sans que soient revenus tous les autres, vers le soir Lambègue, Odiel et Mélian, et ceux des matelots qui les avaient suivis la veille, pensèrent retourner à la ville; nous ne pûmes les en empêcher; — et nous ne pûmes empêcher Alfasar et Hector de les suivre. Ils avaient dû causer avec eux de ce qu'ils avaient fait la veille, car nous les avions vus rester longtemps ensemble, près des hamacs mobiles, où balançaient ceux que la nuit avait lassés.

Ils revinrent tous le lendemain, et l'*Orion* put mettre à la voile; — ils rapportaient des fruits nouveaux, énormes et violets comme des aubergines; ils avaient l'œil hagard et

plein d'insultes : sur leurs lèvres, une ironie mauvaise souriait. Ce fut à propos des beaux fruits que la querelle commença ; ils voulaient nous en faire manger, mais leur éclat, leur splendeur même nous faisait nous en défier : — quand nous le leur dîmes, ils se moquèrent : Voilà les chevaliers courageux ! n'oserez-vous goûter même à des fruits, par crainte, et votre stérile vertu ce sera donc de s'abstenir — dans le doute. Doutez-vous donc toujours ? — Alors pourquoi ?

Et sans que nous l'ayons demandé, ils nous racontèrent ce qu'ils avaient fait dans la ville : le marché, l'achat des fruits, et la langue inconnue que parlaient ces femmes : — puis les jardins de plaisir aux lumières, et les lanternes dans les feuillages ; longtemps ils étaient restés sans entrer, regardant à travers les clôtures les danses et les girandoles, — puis des femmes qui passaient les avaient entraînés avec elles et ils s'étaient tout à coup sentis sans résistance sitôt que leurs mains s'étaient touchées. Ils avaient eu honte d'abord, puis avaient trouvé ça ridicule. — Mais quand ils voulurent nous conter leurs

embrassements de la nuit. Angaire s'écria qu'il ne comprenait pas qu'on osât se mettre à deux pour faire ces saloperies indispensables et qu'en de tels instants, lui se cachait même des miroirs. — Mais à sa hautaine franchise, ce fut chez eux une grande huée de scandale. Angaire dit alors qu'il n'aimait les femmes que voilées, mais que même ainsi il craignait qu'elles ne devinssent impudiques et de voir leur tomber la robe dès qu'un peu de tendresse advenait. — Alors ils éclatèrent de rire et se détournèrent de nous. — A partir de ce jour, nous ne fûmes plus tous unis dans la même pensée — et sentant très vivement ce que nous ne voulions pas être, nous commençâmes de savoir ce que nous étions.

Ils se sont baignés dans une eau triste et bleue : ils ont nagé dans l'écume saline. Remontés dans la barque, longtemps encore nus, ils regardaient leur peau luire de pâleur insolite et laissaient que la fièvre séchât sur eux la candide mousse marine. Et nous avions honte pour eux, car ils paraissaient très beaux et semblaient plus heureux que des hommes.

Nous n'aimions pas beaucoup Alfasar, car il était emphatique et colère, mais nous regrettions Mélian qui était doux et connaissait les tendresses apitoyées.

V

Les belles berges se déroulèrent tout le jour, devant le navire : des ibis et des flamants roses pêchaient des crabes dans le sable du bord. Un peu loin vers les terres, sur des falaises en terrasses, des forêts sombres venaient finir. Il faisait chaud et nous songions aux neiges du port où nous nous étions embarqués : tous sur le pont, nous regardions se dérouler les berges. Quand nous passions, les flamants roses s'envolaient, puis revenaient aux mêmes places, sitôt après que nous avions passé, se reposer : et le geste de ces oiseaux nous faisait nous défilier de ces plages. Nous attendions : et notre grand cœur désœuvré s'emplissait d'amertume. — Sera-ce ici que nous trouverons un lieu qui devant nous ne se dérobe,

ou s'il demeure enfin, ne nous attire coupablement? Ou penchés sur le pont du navire, les regardant se dérouler, devons-nous toujours errer devant les plages et les plages?

Vers le milieu du jour, nous sommes descendus près d'une ville; elle était étroite et s'allongeait suivant la mer. La mer s'arrondissait en golfe, et devant la ville, découvrait à la marée basse un large îlot madréporique. Des barques de pêcheurs, chaque jour, y venaient chercher le corail, les éponges et les coquilles perlières. Comme rien ne nous intéressait dans la ville, une des barques nous a menés vers cette île. Elle semblait surgir de la mer, aussitôt autour profonde et transparente: sur le fond des polypiers pâles, on voyait des huîtres bâiller: des éponges poussaient le long des roches; des crabes verts couraient, et dans les trous, dans les ombres, des pieuvres étaient cachées. Quand les plongeurs passaient près d'elles, les bras gluants tâchaient de les saisir: mais les plongeurs, avec un couteau tout ouvert, coupaient les bras de la pieuvre, qui restaient collés à leurs membres encore lorsqu'ils re-

montaient. — C'étaient des hommes à la peau safranée : ils étaient nus, mais à leur cou un sac réticulé pendait, qu'ils devaient remplir de coquilles. Ils les cueillaient avec leur grand couteau, puis, le sac plein, remontaient vite. Quand ils revenaient à l'air libre, leur poitrine se crispait un peu et un fil de sang, qui coulait de leur bouche, somptueux sur leur peau dorée, les faisait presque évanouir.

Nous avons jeté dans l'eau des monnaies neuves : on voyait leur scintillement s'enfoncer ; et quand elles allaient disparaître, les hommes sautant de la barque et plongeant, les happaient comme on souffle sur une flamme. Mais si ce n'eût été la joie de regarder le fond de la mer, et de voir le sang de ces hommes, ces jeux ne nous eussent pas divertis : après quelque temps, nous avons regagné la ville.

Nous nous sommes baignés dans des piscines trop tièdes, où des enfants se poursuivaient en nageant. L'eau verte laissait voir au fond des mosaïques, et deux figures de marbre rose, symétriquement disposées, jetaient des parfums dans des vasques : ils retombaient en cascades fines, avec des bruits légers, dans l'eau. Nous étant approchés des statues, nous tendimes nos mains vers les vasques, et les parfums, coulant le long de nos bras, ruisselèrent sur nos hanches. L'eau, quand on y replongeait, faisait l'effet d'une brûlure. Au plafond translucide, une buée odorante montait ; elle se figeait en rosée : — la lumière en était bléie, et du plafond, dans l'eau, cette rosée tombait goutte à goutte.

Et comme une torpeur nous prenait, à res-

pirer cette buée tiède, (nous demeurâmes immobiles, flottants, abandonnés, vainement évanouis dans l'eau merveilleuse, verte et bleue, où ne glissait plus qu'un jour trouble, où les bras des grêles enfants se coloraient d'azur dans la lumière, et les gouttes tombant du plafond faisaient un clapotement monotone.

... Avec la nuit, la mer est devenue phosphorescente : des flammes sur le bord, avec les vagues, se déchiraient. La nuit est devenue brûlante : les matelots et les faux chevaliers sont allés retrouver des femmes, et la pensée de leurs embrassements nous à tourmentés cette nuit, car elle était vraiment trop amoureuse. Une lune énorme et rougie s'est levée de parmi les vagues, et a promené son reflet sur la mer déjà lumineuse. Dans le sillage de la lune, des barques brunes ont passé, regagnant les côtes. L'on n'entendait que le bruit des vagues et des flammes dans la nuit frôlées.

Et venus des forêts, les vampires aux larges

ailes, rôdant près des pêcheurs endormis, à leurs pieds nus, à leurs lèvres, suçaient la vie et les accablaient de sommeil au palpitement de leurs ailes silencieuses.

VI

Morgain a la fièvre. Il nous a demandé pour mettre sur son front, de la neige éternelle. — Nous avons relâché devant une île où se dressait une montagne très élevée. Nous sommes descendus : Nathanaël, Ydier, Alain, Axel et moi, nous avons marché vers les neiges. — Longtemps après, nous pensions encore à cette île, car elle était calme et charmante : à cause des glaciers descendus jusqu'en la vallée, un air presque frais circulait. Nous marchions, joyeux de nous sentir si pacifiques.

Nous étions parvenus au pied du glacier translucide : une fontaine claire s'est montrée. Elle stillait doucement de sous la glace : un quartz poli, qu'elle avait creusé en calice, la recueillait. Nous en remplîmes notre fiole de cristal pour en rapporter à Morgain. Eau

de glace, qui pourra dire sa pureté! — Dans les gobelets où nous en bûmes, elle était encore azurée; elle était limpide et si bleue, qu'elle avait toujours l'air profonde. Elle restait fraîche toujours ainsi que les eaux hiémales; elle était si pure, qu'elle grisait comme l'air très matinal des montagnes. Nous en bûmes, et une allégresse séraphique nous ravit; nous y avons trempé nos mains; nous en avons mouillé nos paupières; elle a lavé la chaleur des fièvres et sa délicate vertu a glissé jusqu'à nos pensées, comme d'une eau lustrale. — La campagne, après, nous a paru plus belle, et nous nous étonnions de toute chose. Vers midi, nous avons retrouvé la mer, et nous marchions suivant le rivage. Nous récoltions des cailloux d'or dans le sable, les coquilles rares que le flot avait laissées, et les buprestes couleur d'émeraude sur les tamaris de la plage. — Il poussait près de la mer une plante qui portait sur ses fleurs des papillons toujours posés. Les papillons étaient indistincts des pétales, la fleur en paraissait ailée. — Nous savions que les papillons de printemps, les premiers papillons de mai, sont

blanes et jaunes comme les primevères et les aubépines; les papillons d'été diaprés comme toutes les fleurs, et les papillons de l'automne, de la couleur des feuilles mortes: mais ceux-ci, sur des fleurs rosées, avaient les ailes transparentes des papillons des hautes cimes, et les corolles des fleurs se voyaient à travers leurs ailes.

— Nous avons rencontré, sur le bord de la mer, un enfant mystérieux qui songeait, assis sur le sable. Il avait de grands yeux, bleus comme une mer glaciale: sa peau luisait comme les lys et ses cheveux étaient comme une nuée que le soleil à l'aube colore (1). Il cherchait à comprendre des mots qu'il avait tracés sur le sable. Il parla: sa voix, de ses lèvres, jaillit, comme s'envole l'oiseau du matin, en secouant de la rosée: nous lui eussions volontiers donné nos coquilles, nos insectes et nos pierres, volontiers tout ce que nous avions, tant sa voix charmante était douce. Il souriait avec une tristesse infinie. Nous voulions l'emmener au navire, mais s'é-

1) Novalis.

tant penché sur le sable, il reprit sa méditation tranquille.

Nous partîmes. La promenade dans cette île nous avait donné de grandes forces, et quand l'*Orion* remit à la voile, en regardant la mer ouverte devant nous, nous sentions notre cœur tressaillir.

Nous ne nous baignâmes pas ce jour-là.

VII

Pour la septième fois, s'arrêta le navire. Dans cette île où nous descendîmes pleins d'espoir et dont nous ne partîmes longtemps après que le cœur navré d'une horreur grandiose, pour beaucoup finit le voyage. Nous qui l'avons continué, laissant derrière nous tant de compagnons morts et d'espérances, nous n'avons plus jamais retrouvé les lumières splendides qui nous éveillaient jusqu'alors. Mais, errant sous un ciel morose, nous regrettons la ville si belle malgré toutes ses voluptés, la ville royale, les palais d'Haïatalnefous aux terrasses qui nous faisaient craindre, lorsque nous nous y promenions, tant elles étaient belles, qu'elles fussent peu sûres. — Terrasses ! Miséricordieuses terrasses des Bactriennes aux soleils levants :

jardins suspendus, jardins d'où l'on voit la mer ! palais que nous ne reverrons plus, et que nous souhaitons encore, — comme nous vous eussions aimés si ce n'eût été dans cette île.

— Les vents étaient complètement tombés. Mais craintifs à cause d'une certaine splendeur qui faisait trembler l'air des côtes, quatre seulement descendirent d'abord. De l'*Orion* nous les vîmes monter sur un tertre couvert d'oliviers, puis revenir. L'île était large et belle, dirent-ils : de ce tertre on apercevait des plateaux, de hautes montagnes fumantes, et vers la côte qui se recourbait, les dernières maisons d'une ville. Comme rien de ce qu'ils avaient vu ne justifiait nos premières craintes, tous, et les marins de l'équipage, nous avons quitté le navire et nous sommes acheminés vers la ville.

Les premiers habitants rencontrés puisaient de l'eau près d'une fontaine ; ils vinrent à nous dès qu'ils nous aperçurent. Ils étaient vêtus d'une robe très somptueuse, pesante et tombant à plis droits ; une coiffure, en forme de diadème, leur donnait l'air sacer-

dotal. Ils offrirent leurs lèvres pour des baisers et leurs yeux souriaient de vicieuses promesses. Mais à l'horreur de nos refus, nous voyant étrangers, ignorants des coutumes de l'île, ces femmes, que nous n'avions d'abord pas reconnues, entr'ouvrant leur manteau pourpré, montrèrent leur sein peint de rose. Comme nous les repoussions encore, elles s'étonnèrent. — puis nous ayant pris par la main, nous conduisirent vers la ville.

Dans les rues ne rôdaient que des créatures admirables. Dès leur enfance, celles qui n'étaient pas parfaitement belles s'exilaient, sentant sur elles une réprobation peser. Pourtant de très horribles ou très étranges demeuraient, choyées même, et servaient à des voluptés anormales. Mais nous ne vîmes aucun homme : — c'étaient des garçons seulement, aux visages de femme, des femmes aux faces de garçon ; ceux-ci sentant venir les inquiétudes nouvelles, fuyaient vers les plateaux de l'île que tous les hommes habitaient. Depuis la mort de Camaralzaman, ils avaient tous quitté la ville. — Et toutes

ces femmes délaissées, s'affolant au désir des mâles, parfois sortaient dans la campagne, comme celles que nous avions rencontrées : pensant que peut-être quelque homme descendu des plateaux viendrait, pour le séduire, elles se déguisaient. — Nous n'apprîmes pas cela d'abord, mais seulement après que, nous ayant conduits dans le palais, la reine vint nous dire qu'elle nous retenait prisonniers.

Captivité délicieuse, plus perfide que les dures geôles ! ces femmes voulaient nos caresses, et nous gardaient pour leurs baisers.

Du premier jour, les matelots furent perdus : puis, un à un, tombèrent les autres ; mais nous sommes demeurés douze qui n'avons pas voulu céder.

La reine devint amoureuse de nous ; elle nous fit baigner dans des piscines tièdes et nous parfuma de mirbane : elle nous revêtit de manteaux splendides : mais, nous dérochant aux caresses, nous ne songions qu'au départ. Elle pensa nous vaincre d'ennui, et les longues journées s'écoulèrent. Nous

attendions ; mais sur l'Océan monotone ne se promenait aucun souffle ; l'air était bleu comme la mer — et nous ne savions pas ce qu'était devenu le navire.

De midi jusqu'au soir, nous restions à dormir dans de petites chambres : une porte vitrée s'ouvrait sur un large escalier qui descendait jusqu'à la mer. Quand le soir venait jetant des rayons sur les vitres, nous sortions. L'air alors était plus tranquille ; il montait de la mer comme une fraîcheur parfumée ; à la respirer, nous restions quelque temps, ravis, avant de descendre : à cette heure du soir, le soleil tombait dans la mer : d'obliques rayons sur les marches de marbre les pénétraient de transparences scarlatines. Lentement, tous les douze, alors, majestueux et symétriques, graves à cause de notre somptueuse parure, nous descendions vers le soleil, jusqu'à la dernière marche où la vague montée mouillait d'écume notre robe.

D'autres heures ou d'autres journées, nous restions assis tous les douze, sur un trône

élevé, chacun, comme des rois, devant la mer, à regarder monter et redescendre les marées; nous attendions si quelque voile peut-être ne paraîtrait pas sur les vagues, ou dans le ciel quelque nuée que gonflerait un vent propice. Par noblesse, nous ne faisons pas un geste et demeurions silencieux: mais quand le soir notre espérance retombée s'en allait avec la lumière, alors un grand sanglot montait de nos poitrines, comme un chant de désespoir. — Et la reine accourait, pour s'amuser de nos détresses, pour savoir, — mais elle nous retrouvait immobiles, les yeux secs, fixés vers où le soleil avait fui. Elle voyait bien que nous pensions au navire, et nous n'osions lui demander ce qu'il était devenu.

Comme nous ne cédions toujours pas, mais que chaque jour elle nous sentait plus nobles, la reine voulut nous distraire, pensant que dans les jeux et les fêtes nous oublierions notre voyage et le sérieux de nos destinées. Elles nous paraissaient très sérieuses et précises; notre orgueil s'exaltait à cette résistance, et sous la splendeur des manteaux,

nous sentions grandir en nos cœurs un désir fatigant d'actions glorieuses.

De fastueux jardins aux terrasses étagées descendaient du palais à la mer. L'eau marine entraît dans des canaux de marbre, et les arbres au-dessus se penchaient; des lianes puissantes d'un bord à l'autre suspendues formaient des ponts tremblants, des balançoires. A l'entrée des canaux elles flottaient en un réseau si tenace qu'il résistait aux lames les plus hautes; l'eau des canaux après était à jamais calme. On s'y promenait dans des barques; on y voyait des poissons nager dans une ombre mystérieuse; mais nous n'osions nous y baigner, à cause des limules piquantes et des cruelles langoustes.

Sur la côte, presque sous la ville, s'ouvrait une grotte où nous mena la reine. La barque y pénétrait par une étroite ouverture et qu'on ne voyait plus dès qu'on était entré: le jour qui passait sous les roches, à travers l'eau bleue prenait la couleur de la vague, et leur mobilité, sur les parois reflétée, y remuait de

pâles flammes. La barque circulait entre des colonnades basaltiques; l'air et l'eau diaphane se mêlaient; on ne distinguait plus l'un de l'autre: on se perdait dans une lumière azurée. On voyait les colonnes descendre, et du sable, des algues et des roches du fond semblait venir la clarté indécise. L'ombre de la barque, au-dessus de nos têtes flottait doucement. — Dans les profondeurs de la grotte, du sable était comme une plage où de petites vagues clapotaient. Nous aurions bien aimé nager dans cette océanique féerie, mais nous n'osâmes pas nous baigner de peur des crabes ou des chatrouilles.

La reine ainsi nous promena; nous ne céditions pas, mais la vue de ces merveilles qu'elle aurait voulu séductrices, ne laissait pas de nous emplir de lyrisme. La nuit, en barque, sur la mer, regardant les astres, et des constellations à celles de nos cieux non pareilles, nous chantions : Reine! reine des îles chimériques, reine aux colliers de corail, vous que nous eussions aimée si vous fussiez

venue à l'aube, reine de tous nos désespoirs, belle Haïatalnefous, ah ! laissez-nous partir ! Elle disait alors : — Pourquoi faire ? et nous ne savions que répondre. — Elle disait : Restez avec nous ; je suis amoureuse. Une nuit, savez-vous, vous dormiez dans vos chambres. — sans bruit je vins vous baiser sur les yeux, et votre âme a été rafraîchie du baiser que je vous ai donné sur les paupières. — Restez ; les vents sont tombés, et vous n'avez plus de navire. Qu'allez-vous donc chercher ailleurs ? Et nous ne savions que lui dire, car elle ne pouvait comprendre que tout cela ne remplit pas nos grandes âmes. Nous pleurions d'inquiétude : Madame, ah ! que vous dirais-je — les noblesses et les grandes beautés toujours nous arrachèrent des larmes : — si belle que vous soyez, Madame, vous n'êtes pas si belle que nos vies : — et nos vaillances dans l'avenir luisent devant nous comme des étoiles. — Puis, exalté par la nuit et par l'aisance de mes paroles, je déclamai, croyant voir dans le passé le reflet de nos futures vaillances : ah ! ah si vous saviez, Madame ! nos jeunesses, les ambassades, les cavalcades d'autrefois,

les grandes chasses dans la forêt, les délivrances glorieuses et le retour, le soir, par le même sentier, dans la poussière, et cette joie d'avoir accompli nos journées — et les fatigues, ah ! Madame, et l'air triste que nous avions ! Comme nos vies sont sérieuses ! Et nos courses sur la montagne, quand, à l'heure où le soleil tombait et que dans la vallée montait l'ombre, parfois nous nous sentions si près de saisir nos chimères, que notre cœur en avait des tressaillements d'allégresse ! ... La reine me regardait toujours et ses yeux souriaient un peu, me disant : Est-ce vrai ? Mais moi j'étais si convaincu, que je lui dis : O ! oui Madame. — Puis comme la lune passait je m'écriai : Si je suis si triste pour elle, c'est à cause de sa pâleur. La reine alors : Qu'est-ce que cela vous fait ? me dit-elle : et cela me parut soudain tellement égal que je fus bien forcé d'en convenir.

Et les jours s'en allaient ainsi, en promenades ou en fêtes.

La reine, de la barque, un soir, avait laissé,

par jeu, une de ses bagues tomber de ses doigts dans la mer profonde. C'était une bague sans prix, mais qui lui venait, comme toutes ces bagues de reine, de Camaralzaman, son époux. Elle était ancienne et portait, sur des fils d'or pâle tressés, en chaton, une aventurine. On la voyait encore, quand des herbes se déplaçaient, sur le sable bleu, où, pensives et perdues, des anémones roses luisaient. Ayant revêtu des scaphandres, Clarion, Agloval et Morgain descendirent; moi je ne les suivis pas. — non par ennui, mais par trop grand désir au contraire, tant m'avait toujours attiré le fond mystérieux des ondes. Ils restèrent longtemps sous l'eau; dès qu'ils furent remontés, je les questionnai instamment, mais de grands sommeils les saisirent, et lorsqu'ils s'en furent réveillés, ils semblaient ne plus se souvenir de rien, ou ne pas vouloir me répondre : Trop d'obscurité m'enveloppait, dit Agloval, pour qu'il me fût possible de rien voir. — Une torpeur engourdissante, dit Clarion, d'abord assoupit mes pensées, et je ne songeais plus à rien qu'au clair sommeil qu'on dormirait dans cette eau

fraîche, couché sur les molles algues. — Morgain restait silencieux et triste, et comme je le suppliais de raconter ce qu'il avait vu, il répondit que, lorsqu'il le voudrait, il ne savait pas les mots pour le dire.

Puis vinrent de nouvelles fêtes, des illuminations et des danses : ainsi de nouveaux jours passèrent, et nous nous désolions à sentir nos belles vies s'écouler dans des occupations médiocres.

Nous songions au navire, et en nous grandissait un projet de fuite. En face du palais s'étendait la plaine, et le rivage découvert se recourbait en golfe : — on voyait bien sur la mer immense que l'*Orion* n'était pas là. Mais de l'autre côté du palais devaient s'ouvrir d'autres plages : là devait être l'*Orion*. Les hauts murs des dernières terrasses s'avançaient dans la mer comme pour en interdire l'approche : des allées secrètes devaient y mener, mais seule la reine en savait l'entrée. — Par une nuit de mer si basse qu'elle quitta le pied des murs, Ydier, Hélain, Nathanaël et

moi nous partîmes furtivement à la recherche du navire.

— C'était encore le crépuscule, mais on n'entendait plus de bruits. Après avoir doublé les terrasses, nous nous trouvâmes derrière la ville : de longues murailles s'étendaient, et devant elles un peu de sable où des égouts jetaient d'intolérables puanteurs. Nous nous bâtions à cause de la mer et de la nuit montantes, mais pensant pouvoir peut-être revenir par une autre route, si la marée couvrait celle-ci. — Après les murs, ce furent des falaises basses, d'argile : l'espace qui les séparait de l'eau devenait toujours plus étroit, et les vagues enfin mouillèrent le pied des falaises. Nous nous sommes arrêtés, incertains, pour savoir ce que faisait la mer. Mais le flot ne montait pas encore : marchant sur les roches émergées, nous avons repris notre route. Un promontoire s'avancait ; nous pensions après voir la plage. Nos pieds glissaient sur les herbes molles ; l'eau qu'on ne voyait presque pas, grise et pleine de crépuscule clapotait faiblement entre les roches : une inquiétude nous prenait, tant cette eau semblait indécise.

Et soudain la falaise a cessé : notre cœur s'est empli de crainte, car nous sentions que c'était là. La nuit maintenant était close. Sans bruit encore quelques pas, et penchés contre l'extrême roche, alors, nous avons regardé. — La lune se levait sur une immense grève : les sables azurés se mouvaient comme des flots : sur l'eau flottait toute une escadre, formidable, vaporeuse, inconnue, et nous n'osions plus avancer. Des formes mystérieuses passèrent : tout cela nous parut si pâle, si peu sûr, que nous nous sommes enfuis, saisis d'une épouvante misérable, éclairés, affolés par la lune qui se levait par-dessus la falaise, et devant nous, sur les roches, sur l'eau, jetait nos ombres démesurées.

— Notre délivrance vint d'une plus tragique manière. Déjà naissait, grandissait dans la ville, mais doucement d'abord, la peste horrible et lamentable qui laissa toute l'île après, morne et comme un immense désert. Déjà les fêtes étaient troublées.

... Le matin ces boissons fraîches que nous buvions sur les terrasses, les fruits, les verres d'eau froide après les marches au soleil, et

le soir, las de la fièvre de tout le jour, dans les jardins parfumés qui descendaient jusqu'à la mer, les glaces au cédrat sous les arbres. — tout cela, — les bains trop tièdes encore et les rêveries près des robes roses des femmes, — nous eût bientôt donné cette langueur qui précédait la maladie, si la crainte de trop de souffrances ne nous eût prévenus contre tant de plaisirs. Donc nous résistions aux sourires des femmes, aux appels qu'on entendait le soir, à ce désir des fruits qui désaltèrent, aux ombres des jardins, aux musiques — même nous ne chantions plus, de peur de défaillir : mais nous descendions au matin vers la mer, avant le lever du soleil, et, trempant nos membres nus dans l'eau saine, nous buvions avec l'air marin la vigueur et le réconfort.

Des égouts cachés, des lavoirs, montait au soir l'exhalaison pestilentielle, à cause des vases qu'y laissait la vaste incurie de la ville : et ces vapeurs paludéennes promenaient des germes de mort. Les marins et les femmes en sentirent leur chair troublée ; c'était une naissante inquiétude : ils se lavaient la bou-

che avec des baumes et l'odeur fade des aromates se mêlait aux chaudes haleines.

... Ce soir, les danses et les musiques même étaient retombées trop lasses. Jamais les vents n'avaient soufflé plus tièdes ; les flots chantaient et toutes les âmes étaient folles de leur corps. Les corps étaient beaux comme des marbres : ils luisaient dans l'ombre : ils se cherchaient pour des étreintes, mais leur splendeur n'en était pas calmée : leur fièvre en était attisée : ils unissaient leurs deux brûlures. Leurs baisers étaient des morsures : où leurs mains touchaient ils saignaient.

Jusqu'au matin, ils usèrent leur fièvre dans de fausses étreintes, puis le matin les lava dans un bain d'aurore : alors ils allèrent vers les fontaines blanchir leur tunique empesée. — Là, de nouvelles fêtes commencèrent : comme ils étaient légers, ils riaient de fatigue, et les éclats de gaieté vibraient dans leur tête sonore. — L'eau du lavoir s'était salie. Avec de grandes perches, ils agitaient au fond la vase : des nuages de boue s'élevaient ; des bulles montaient crever :

eux, penchés au-dessus des margelles, respiraient ces odeurs de marais sans horreur ; ils riaient, parce qu'ils étaient déjà malades. Ils revêtirent après leurs tuniques mouillées, et, transis, se réjouissaient à l'illusion de sentir leurs chairs raffermies. — Mais le soir, leur fièvre changea de nature ; ils cessèrent de rire : ils furent accablés de langueurs et, couchés sur l'herbe des pelouses, ne songèrent plus qu'à soi-même...

Des fleurs étaient dans l'île, dont les corolles froissées distillaient l'odeur comme d'une menthe glaciale. La plante poussait dans les sables : ils en cueillirent des tiges fleuries, et les pétales qu'ils mâchaient le long du jour, mises après sur leurs chaudes paupières, humectaient leurs yeux secs d'une fraîcheur délicieuse. Cette fraîcheur glissait sur les joues, où, pénétrant jusqu'au cerveau, l'emplissait de rêves torpides. Ils sommeillaient comme des fakirs. — Sitôt qu'ils se reposaient de mâcher, le frais qu'ils en avaient tiré, se muait en brûlure, comme il advient d'épices ou d'herbes bénéfolentes à la saveur poivrée. Altérés, ils buvaient dans des gobe-

lets de métal une eau teintée de l'aigre jus des groseilles. Ils ne s'arrêtaient de mâcher que pour boire.

Quand leur manteau découvrait leur poitrine, on voyait sous le bras, près du sein, une tache mauve et meurtrie où germinait la maladie : parfois tout leur corps se couvrait de pâles sueurs violettes. — Nous, silencieux tous les douze, et trop graves même pour pleurer, nous regardions nos compagnons mourir.

— Ah ! ce qui fut terrible, ce fut l'arrivée des hommes ; ils descendaient de tous les plateaux ; ils espéraient trouver des femmes encore vaillantes et profiter de leurs désirs pour leur donner la maladie. Ils arrivaient courants, hideux, livides, mais quand ils virent les femmes si pâles et qu'ils comprirent, pris d'une épouvante désespérée, ils jetèrent des cris dans la ville. Certaines les voulaient encore ; et l'assurance de la mort leur redonnant comme une sinistre vaillance, ils s'em brassèrent furieusement, ils sucèrent toute la joie qu'ils purent avec une soif, une rage, une espèce de frénésie, pour nous vraiment

terrifiante : il semblait qu'ils voulussent ainsi supprimer le temps de la honte. Et d'autres femmes sanglotaient parce qu'ils étaient venus trop tard.

Un léger vent commença de s'élever, et rabattant vers la ville la fumée lourde des volcans, jeta sur eux des cendres grises. Épuisés, ils s'étaient dépris pour vomir. Maintenant ils roulaient pêle-mêle sur l'herbe et leurs entrailles faisaient d'horribles efforts pour sortir... Ils moururent ainsi, sans posture, tordus, affreux, déjà décomposés ; et le silence entra dans la ville.

Des nuages alors se levèrent : une pluie froide vers le matin acheva de glacer leur âme, et les couvrit d'un linceul de boue que l'eau faisait avec la cendre.

Et nous avons pensé aux grandes voiles, au départ : mais après l'avoir si longtemps souhaité dans une attente si monotone, maintenant que plus rien n'empêchait, nous nous sommes sentis si las, si troublés, si sérieux de la gravité de nos tâches, si fatigués de tout cela, que nous sommes restés avant de quitter la grande île, encore douze jours, assis

sur la plage, sans une parole, pensifs devant la mer, sentant nos volontés incertaines et trop immenses.

Et ce qui nous a fait partir, c'est plutôt l'odeur insupportable des cadavres.

DEUXIÈME LIVRE

LA MER DES SARGASSES

Mer de Sargasses; aube en larmes, et clartés tristes sur l'eau grise. Certes, si j'avais pu choisir, je n'aurais pas ramé vers ces parages. L'ennui! pourquoi le dire? qui ne l'a pas connu ne le comprendra pas: qui l'a connu demande à s'en distraire. L'ennui! c'est donc vous, mornes études de notre âme, quand autour de nous les splendeurs, les rayons défendus se retirent. Les rayons sont partis, les tentations nous abandonnent: rien ne nous occupe plus hors nous-mêmes, dans les aurores désenchantées. — Sur les soleils décolorés tombent les cendres du crépuscule, et les petites pluies de l'ennui sur les grands souffles du désir. Psychologie! psychologie! science de toute sa vanité, que l'âme à jamais te repousse! Fruits de cendre où nous eussions mordu: désirs où se fussent flétries nos gencives; ô tentations déplorées

que nous redoutions autrefois : désirs ! au moins à résister, nos âmes s'occupaient-elles encore ; nous n'avons pas cédé ; nous souhaitions que les désirs s'en aillent, et quand ils sont partis, maintenant, comme l'ennui s'étend sans fin sur la mer grise.

Sur la mer épaissie, les fucus gélatineux se dévident. Les longues algues infinies, flottaisons, ligne vers l'horizon enfuie, à peine sinueuse, que, dès l'aube aperçue, nous prîmes d'abord pour un immense reptile : — elles n'étaient pas même cela ; rien au loin que les longues algues dociles.

— Nous avons regardé la boussole, et notre foi diminuée laissait croître notre triste science. En relevant l'indication des latitudes, nous vîmes que nous étions arrivés à ce point de mer, oléagineuse vraiment, que les marins appellent Pot au Noir, à cause de sa tranquillité.

La mer par places s'est prise de varechs, et bientôt nous avons navigué entre deux traînées de sargasses ; d'abord distantes et lâches, elles se sont coagulées ; elles se sont peu à peu resserrées, et, dans l'étroit chenal que l'eau

libre faisait entre elles, peu à peu diminué, l'*Orion* devenait felouque. On ne distinguait plus bientôt les longues branches des fucacées, mais un fouillis touffus de feuilles molles, une gelée végétale, une matière encore mais à peine mobile et qui bientôt, comme gonflée, s'est soulevée un peu hors de l'eau moins profonde en basses berges vaseuses. Le chenal ondulait dans leurs courbes.

Le troisième jour parurent les premières plantes fluviatiles ; la felouque remontait lentement un faible courant de rivière.

Le quatrième jour, sur les berges, des hérons couleur de fumée cherchèrent des vers dans la vase ; derrière eux s'étendait une pelouse nivelée. La nuit, sous les nuages reflétés, pâles d'un reste de jour, et à cause de toute l'ombre où les rives étaient cachées, la rivière semblait couler droite, et les rames

de la felouque, aux tournants, se prenaient dans les joncs du bord.

Le septième jour nous rencontrâmes ma chère Ellis qui nous attendait sur la pelouse, assise sous un pommier. Elle était là depuis quatorze jours, par la route de terre plus vite que nous arrivée; elle avait une robe à pois, une ombrelle couleur cerise; auprès d'elle une petite valise avec des objets de toilette et quelques livres; un châle écossais sur le bras; elle mangeait une salade d'escarole en lisant les Prolégomènes à toute métaphysique future. On la fit monter dans la barque.

Le revoir fut assez morne, et comme nous avions cette habitude de ne nous parler que de ce que nous savions ensemble, à cause des routes différentes suivies, nous ne trouvions rien à nous dire, et nous restâmes trois jours à regarder les berges en silence, — puis les nouvelles campagnes traversées nous redevinrent une occasion de paroles.

Le ciel était pâle, les campagnes décolorées. Sur les berges de vase glauque aux herbes vertes et cendrées, des cigognes placides étaient revenues de voyage. Ellis trouvait leurs pattes exagérées : ainsi je constatai la fâcheuse incompréhension de son âme : mais de son ombrelle couleur cerise dans le paysage éploré, je ne lui dis pourtant rien, réservant la question des inadéquats pour des causeries ultérieures. Les rives ternes, vert-de-grisées, si pareilles incessamment, entre lesquelles nous ramions encore, si planes, si calmes, si closes, ne montraient rien en elles qui motive ici plutôt que là l'arrêt de notre monotone équipée. La barque sur le fleuve tranquille, entre les berges établies, en était l'unique épisode, et comme elle circulait avec nous, nous restions, ne sachant pas, si nous l'avions quittée, où descendre. Et quand un soir nous sommes pourtant descendus, vers une rive indifférente, c'est plutôt à cause de l'heure, du crépuscule qui tombait.

Un brouillard en lambeaux traînait sur l'eau morne, et se prenait aux joncs du bord. Nous décidâmes de passer la nuit sur la pe-

louse; Ellis devait garder la barque : elle s'enveloppa de son châle à cause de l'humidité, mit la valise sous sa tête, et parmi les roseaux froissés s'assoupit la barque amarrée.

Après une nuit sans rêves vint un réveil sans allégresse; aucune aurore ne colora le ciel que blanchit, au matin seulement, une aube grelottante et navrée. C'était une clarté si noyée que nous attendions encore l'aube, quand le soleil déjà monté transparut derrière un nuage. Nous rejoignîmes Ellis : assise dans la felouque, elle lisait la Théodécée. Irrité je lui pris le livre ; les autres se taisaient : il y eut un moment de perplexité extrêmement pénible, puis comme aucun devoir précis n'unissait plus nos destinées, dans l'incertitude des routes, nos volontés s'éparpillèrent, et chacun de notre côté nous nous aventurâmes vers les terres.

Je n'eus pas le cœur d'aller loin ; — rien que vers un petit bois de hêtres : encore ne l'atteignis-je même pas, mais dès le premier buisson venu, me laissant choir à son ombre,

aucun des autres ne me voyant plus, comme je n'avais plus de forces et que je sentais le passé revenir, la tête dans les mains je pleurai misérablement...

... Sur la prairie semée de pimprenelles le soir tomba; alors je fis une prière, puis m'étant levé je regagnai la barque délaissée.

Ellis dans la barque lisait le Petit Traité de la Contingence : exaspéré j'arrachai de ses mains le livre et l'ayant jeté dans le fleuve : Ne sais-tu pas, m'écriai-je, Ellis malheureuse, que le livre est la tentation ? Et nous sommes partis pour des actions glorieuses... — Glorieuses ? fit Ellis en regardant la morne plaine. — Oh ! je sais qu'il n'y paraît pas : je sais tout ce que tu peux dire : tais-toi ! tais-toi ! — Sinon j'aurais pleuré encore : et pour lui cacher mon visage je regardais fixement l'eau du fleuve. Les compagnons revinrent un à un, et quand tous dans la barque nous fûmes de nouveau rassemblés, nous sentîmes si bien chacun le désespoir de tous les autres, que nous n'osions pas demander si tel non plus n'avait rien vu ; mais chacun, par décence, déguisant d'une vaine phrase la vacuité de sa

vision : J'ai vu — j'ai vu, dit Aguisel, des bouleaux nains en enfilade sur un tumulus ardoisé. — Moi, dit Erie, dans une plaine de sable, des sauterelles broutant l'herbe amère. — Et vous, Urien ? dit Axel : Un champ semé de pimprenelles. — Morgain : des forêts de pins bleus sur le bord d'une mer. — Ydier : des carrières abandonnées... Et comme cet interrogatoire n'était plus d'aucun intérêt, la nuit étant close, nous dormîmes.

Le lendemain je m'éveillai tard : tous les autres déjà levés, je les vis assis sur la rive : tous lisaient : — c'étaient des brochures morales qu'Ellis avait distribuées. Je saisis la petite valise : on y trouvait trois agendas : la vie de Franklin : une petite flore des climats tempérés, et le Devoir présent de M. Desjardins. — Tout en fouillant dans la valise, je préparais une apostrophe : quand tout fût prêt, je jetai la valise. Elle fonça dans la rivière. Deux grosses larmes coulaient sur les joues d'Ellis. Ce ne fut pas que je fusse touché, mais au sentiment de notre commune misère soudain tomba mon irritation, et ce furent au lieu de blâmes, des plaintes :

Ah ! certes, m'écriai-je, nous voici très malheureux. Notre voyage est vraiment bien mal composé. Que signifie cette plaine si morne à ce moment de cette histoire ? ou que signifions-nous dans la plaine ? Si le soupçon nous vient ici de quelque chose d'inutile, nos âmes aussitôt désolées vont laisser leur vertu se répandre. Seigneur ! pour quelque chose d'inutile, nous n'aurons plus de foi ni de courage : — maintenant nous allons défaillir, — ou faudra-t-il tomber dans la piété dévotieuse ? Nous avons vécu par orgueil, et nos noblesses s'exaspéraient à l'âpreté de nos victoires. Notre vertu, Seigneur, est toute faite de résistance ; mais autour de nous maintenant tout cède, tout se désagrège — et nous ne sentons plus nos courages. Voici que le tranquille passé en nous comme un regret remonte. — Nuit majestueuse et profonde où notre extase s'est éperdue ; textes de vérité, souvent où frissonnait une flamme métaphysique ; algèbres et théodicées, études ! nous vous avons quittées pour autre chose, ah ! pour autre chose vraiment. — On se met en route un matin, parce qu'on a trouvé dans l'étude qu'il

faut manifester son essence : on s'en va chercher par le monde des actions révélatrices, — et qui dira quelle ténébreuse vallée joint au monde où l'on vit notre chambre haute où l'on rêve, — vallée si âpre et si mystérieuse que je pensais que j'allais y mourir, si ténébreuse que mes yeux, lorsque je parvins devant la grande mer souhaitée, prirent les flots pour des lumières. — Depuis nous avons vu sur des plages des végétations insensées, des jardins traversés d'eaux tièdes, des palais, des terrasses dominatrices dont le souvenir fait notre désespoir : — nous avons vu tous les sourires, tous les appels, et nous n'avons pas répondu : et la reine fallacieuse, Haïatalnefous parfumée, n'a pas vaincu nos énergies. Nous nous gardions pour autre chose. Par une progression calculée, et dirai-je bien esthétique, nos courages avec nos désirs s'étaient accrus — par l'aliment que leur faisaient nos résistances : et nous attendions, pour finir, une suprême péripétie. — Puis voici que notre vaisseau s'en va s'enlizer dans la vase. Ah ! vraiment notre histoire est mal, est bien mal, bien mal composée. Qu'est-ce qui peut venir

ensuite ? tout nous devient indifférent, tant cet ennui sur l'avenir aussi s'allonge ; nos grandes âmes vont succomber au désintéressement à leur tâche. Qu'il advienne n'importe quoi, ce sera toujours sans importance. Les enchaînements logiques sont rompus : nous avons quitté les sentiers salutaires. Souvenons-nous des îles détachées ; elles flottaient désemparées sans plus d'attache avec le monde. C'est ce qui peut arriver de plus triste. Sur l'inutile on ne peut pas recommencer le nécessaire. Nous sommes perdus tout à fait. Nous sommes encore bien plus malheureux que ne vous le font sentir mes trop imparfaites paroles ; encore bien plus que nous ne le sentons car l'apathie d'alentour commence à engourdir nos âmes. J'ai parlé beaucoup trop longtemps. A des choses inordonnées il faut des phrases incohérentes ; je terminerai par quelques allitérations — et laissant retomber ma voix soudain jusqu'à n'être plus qu'un murmure, je chuchotai pour la cadence : ... chantera la sauterelle des sables. —

Tous assis sur la rive avaient écouté jus-

qu'au bout ; mais cette péroraison leur parut incongrue et un rire non dissimulé les secoua ; c'était ce que je souhaitais pour réveiller notre torpeur. Ellis n'avait rien compris ; je m'en aperçus à l'irritation qui soudain me prit contre elle : mais je n'en laissai rien voir. Elle ouvrait de grands yeux interrogateurs , elle attendait que je continue. — J'ai fini, chère Ellis, lui dis-je : marchons un peu. Vous êtes douce et délicate aujourd'hui. L'air des pelouses vous remettra. —

Je croirais fastidieux de raconter la promenade : je parlerais bien d'une grotte dans laquelle nous pénétrâmes, mais une eau stagnante qui la remplissait en partie ne nous permit pas de nous aventurer très loin ; on voyait pourtant de hautes voûtes enténébrées, des galeries qu'on supposait fuir vers des profondeurs ; par places où les parois, moins verticales, se plafonnaient, on voyait, comme des fruits de ces cavernes, pendre les chauves-souris léthargiques. J'en cueillis une pour Ellis, qui n'en n'avait pas encore vu ? Ce que cette grotte eut de meilleur, ce fut, après ces pesantes ténèbres, de nous faire

trouver le jour dehors un peu moins triste. Ce fut dans cette grotte qu'Ellis prit les fièvres paludéennes et que me vinrent les premiers doutes affreux sur son identité.

Tandis que les autres rentraient en barque, Ydier, Nathanaël et moi, ayant repris quelques désirs de vivre, nous partîmes au soir vers les landes. Alors nous advint cette étrange aventure dont le mystère encore nous tourmente, car elle fut unique dans ce voyage et ne se rattachait à rien d'autre.

La nuit était tombée ; le vent glissait sur les joncs de la lande : des feux flottaient sur les tourbières, et par crainte des fondrières nous ne marchions que lentement. Un tintement dans le silence nous fit nous arrêter surpris. Comme une forme vaporeuse, une blanche femme naissait, se balançait aérienne, s'élevait au-dessus du marais ; elle agitait une clochette comme un calice dans sa main. Notre geste d'abord fut de fuir, puis rassurés un peu à cause de sa délicatesse, nous l'eussions peut-être implorée, mais voici qu'elle n'était plus déjà qu'une vapeur défaite, soit plus haute ou soit très lointaine, et la petite

sonnerie qu'elle faisait s'en allait se perdre avec elle : mais elle persista toujours et nous commencions à croire à quelque illusion de fatigue, lorsque marchant de ce côté, nous l'entendîmes plus proche, de nouveau précise, rasant la terre, incertaine parfois, promenée, puis hésitante, puis plaintive, un appel, et penchés dans l'ombre pour voir, nous avons trouvé une pauvre brebis perdue par la lande, perplexe, la laine humide de ténèbres. Elle portait au cou la clochette. Nous recueillîmes la brebis égarée, et lui défîmes sa clochette. Mais un nouveau bruit s'entendit, et de nouveau se souleva des vases, comme une étoffe mortuaire, une femme longue et voilée : le voile gris traînait sur la jonchaie, comme s'accroche aux jones de la brouée. La tige de lys inclinée penchait le calice vers terre : les sons tombaient comme des graines. Et comme elle partait je la vis, baissée vers un repli de l'ombre, au cou d'une brebis venue, suspendre son lys en clochette. Nous recueillîmes la brebis sur la plaine. Une troisième forme parut : le suaire couvrait son visage ; derrière

elle flottait sa traîne, comme une étoffe déchirée, parmi les feuilles des roseaux. Et je l'ai vue mettre la fleur, tandis qu'elle se défaisait, laisser à la brebis désolée, la clochette à la laine attachée avec sa main qui s'évapore. — Ainsi douze femmes sont venues : nous avons recueilli les brebis après elles, et nous guidions ce troupeau par la main, comme des bergers sans houlette, à travers la nuit, sur la route inconnue, parmi les touffes de roseaux et les caïeux de renoncules.

Quand nous revînmes à la barque, un peu d'aube commençait à luire : Ellis était un peu souffrante et délirait légèrement. Je remarquai ce jour-là, pour la première fois je pense, que ses cheveux étaient complètement blonds ; blonds — et même il n'y avait rien de plus à en dire.

La felouque recommença de remonter les eaux du fleuve : de longs jours ainsi s'écoulèrent, dont la monotonie ne se raconterait pas. Les rives demeuraient si pareilles qu'on ne pensait pas avancer. Le cours de l'eau insensiblement se ralentit, cessa et nous ramâmes dans une eau stagnante, profonde et

noire. Il s'était dressé sur chaque rive une allée de cyprès : il tombait de chaque branche une ombre grave, pesante à nos âmes. On entendait en un rythme imposé tomber nos rames sur le fleuve, puis l'eau par la rame soulevée retomber comme de lourdes larmes : on n'entendait rien d'autre. Penché vers l'eau, on voyait sa face agrandie enveloppée de ténèbres, car à cause des cyprès qui étaient devenus gigantesques, l'eau ne reflétait plus le ciel. Nous regardions souvent l'eau noire, et souvent nos visages dans l'eau. Ellis divaguait dans le fond de la barque et récitait des prophéties. Nous comprenions que nous étions parvenus au point suprême de notre histoire. Et bientôt en effet les cyprès gigantesques déerurent. Mais nous étions trop accablés par le silence et par l'ombre pour nous étonner beaucoup d'une chose déconcertante : l'eau recommençait de couler, mais de couler dans l'autre sens. Nous redescendions maintenant le cours du mystérieux fleuve. Et comme en une histoire qu'on relit à l'envers, ou comme en le reflet du passé, nous reprenions notre voyage ; nous

retrouvions les berges anciennes, nous revivions tout notre ennui. Les cigognes plaçades pêchaient toujours les vers de vase... je ne redirai pas cette monotonie : j'avais déjà trop de peine à la dire. Je ne déplorerai pourtant point le manque de proportions de l'histoire, car si ce fleuve léthargique fut aussi long à remonter qu'à redescendre je ne m'en aperçus pas : — je ne regardais plus les rives et les eaux sans sourires couler ; la seule pensée d'Ellis me distrait du cours des heures : ou dans une posture penchée vers ce que l'eau reflétait de moi-même et que je ne connaissais pas, je cherchais dans mes tristes yeux à comprendre mieux mes pensées, et lisais dans le pli de mes lèvres l'amertume du regret qui les plisse. Ellis ! ne lisez pas, je n'écris pas pour vous ces lignes ! vous ne comprendriez jamais tout le désespoir qu'à mon âme.

... Mais le fleuve d'ennui finit : les eaux redevinrent plus claires ; les berges basses se défirent, et ce fut de nouveau la mer. Ellis délirait vaguement dans la barque agrandie. L'eau de la mer devint peu à peu si limpide que les roches du fond parurent. Songeant à

tout l'ennui d'hier. aux bains parfumés de jadis, je regardais la plaine sous-marine : je me souvenais que Morgain, aux jardins d'Haïa-talnefous, était descendu sous les ondes, et s'était promené dans les algues. J'allais parler, mais j'aperçus, parmi les algues, sur le sable, comme une vision azurée, une cité dans la mer engloutie. Je restai dans l'incertitude : je regardais n'osant rien dire : la barque avançait lentement. — On voyait les murs de la ville : le sable avait empli des rues ; — pas toutes. — certaines restaient, vertes entre les murs élevés, comme de profondes vallées. Toute la ville était verte et bleue. Des algues se penchaient des balcons vers les places où les fucus nains s'allongeaient. On voyait l'ombre de l'église. On voyait l'ombre de la barque flotter sur les tombes du cimetière : calmes, des mousses vertes dormantes. La mer était silencieuse ; des poissons jouaient dans les flots. — Morgain ! Morgain, voyez ! m'écriai-je. — Il regardait déjà. — Allez-vous regretter ? me dit-il. Je ne répondis pas, par habitude, mais grisé soudain d'un lyrisme excessif qu'il fau-

drait motiver par l'ennui traversé, la joie de revoir une ville et de la voir silencieuse, je chantai : Nous serions ah ! si bien sous l'eau fraîche, au porche de l'église noyée — goûter l'ombre et l'humidité. — Le son des cloches sous la vague — et la tranquillité. Morgain ! Morgain, vous ne pouvez savoir ce qui me tourmente : elle attendait, mais je me suis trompé : Ellis n'est pas ce que je pense. Non ce n'est pas Ellis la blonde : je me suis trompé tristement : je me souviens maintenant que ses cheveux étaient noirs et que ses yeux brillaient aussi clairs que son âme. Son âme était vivace et violente, et sa voix très calme pourtant ; car elle était contemplative. — Et c'est une frêle éplorée que j'ai recueillie sur la rive. Pourquoi ? — Son ombrelle d'abord m'a déplu, puis son châle : puis m'ont irrité tous ses livres. On ne voyage pourtant pas pour retrouver ses vieilles pensées ; et puis elle pleurait quand je lui faisais observer ces choses. D'abord je me disais : ah ! comme elle a changé ! — mais je vois bien maintenant que c'est une autre. — Et cet épisode est encore le plus saugrenu du voyage. — Dès

que je l'ai vue sur la rive. j'ai senti qu'elle était déplacée. Mais que faire à présent ? car tout cela distrait du voyage ; et je n'aime pas, Morgain, les mélancolies sentimentales. Mais Morgain ne paraissait pas me comprendre ; alors je repris d'une façon plus douce...

Ce fut ce même jour, et peu de temps après cette conversation si grave, que parurent à l'horizon les premières glaces flottantes. Un courant les menait jusque vers les eaux tempérées ; elles venaient des mers glaciales. Elles ne fondaient pas, je suppose, mais se dissolvaient dans l'air bleu, insensiblement plus fluides : elles se subtilisaient comme des brumes. Et les premières rencontrées, à cause des eaux encore presque tièdes, étaient devenues si futiles, diaphanes et déjà diluées, que la barque les eût traversées sans les voir, et nous n'en fûmes avertis que par la très soudaine fraîcheur.

Vers le soir, toujours plus nombreuses, il en vint de beaucoup plus hautes. Nous circulions au travers d'elles : un peu plus denses, la barque y heurtait et ne les perçait plus qu'à peine. La nuit vint, et nous eussions

cessé complètement de les voir, si la lumière des étoiles, au travers d'elles n'eût paru plus large, plus pâle, et lavée. — C'est ainsi, par une transition insensible, et qu'un récit bien trop précise, — à travers un climat morose, après les rivages splendides et les jardins sous le soleil, que nous devions enfin, par les mers glacées, aborder aux arides rivages polaires.

Et insensiblement aussi, languissante de maladie, Ellis chaque jour appâlie, plus blonde et comme évaporée, devenait toujours moins réelle et paraissait s'évanouir. — Ellis, lui dis-je enfin, par manière qui la prépare : Vous êtes un obstacle à ma confusion avec Dieu, et je ne pourrai vous aimer que fondue vous aussi en Dieu même. — Et lorsque la felouque aborda vers une terre boréale, où des cabanes d'Esquimaux faisaient de légères fumées, lorsque nous la laissâmes sur la plage pour voguer aussitôt vers le Pôle, elle n'avait déjà presque plus de réalité.

Et nous y laissâmes aussi Yvon, Hêlain, Aguisel et Lambègue, malades d'ennui, et qui semblaient près de mourir de somnolence — pour voguer aussitôt très calmes vers le Pôle.

TROISIÈME LIVRE

A Georges Pouchet qui y est allé.

VOYAGE VERS UNE MER GLACIALE

Un ciel d'aurore un peu tardive ; des lueurs pourpres sur la mer où des glaces bleu pâle s'irisent. Un réveil un peu frissonnant à cause de l'air très limpide, où ne jouaient plus de brises tièdes. La terre boréale où nous avions laissé la veille Ellis la pâle et nos quatre compagnons malades, encore à peine visible au loin achevait de disparaître : une buée délicate qui tout à l'horizon liait le ciel aux dernières vagues, semblait la soulever et la perdre. Tous les huit rassemblés sur le pont pour une matinale prière, sérieux mais non pas tristes, un hymne tranquille monta du navire : une allégresse séraphique nous remplit comme le jour où nous avons bu l'eau cristalline de la source. Donc sentant nos volontés joyeuses, pour ne pas laisser qu'elles

s'éparpillent, mais bien nous saisir d'elles et le sentir, je leur dis : Les dures épreuves sont passées. Maintenant sont loin les berges moroses où nous pensions mourir d'ennui, plus loin encore les plages aux joies défendues; sachons nous dire heureux de les avoir connues. On ne peut arriver ici que par elles: vers les cités les plus altières sont les routes les plus pénibles; nous allons vers la cité divine. Le soleil est un peu plus rose d'avoir été si terne hier. — Dans les résistances d'abord se sont senties nos volontés; et le désœuvrement sur les pelouses grises ne nous fut pas, lui non plus, inutile, car le paysage en fuyant laissait nos volontés toutes libres: à cause de l'ennui, nos âmes indéterminées, dans les campagnes ont pu se développer très sincères. Et quand nous agirons maintenant, ce sera certes selon nos voies. — Le soleil se levait comme nous commencions nos prières; la mer rayonna de splendeurs reflétées; des rayons glissaient sur les vagues, et les banquises illuminées, émues et vibrantes frémissent.

Vers le milieu du jour quelques baleines

parurent : elles nageaient en un troupeau, plongeant devant les banquises ; on les voyait reparaitre plus loin ; mais elles se tinrent distantes du navire. Il fallait maintenant se garer des montagnes de glace : les vagues pas encore très froides fondaient lentement leur base ; soudain on les voyait chavirer, leur cime prismatique croulait, disparaissait dans la mer secouée, remuait l'eau comme un orage, ressortait avec des cascades aux flancs et dans la vague tumultueuse longtemps oscillait encore, incertaine de sa posture. Le fracas majestueux de leur chute bondissait sur les flots sonores. Parfois des murs de glace tombaient dans des jaillissements d'écume, et toutes ces montagnes mouvantes se transformaient incessamment. — Il en vint vers le soir une si grande qu'elle n'était plus transparente : et nous la primes d'abord pour une terre nouvelle couverte d'immenses glaciers. Des ruisseaux tombaient de ses cimes : des ours blancs couraient sur ses bords. Le navire passa si près, que ses grandes vergues accrochées à quelque arête surplombante, brisèrent des glaçons fragiles. — Il en vint qui portaient

en elles d'énormes pierres, arrachées du glacier natal, morceaux de moraines, et promenaient ainsi sur les flots des fragments de roche inconnue. — Il en vint d'autres qui, rapprochées par une affinité subite, avaient emprisonné des baleines; plus élevées que l'eau, elles semblaient nager dans l'air. — Penchés sur le pont nous regardions voguer les banquises. Le soir tomba: au soleil couchant les montagnes parurent d'opale. Il en arriva de nouvelles; elles apportaient des algues laminées fines et longues comme des chevelures; on croyait des sirènes captives; puis ce fut un réseau: la lune au travers apparut, comme une méduse au filet, comme une holoturie nacrée; puis dégagée, nageant dans l'air libre, la lune se fit azurée. Des étoiles pensives erraient, tournaient, s'enfonçaient dans la mer.

— Vers le milieu de la nuit apparut un vaisseau gigantesque; la lune l'éclairait mystérieusement; ses agrès étaient immobiles, aucune lueur sur le pont; il passa près de nous,

on ne l'entendait pas voguer, et pas un bruit dans l'équipage : nous comprîmes alors qu'il était pris dans de la glace, entre deux banquises qui s'étaient sur lui refermées : il passait ainsi, tranquille, et disparut.

— Vers le matin, avant l'aube, à l'heure où la brise fraîchit, vint voguer près de nous un îlot de glace très pure : au milieu, comme un fruit enchâssé, comme un œuf de merveilles luisait une immortelle pierrerie : Étoile du matin sur la vague, nous ne pouvions nous lasser de la voir. Elle était pure comme un rayon de la Lyre : à l'aurore elle vibra comme un chant ; mais sitôt que vint le soleil, la glace qui l'enveloppait fondue la laissa tomber dans la mer. — Ce jour-là nous avons pêché la baleine. Ici cessent les temps des souvenirs, commence mon journal sans date.

Dans l'abîme ébloui d'écume et de tempêtes, où nul homme jamais n'effaroucha les fêtes sauvages des albatros et des eiders, — plon-

geur qu'un câble élastique balance. Éric est descendu brandissant au bout de son bras nu le large couteau tueur de cygnes. Un souffle humide monte d'en bas où s'agitent les vagues vertes, et le vent chasse de l'écume. Les grands oiseaux effarouchés tournoient et l'étourdissent de coups d'ailes. Nous, penchés, accrochés au roc où le cable mobile s'attache, nous regardons ; Éric est au-dessus des nids ; il descend au milieu de cette tourmente ; dans les plumes couleur de neige et dans le duvet précieux les petits des eiders sommeillent ; Éric capteur d'oiseaux pose la main sur la couvée : les petits réveillés s'agitent, et pris de peur veulent fuir ; mais Éric plonge le couteau dans les plumes et rit de sentir sur ses mains le sang tiède de la couvée. Le sang ruisselle sur les plumes, et les ailes qui se débattent en éclaboussent le rocher ; le sang ruisselle sur la vague, et le duvet éparpillé s'envole taché d'écarlate. — Les grands oiseaux épouvantés veulent protéger la couvée ! Éric que leurs griffes attaquent, d'un coup de couteau les abat. Et alors monte de la vague, emporté par le vent marin, un tourbillon d'écume

affolée, entre les parois de falaise, blanc comme le duvet des cygnes, et qui monte, qui monte, qui monte, et chassé désespérément avec les plumes et les plumes, disparaît dans le ciel qu'on voit, gouffre bleu lorsqu'on lève la tête.

Sur ces falaises schisteuses, les guillemots ont leur nid. Les femelles restent perchées : les mâles volent alentour : ils crient d'une façon très aiguë, et les cris et le bruit des ailes assourdissent sitôt que l'on approche d'eux. Ils volent en armée si nombreuse, qu'ils font une nuit lorsqu'ils passent : ils tournoient incessamment. Les femelles rangées les attendent, graves, immobiles et sans cris, en file sur une crête immense où le rocher surplombe un peu. Elles couvent leur œuf unique. Elles l'ont posé là vite, pas même dans un nid, mais sur le roc glissant en pente : elles l'ont fait comme une fiente. Sur l'œuf elles se tiennent assises, rigides et sérieusement, entre leurs païtes et leur queue le maintenant pour qu'il ne roule. Le navire

s'aventura entre deux parois de falaise, dans un fiord étroit, ténébreux : on voyait dans l'eau transparente, à des profondeurs ignorées, les roches s'enfoncer toutes droites : de sorte que parfois il semblait que ce fût le reflet des falaises : mais la profondeur était sombre et la falaise blanche d'oiseaux. Les mâles au-dessus de nos têtes poussaient de tels cris que nous ne pouvions nous entendre. Nous avançons très lentement : eux ne semblaient pas nous voir. Mais sitôt qu'Éric, habile frondeur, eut lancé contre eux quelques pierres, et, dans cette opaque nuée, de chaque pierre en eut tué plusieurs qui tombèrent auprès du navire, alors tous les cris redoublés affolèrent sur les roches les femmes, et d'une commune poussée, quittant le rocher nuptial, l'espoir de la progéniture, toutes s'envolèrent poussant des clameurs horriblement stridentes. Ce fut une épouvante d'armée : nous étions honteux du vacarme, et surtout lorsque nous vîmes tous les œufs malheureux délaissés, plus maintenus contre la pierre, dégringoler de la falaise. Cela fit tout le long du roc, les coquilles s'étant bri-

sées, d'horribles traînes blanches et jaunes. Certaines couveuses plus tendres tentèrent en s'envolant d'emporter l'œuf entre leurs pattes, mais leur œuf bientôt échappé s'était éelos sur la mer bleue. L'eau des vagues s'était salie. Nous étions confus du désordre et nous enfuîmes en grande hâte, car de toute part commençait de s'élever l'odeur affreuse des couvées.

— Le soir, à l'heure des prières, Paride n'étant pas venu, nous le cherchâmes et l'appelâmes jusqu'à la nuit, mais ne pûmes savoir ce qu'il était devenu.

Les Esquimaux vivent sous des huttes de neige: dans la plaine, à les voir, on croirait des tombeaux: mais l'âme avec le corps est enfermée: un peu de fumée, de la hutte monte vers le ciel. Les Esquimaux sont laids: ils sont petits: leurs amours n'ont pas de tendresses: ils ne sont pas voluptueux et leur joie est théologique: ils ne sont ni méchants ni bons: leur cruauté n'est pas émue. Le dedans de leur hutte est noir: on peut à peine

y respirer : ils ne travaillent ni ne lisent : ils ne sommeillent pas pourtant : une petite lampe allumée troue un peu la nuit des veillées ; comme la nuit est immobile, ils n'ont jamais su ce qu'est l'heure : comme ils n'ont pas à se presser, leurs pensées sont lentes : l'induction leur est inconnue, mais sur trois maigres points posés ils déduisent une métaphysique : et la suite de leurs pensées jusqu'au bout interrompue, descend de Dieu jusqu'à l'homme : leur vie devient cette suite : ils mesurent l'âge qu'ils ont au point où ils sont parvenus : il en est qui n'ont jamais pu parvenir à leur existence : il en est qui s'en sont passés : il en est qui ne s'en sont pas aperçus. Il n'ont pas de langue commune : ils calculent infiniment. Ah ! je pourrais encore en dire, car je les ai très bien compris. Ils sont rabougris, leur face est camuse, parce qu'ils n'y font pas attention. Leur femmes sont sans maladies : ils font l'amour dans les ténèbres.

Je parle des Esquimaux sensés : il en est qui, à l'aube du jour solennel, coupant le cours des syllogismes s'en vont sur la mer gelée et dans la neige un peu fondue chasser le grand

renne et le morse. Ils pêchent aussi des baleines et reviennent avec la nuit tout chargés de graisses nouvelles.

Chaque climat a ses détresses : chaque terre sa maladie. Nous avons vu dans les îles tièdes la peste : près des marais les maladies de langueur. Une maladie maintenant naissait de l'absence même des voluptés. Les salaisons, le manque d'herbes fraîches et cette résistance assidue où s'exaltait notre fierté : la joie de vivre mal dans les terres méchantes, et cet acharnement du dehors où s'amusait l'âme ravie usèrent nos forces à la longue, et tandis que les âmes alors eussent voulu, sereines, s'élaner vers les suprêmes conquêtes, le scorbut dont nous commençons tous à souffrir nous retenait accablés sur le pont du navire, tremblant de la peur de mourir avant d'avoir fini nos tâches. O ! tâches élues ! les plus chères. Quatre jours, nous restâmes ainsi, non loin de la terre attendue dont on voyait les pics de glace plonger dans la mer dégelée : et je crois bien que ce fût arrêté là notre voyage.

sans l'exquise liqueur qu'Éric, dans la hutte des Esquimaux avait prise.

Notre sang était devenu trop fluide : il s'échappait de toutes parts : il suintait des gencives, des narines, des paupières, de sous les ongles : il semblait parfois n'être plus que comme une humeur stagnante et cesser presque de circuler ; le moindre mouvement le déversait à flots comme d'une coupe penchée : sous la peau, aux places les plus tendres il faisait des taches livides. Nous sentions dans la tête ce vide, ce vertige de la nausée : notre nuque était douloureuse : à cause de nos dents trop faibles qui branlaient dans leurs alvéoles, le biseuit de mer sec nous était une nourriture impossible : cuit dans l'eau il faisait une bouillie épaisse où nos dents se prenaient et restaient. Les grains de riz écorchaient nos gencives : nous ne pouvions presque que boire. Et sur le pont couchés, sans force, tout le jour nous rêvions aux fruits mûrs, aux fraîches pulpes savoureuses, aux fruits des îles de jadis, des îles pernicieuses. Mais même alors je crois que nous eussions refusé d'y goûter. — Nous nous réjouissions que

Paride ne fût plus là et ne connût pas nos souffrances. — Mais la liqueur hémostatique vint à bout de la maladie.

C'était le soir du dernier jour : le soleil de toute une saison avait disparu dans les terres ; une lueur crépusculaire demeurait longtemps après lui. Le soleil était tombé sans agonie, sans cette pourpre sur les nuages ; il avait disparu lentement : des rayons réfractés nous en venaient encore. Mais déjà les grands froids commençaient, la mer autour de nous regelée avait emprisonné le navire. Les glaces d'heure en heure plus serrées, menaçaient inécessamment de le briser ; ce n'était pour nous que le plus tremblant des asiles ; nous résolûmes de le quitter. Mais je veux surtout que l'on sache que ce ne fut ni par désespoir ni par prudence timorée, mais bien par une volonté de folie, car nous pouvions encore, rompant la glace, fuir l'hiver et partir vers où le soleil avait fui ; mais eût été vers le passé. Donc préférant les rives les plus dures, pourvu qu'elles fussent futures,

c'est vers la nuit que nous marchâmes, notre jour étant accompli. Nous savions que le bonheur n'est pas fait de l'abandon de la tristesse; nous allions, fiers et forts, au delà des pires détresses, où trouver la plus pure joie.

Ayant attelé le grand renne au traîneau construit de morceaux du navire, nous commençâmes de le charger de bois, de haches et de câbles. Les derniers rayons s'éteignaient nous allions monter vers le pôle. Il était un endroit sur le pont du navire, caché par les amas de cordages: nous n'y passions jamais. Ah! triste adieu du jour, lorsque pour quitter le navire, je parcourus le pont tout entier! derrière les enroulements de câbles, lorsque je les défais pour les prendre, hélas! ah! que vis-je? — Paride! — Nous l'avions vainement cherché; je pensai, que trop faible pour remuer, et trop malade pour répondre, il s'était caché là comme les chiens qui cherchent un coin pour mourir. Mais était-ce encore Paride? — Il était sans cheveux, sans barbe, on voyait blanches sur le plancher ses dents autour de lui crachées. Sa peau s'était déchiquetée ainsi qu'une étoffe passée; elle était

violette et naerée ; rien n'était plus pénible à voir. Ses yeux n'avaient plus de paupières, et je ne compris pas d'abord si c'était nous qu'il regardait car il ne pouvait plus sourire. Comme un fruit sortant de sa bouche, ses gencives énormes, gonflées, tuméfiées et spongieuses repoussaient, déchiraient ses lèvres : on voyait au milieu, dressée, une dent blanche, sa dernière. — Il voulut me tendre la main : ses os trop fragiles cassèrent. Je voulus lui serrer la main : elle se défit dans la mienne en me laissant entre les doigts du sang et de la pourriture. Je pense qu'il vit des larmes dans mes yeux, car il sembla comprendre alors que c'était lui que je pleurais, et je pense qu'il gardait encore sur son état quelque espérance que mes pleurs de pitié lui ôtèrent, car soudain il fit un cri rauque et qui devait être un sanglot, et avec la main que je n'avais pas en la lui serrant écrasée, dans un geste de désespoir, tragique et vraiment perdu, saisissant la dent et ses lèvres, ironique et comme en riant, il s'arracha tout à coup tout un grand lambeau de figure puis retomba déjà fini.

Ce soir, pour un grand deuil et pour l'adieu, nous avons brûlé le navire. La nuit venait majestueuse, et s'établissait lentement. Les flammes jaillirent en triomphe : la mer en fut incendiée : les grands mâts, les pontres brûlèrent, et quand, le vaisseau consumé, les flammes pourpres retombèrent, laissant l'irréparable passé, nous partîmes vers la mer du Pôle.

Silence de la nuit sur la neige. — De la nuit — Solitude, et c'est toi, tranquille apaisement de la mort. Vaste plaine sans heures : les rayons du jour se sont retirés. Toutes formes se sont gelées : c'est le froid sur la calme plaine, et l'immobilité — et l'immobilité. Et la sérénité. O pur ravissement de notre âme ! rien ne s'émeut dans l'air, mais, tant les banquises sont vives, plane un rayonnement figé. Tout est du bleu pâle nocturne — dirai-je, la lune ? — La Lune. — J'ai cherché loin de tout la prière : et c'est le paysage extasié. Ellis ! toi qui n'es pas celle que j'ai trouvée ; fraîche Ellis, est-ce ici que tu m'as attendu ? J'irais

plus loin encore, mais j'attends ta parole, — et tout sera bientôt fini. — J'ai cherché sa forme perdue — et mon âme a dit sa prière. Puis la nuit a repris son silence, et toute sa sérénité.

Pourquoi donc attendre une aurore : on ne sait plus quand elle viendra. L'heure ne vaut pas qu'on l'attende. Après un peu de sommeil, dans la nuit, nous avons marché vers le Pôle.

Gypses purs ! carrières salines ! marbres blancs des sépulcres, micas ! C'est la blancheur dans les ténèbres. Givres légers, qui seriez au soleil des sourires : parures de cristal sur la nuit : touffes de neiges ! avalanches figées ! — dunes de poussière de lune — plumes d'eiders sur l'écume des flots — pics de glace aux espérances taciturnes ! — Nous avons marché dans la neige, et sans cette hâte du temps, car les heures sont écoulées : — la lenteur grave de nos gestes en

faisait la solennité. Tous les sept — Alain, Axel, Morgain, Nathanaël, Ydier, Éric et moi, nous marchions ainsi vers nos tâches.

Ils dormaient : la hutte était tranquille : dehors, une nuit sans étoiles sur la plaine de givre étendue : au-dessus de la plaine, à cause de sa candeur la nuit était un peu pâlie : une lueur était éparse sur la terre : je cherchais un lieu pour prier. Comme j'allais m'agenouiller et que je commençais ma prière, je vis Ellis. Elle était assise, pensive, près de moi, sur une roche : sa robe était couleur de neige : ses cheveux plus noirs que la nuit. — Ellis ! c'est donc toi, sanglotai-je : ah ! je t'avais bien reconnue. — Mais elle était silencieuse, et je lui dis : Ignores-tu quelle triste histoire j'ai vécue, depuis que je t'avais perdue ? quelles campagnes désolées j'ai traversées depuis que ta main ne me guide ? Sur une berge, un jour, je pensais t'avoir retrouvée — mais ce n'était qu'une femme : ah ! pardonne ! je t'ai si longtemps souhaitée. Où me mèneras-tu désormais dans cette nuit

proche du Pôle, Ellis ! ma sœur ? — Viens me dit-elle. Et m'ayant pris par la main, elle me conduisit sur une roche haute d'où l'on apercevait la mer. Je regardais, et soudain la nuit se déchira, s'ouvrit et se déploya sur les flots toute une aurore boréale. Elle se reflétait dans la mer : c'était de silencieux ruissellements de phosphore un calme écoulement de rayons, et le silence de ces splendeurs étourdissait comme la voix de Dieu. Il semblait que les flammes pourpres et roses, incessamment agitées, fussent un palpitement de Volonté divine. Tout se taisait : mes yeux éblouis se fermèrent ; mais Ellis ayant mis un doigt sur ma paupière j'ouvris les yeux et je ne vis plus qu'elle. — Urien ! Urien, triste frère ! que ne m'as-tu toujours rêvée ! — souviens-toi de nos jeux de jadis. Pourquoi voulus-tu, dans l'ennui, recueillir ma fortuite image ? Tu savais pourtant bien que ce n'était pas l'heure et que ce n'était pas dès là-bas que posséder était possible. Je t'attends au delà des temps, où les neiges sont éternelles : ce sont des couronnes de neiges et plus de fleurs que nous aurons. Ton voyage va finir, mon

frère. Ne regarde plus vers jadis. — Il est encore d'autres terres, et que tu n'auras pas connues, — que tu ne connaîtras jamais; que t'eût servi de les connaître? — pour chacun la route est unique, et chaque route mène à Dieu.

Mais ce n'est pas dès cette vie que tes yeux pourront voir sa gloire. La pauvre enfant que tu croyais me reconnaître, — et comment t'es-tu pu méprendre? — tu lui disais de cruelles paroles; et puis tu l'as abandonnée. Elle ne vivait pas; tu l'as faite; il te faudra l'attendre maintenant; car cette âme ne pourrait seule monter vers la cité de Dieu. — Ah! j'aurais souhaité que tous deux nous fissions la route étoilée, ensemble, seuls, vers les pures lumières. — Il te faudra guider cette autre. Vous finirez votre voyage; mais cette fin n'est pas la vraie; rien ne finit qu'en Dieu, mon frère; donc ne te décourage pas, quand tu croiras te pencher sur la mort. Derrière un ciel en est un autre; les fins reculent jusqu'à Dieu. — Mon frère bien-aimé, tiens ferme l'Espérance. — Puis s'étant penchée sur la neige, elle écrivit en lettres embrasées ce que

m'étant agenouillé, je pus lire : *Ils n'ont pas encore obtenu ce que Dieu leur avait promis — afin qu'ils ne parvinssent pas sans nous à la perfection.*

Je voulais encore lui parler, lui demander de me parler encore, et je tendais les mains vers elle : mais elle, au milieu de la nuit me montra de sa main l'aurore, et s'étant lentement relevée, comme un ange chargé de prières, elle reprit le chemin séraphique. A mesure qu'elle montait, sa robe devenait nuptiale : je voyais qu'elle était tenue à des épingles d'escarboucles : elle rayonnait de tous les rayons des sept mystiques pierreries : et bien que leur éclat fût tel qu'il eût consumé les paupières, une si céleste douceur ruisseauait de ses mains tendues, que je ne sentais pas la brûlure. Elle ne regarda plus vers moi ; je la voyais toujours plus haute : elle atteignit les portes enflammées ; derrière une nuée elle allait disparaître ; alors, une lumière beaucoup plus blanche m'éblouit, et la nuée s'étant ouverte, je vis des anges. Ellis était au milieu d'eux, mais je ne pouvais la reconnaître ; chaque ange, de ses deux bras levés agitait ce

que j'avais pris pour l'aurore, qui n'était qu'un rideau retombé devant les clartés immortelles, et chaque flamme c'était un voile où transparaissait la Lumière. De grands rayons glissaient sous les célestes franges. — mais les anges ayant écarté le rideau, un tel cri jaillit dans la nue, que la main sur les yeux, je fus prosterné de terreur.

Quand je me relevai, la nuit s'était refermée : on entendait au loin la mer. Étant retourné vers les huttes je trouvai mes compagnons encore endormis : je me couchai près d'eux, accablé de sommeil.

Marche vers le Pôle : de l'excessive blancheur des choses naît une certaine clarté ; un rayonnement les entoure. Il souffle une tourmente de neige, et la neige chassée, soulevée, s'étale, circule, se roule, a des ondulations, des courbes d'étoffes ou de chevelures. Notre route sans cesse obstruée faisait notre marche très lente : il fallait tailler dans la glace des couloirs et des escaliers. Je ne veux pas parler de nos travaux : ils étaient si pénibles, si durs, que les raconter semblerait s'en plaindre. Je ne veux non plus parler

ni du froid, ni de nos souffrances : — il serait dérisoire de dire : nous avons terriblement souffert, — tant ce qu'on s'imaginerait à ces paroles serait moindre. Je n'arriverais pas, par des mots, à dire cette suprême âcreté de la souffrance ; cette souffrance, je n'arriverais pas à la dire assez âcre pour qu'en naisse comme une joie, un orgueil, — ni du froid la morsure enragée.

Vers l'extrême nord se dressait une étrange paroi de glace : un bloc énorme et prismatique était posé là comme un mur. Une sorte de route y menait, un ravin de neige profonde, et par-dessus cette muraille, un tourbillon de neige chassée je pense par un vent monotone, retombait dans cette vallée. Sans les cordes qui nous maintenaient les uns aux autres attachés, nous eussions enfoncé dans la neige ; elle nous eût ensevelis. La muraille était très lointaine : le vent roulait toujours la neige. Nous fûmes bientôt si las de marcher dans cette tourmente, que, malgré le danger de se coucher par la neige, nous nous sommes étendus pour dormir. Nous étions à l'abri derrière un bloc de glace ; le vent soufflait la

neige par-dessus : la paroi formait une grotte, Nous étions couchés sur les planches du traîneau et sur la peau du renne tué.

Pendant le sommeil des six autres, je sortis seul de la grotte pour voir si la neige cessait. A travers le linceul des neiges, c'est près d'un rocher de blancheur que j'ai cru voir Ellis pensive. Elle ne semblait pas me voir ; elle regardait vers le Pôle ; ses cheveux étaient dénoués : le vent les secouait sur elle. Je n'ai pas osé lui parler parce qu'elle semblait trop triste, — et je doutais que ce fût elle. Et comme je ne pouvais à la fois être triste et finir ce voyage, je m'en suis retourné dormir.

La neige passe maintenant au-dessus de nos têtes, à cause de la violence même du vent. Nous sommes au pied du grand mur. Un bizarre couloir y mène. Le mur poli comme un miroir et transparent comme un cristal, en face du couloir s'enfonce. Une place est là, où la neige, trop légère, n'est pas tombée. Le sol est transparent aussi. —

C'est sur ce mur et c'est alors que nous étant penchés, avec le pressentiment des détresses nous lûmes, écrit comme avec un diamant sur du verre, et comme la voix d'un tombeau, ces deux mots :

HIC DESPERATUS

et puis une date effacée.

Et c'est sous ces mots que nous vîmes, nous étant d'un commun geste agenouillés, — que nous vîmes un cadavre couché dans la transparence de la glace. La glace, sur lui refermée, l'avait pris comme en un sépulcre : le grand froid dont elle l'enveloppait l'avait empêché de pourrir. On voyait sur ses traits, il semblait, une épouvantable fatigue. Il tenait un papier d'une main.

Nous sentions que nous étions arrivés presque à la fin de notre voyage : pourtant nous nous sentions encore assez de forces pour gravir la muraille gelée, nous doutant bien que le but était derrière, mais ne sachant pas ce qu'il était. Et maintenant que nous avions tout fait pour l'atteindre, cela nous devenait presque inutile de le savoir. — Nous restions encore à genoux devant cette

tombe inconnue, sans émotion, sans pensée, — car nous en étions à ce point où l'on ne peut plus compatir sans pleurer aussi sur soi-même, où l'on détourne les yeux des tristesses parce qu'on a besoin de sa force. Le cœur n'arrive à sa vaillance que par un endurcissement. Et c'est pour cela plus encore que pour ne pas violer la sépulture, que nous n'ouvrîmes pas la glace, malgré notre désir de lire les lignes du papier que le cadavre tenait en main. Après une brève prière nous nous relevâmes et commençâmes de gravir péniblement le mur de glace.

Je ne sais pas comment naissait le vent qui faisait la tourmente, car sitôt la muraille franchie, le vent cessa, ce fut une atmosphère presque douce. L'autre côté de la muraille dévalait en colline, pente douce de neige amollie. Puis c'était une ligne d'herbes : puis une petite mer dégelée. Je pense que la muraille autour est parfaitement circulaire, car les pentes s'étageaient régulièrement, et comme plus aucun vent, dans ce cirque clos, ne soufflait, l'eau du lac restait apathique.

Nous pensions bien que c'était la fin : on ne

pouvait aller plus loin : mais sachant que si nous descendions sur la rive, nous ne saurions plus qu'y faire, — pour inventer quelque conclusion, ou quelque geste qui la motive, nous eûmes la pieuse idée de revenir chercher le cadavre inconnu pour l'enterrer sur la rive attendue. Car nous pensions que c'était aussi pour la voir qu'il était venu jusque là, et déplorions que si près du but, il n'ait pourtant pas pu l'atteindre.

Donc, étant revenus près de la tombe, nous ouvrimus la glace pour prendre le cadavre, mais quand nous voulûmes lire le papier qu'il tenait, nous vîmes qu'il était complètement blanc ; cette déception nous fut extrêmement pénible, car alors nos curiosités retombaient. Puis ayant transporté ce corps sur la petite rive polaire, nous eûmes, sans parler, ce sentiment qu'il valait mieux peut-être qu'il n'eût pas vu cette rive attendue et qu'une muraille l'ait séparé vivant encore de son but, car il eût peut-être sinon gravé les mêmes mots sur sa tombe.

Une aube incolore naissait : et dans une dernière action, voulant empêcher nos pen-

sées, nous creusâmes une fosse dans l'herbe, — entre la neige et l'eau du lac.

Nous ne sentions plus de désirs de revenir revoir des contrées plus fleuries; c'eût été le passé sans surprises; on ne redescend pas vers la vie. Si nous avions su d'abord que c'était cela que nous étions venus voir, peut-être ne nous serions-nous pas mis en route: aussi nous avons remercié Dieu de nous avoir caché le but, et de l'avoir à ce point reculé que les efforts faits pour l'atteindre nous donnassent déjà quelque joie, seule sûre; et nous avons remercié Dieu de ce que les souffrances si grandes nous faisaient croire à la fin plus splendide.

Nous eussions bien voulu inventer à nouveau quelque frêle et plus pieuse espérance: — ayant satisfait notre orgueil et sentant que de nous ne dépendait plus l'accomplissement des destinées, nous attendions maintenant que les choses autour, nous devinssent un peu plus fidèles.

Et nous étant encore agenouillés, nous avons cherché sur l'eau noire le reflet du ciel que Je rêve.

ENVOI

*Madame ! je vous ai trompée
Nous n'avons pas fait ce voyage.
Nous n'avons pas vu les jardins
Ni les flamants roses des plages :
Ce n'est pas vers nous que les mains
Des sirènes se sont tendues.
Si je n'ai pas mordu les fruits,
Ni dormi sous les avenues
Si je n'ai pas baisé les mains
D'Haïatalnefous parfumée...
Si je croyais aux lendemains
Si j'ai raconté ces courages
C'est que ce n'était que mirages,
C'est que ce n'était que fumées.
Je crois que j'eusse résisté ; j'attendais :*

*Mais les tentations ne me sont pas venues,
Ellis ! pardonnez ! J'ai menti.
Ce voyage n'est que mon rêve —
Nous ne sommes jamais sortis
De la chambre de nos pensées —
Et nous avons passé la vie
Sans la voir. Nous lisions.
Vous veniez au matin
Toute lasse de vos prières,*

*Madame je vous ai trompée
Tout ce livre n'est que mensonge. —
Au moins n'y ai-je pas crié —
Mais c'est qu'on est calme en un songe...
Un jour pourtant, vous le savez
J'ai voulu regarder la vie ;
Nous nous penchâmes vers les choses.
Mais je les ai comprises alors
Si sérieuses, si terribles,
Si responsables de toutes parts, —
Que je n'ai pas osé les dire —
J'en suis détourné — ah ! Madame — pardon
J'ai préféré dire un mensonge.
J'avais peur de crier trop fort*

*Et d'abîmer la poésie
Si j'avais dit la Vérité
La Vérité qu'il faut entendre;
J'ai préféré mentir encore
Et d'attendre, — d'attendre, d'attendre...*

La Roque. Été 92.

II
PALUDES

ou

Le Traité de la Contingence

Die cur hic.

(L'AUTRE ÉCOLE)

Pour mon ami

EUGÈNE ROUART

J'écrivis cette satire de quoi?

Avant d'expliquer aux autres mon livre, j'attends que d'autres me l'expliquent. Vouloir l'expliquer d'abord c'est en restreindre précocement le sens, car si nous savons ce que nous voulions dire, nous ne savons pas si nous ne disions que cela. — On dit toujours plus que CELA. — Et cela surtout m'y intéresse que j'y ai mis sans le savoir, — cette part d'inconscient, et que je voudrais appeler la part de Dieu. — Un livre est toujours une collaboration, et tant plus le livre vaut-il, que plus la part du scribe y est petite, que plus l'accueil de Dieu sera grand. — Attendons de partout la révélation des choses ; — du public, la révélation de nos œuvres.

HUBERT

Mardi.

Vers cinq heures le temps fraîchit : je fermai mes fenêtres et je me remis à écrire.

A six heures entra mon grand ami Hubert ; il revenait du manège.

Il dit : « Tiens ! tu travailles ? »

Je répondis : « J'écris Paludes. »

— « Qu'est-ce que c'est ? » — « Un livre. »

— « Pour moi ? » — « Non ».

— « Trop savant ?... » — « Ennuyeux. »

— « Pourquoi l'écrire alors ? » — « Sinon qui l'écrirait ? —

— « Encore des confessions. » — « Presque pas. »

— « Quoi donc ? » — « Assieds-toi. »

Et quand il fut assis :

— « J'ai lu dans Virgile deux vers :

*Et tibi magna satis quamvis lapis omnia nudus
Limosoque palus obducat pascua junco.*

Je traduis : — c'est un berger qui parle à un autre; il lui dit que son champ est plein de pierres et de marécages sans doute, mais qu'il est assez bon pour lui: et qu'il est très heureux de s'en satisfaire. — Quand on ne peut pas changer de champ, nulle pensée ne saurait être plus sage, diras-tu?... » Hubert ne dit rien. Je repris : — « Paludes, c'est spécialement l'histoire de qui ne peut pas voyager; — dans Virgile il s'appelle Tityre; — Paludes, c'est l'histoire d'un homme qui, possédant le champ de Tityre, ne s'efforce pas d'en sortir, mais au contraire s'en contente: voilà... Je raconte : — Le premier jour, il constate qu'il s'en contente, et songe à qu'y faire? Le second jour, un volier passant, il tue au matin quatre macreuses ou sarcelles et vers le soir en mange deux qu'il a fait cuire sur un maigre feu de broussailles. Le troisième jour, il se distrait à se construire une hutte de grands

roseaux. Le quatrième jour, il mange les deux dernières macreuses. Le cinquième jour, il défait sa hutte et s'ingénie pour une maison plus savante. Le sixième jour... »

— « Assez ! dit Hubert, — j'ai compris : — cher ami, tu peux écrire. » Il partit.

La nuit était close. Je rangeai mes papiers. Je ne dinai point ; je sortis : vers huit heures j'entrai chez Angèle.

Angèle était à table encore, achevant de manger quelques fruits : je m'assis auprès d'elle et commençai de lui peler une orange. On apporta des confitures, et, lorsque nous fûmes de nouveau seuls :

« Qu'avez-vous fait aujourd'hui » ? dit Angèle, en me préparant une tartine.

Je ne me souvenais d'aucun acte et je répondis : « Rien », inconsiderément, puis aussitôt craignant des digressions psychologiques je songeai à la visite et m'écriai : « Mon grand ami Hubert est venu me voir à six heures. »

— « Il sort d'ici, » reprit Angèle : puis resoulevant à son propos d'anciennes querelles : — « Lui du moins fait quelque chose, dit-elle ; il s'occupe. »

J'avais dit que je n'avais rien fait ; je m'irritai : « Quoi ? Qu'est-ce qu'il fait ? » demandai-je... Elle partit :

« Des masses de choses... D'abord lui monte à cheval... et puis vous savez bien : il est membre de quatre compagnies industrielles ; il dirige avec son beau-frère une autre compagnie d'assurances contre la grêle : — je viens de souscrire. Il suit des cours de biologie populaire et fait des lectures publiques tous les mardis soirs. Il sait assez de médecine pour se rendre utile dans des accidents. — Hubert fait beaucoup de bien : cinq familles indigentes lui doivent de subsister encore : il place des ouvriers qui manquent d'ouvrage chez des patrons qui manquaient d'ouvriers. Il envoie des enfants chétifs à la campagne, où il y a des établissements. Il a fondé un atelier de rempaillage pour occuper de jeunes aveugles. — Enfin, les dimanches, il chasse. — Et vous ! vous, qu'est-ce que vous faites ? »

— « Moi ! répondis-je un peu gêné, — j'écris Paludes. »

— « Paludes ? qu'est-ce que c'est ? » dit-elle.

— Nous avons fini de manger : j'attendis d'être dans le salon pour reprendre.

Quand nous fûmes tous deux assis au coin du feu : « Paludes, commençai-je — c'est l'histoire d'un célibataire dans une tour entourée de marais. »

— « Ah ! » fit-elle.

— « Il s'appelle Tityre. »

— « Un vilain nom. »

— « Du tout, repartis-je, — c'est dans Virgile. Et puis je ne sais pas inventer. »

— « Pourquoi célibataire ? »

— « Le fait est qu'il aurait aussi bien pu s'en passer. »

— « C'est tout ? »

— « Non : je raconte ce qu'il fait. »

— « Et qu'est-ce qu'il fait ? »

— « Il regarde les marécages... »

— « Pourquoi écrivez-vous ? » reprit-elle après un silence.

— « Moi ? — je ne sais pas, — probablement que c'est pour agir. »

— « Vous me lirez ça » — dit Angèle.

— « Quand vous voudrez. J'en ai précisément quatre ou cinq feuillets dans ma poche : »

et les en sortant aussitôt, je lui lus, avec toute l'atonie désirable :

JOURNAL DE TITYRE

ou

PALUDES

De ma fenêtre j'aperçois, quand je relève un peu la tête, un jardin que je n'ai pas encore bien regardé ; à droite, un bois qui perd ses feuilles ; au delà du jardin, la plaine ; à gauche un étang dont je reparlerai.

Le jardin, avant, était planté de passeroles et d'ancolies, mais mon incurie a laissé les plantes croître à l'aventure ; à cause de l'étang voisin, les joncs et les mousses ont tout envahi ; les sentiers ont disparu sous l'herbe ; il ne reste plus, où je puisse marcher, que la grande allée qui mène de ma chambre à la plaine, et que j'ai prise un jour lorsque je fus me promener. Le soir les bêtes du bois la traversent pour aller boire l'eau de l'étang ; à cause du crépuscule je ne distingue que des formes grises, et

comme après la nuit est close, je ne les vois jamais remonter.

— « Moi, ça m'aurait fait peur, dit Angèle : — mais continuez, — c'est très bien écrit. »

J'étais très contracté par l'émoi de cette lecture : « O ! c'est à peu près tout, lui dis-je : le reste n'est pas achevé. »

— « Des notes s'écria-t-elle — ô lisez-les ! c'est le plus amusant ; on y voit ce que l'auteur veut dire bien mieux qu'il ne l'écrira dans la suite. »

— Alors je continuai — déçu d'avance et, tant pis, tâchant de donner à ces phrases une apparence inachevée :

Des fenêtres de sa tour, Tityre peut pêcher à la ligne... — « encore une fois ce ne sont que des notes... »

— « Allez donc ! »

— *Attentes mornes du poisson ; insuffisance des amorces, multiplication des lignes (symbole) — par nécessité il ne peut rien prendre.*

— « Pourquoi ça ? »

— « Pour la vérité du symbole. »

— « Mais enfin s'il prenait quelque chose ? »

— « Alors ce serait un autre symbole et une autre vérité. »

— « Il n'y a plus de vérité du tout puisque vous arrangez les faits comme il vous plaît. »

— « J'arrange les faits de façon à les rendre plus conformes à la vérité que dans la réalité ; c'est trop compliqué pour vous expliquer cela maintenant, mais il faut être persuadé que les événements sont appropriés aux caractères ; c'est ce qui fait les bons romans ; rien de ce qui nous arrive n'est fait pour autrui. Hubert aurait déjà fait là une pêche miraculeuse ! Tityre ne prend rien : c'est d'une vérité psychologique. »

— « Enfin — c'est bien : continuez. »

— *Prolongement sous l'eau des mousses de la rive. Indécision des reflets ; algues ; des poissons passent. Éviter en parlant d'eux de les appeler des « stupeurs opaques. »*

— « Je l'espère bien ! mais pourquoi cette note ? »

— « Parce que mon ami Hermogène appelle déjà comme ça les carpes. »

— « Je ne trouve pas ça heureux comme expression. »

— « Tant pis. Je continue ? »

— « Je vous en prie : elles sont très amusantes vos notes. »

— *Tityre, à l'aube, aperçoit des cônes blancs s'élever dans la plaine ; salines. Il descend pour voir travailler. — Paysage inexistant ; talus très étroits entre deux marais salants. Trop grande blancheur des trémies (symbole) on ne peut voir ça que quand il fait du brouillard ; des lunettes de verre fumé préservent des ophtalmies les travailleurs.*

Tityre met une poignée de sel dans sa poche, puis rentre dans sa tour. — C'est tout. »

— « C'est tout ? »

— « Tout ce que j'ai écrit. »

— « J'ai peur que ce ne soit un peu ennuyeux, votre histoire » — dit Angèle.

— Il y eut un vaste silence — après quoi je m'écriai tout ému : Angèle, Angèle, quand donc comprendrez-vous, je vous prie, ce qui fait le sujet d'un livre ? — L'émotion que me donna ma vie, c'est celle-là que je veux dire : ennui, vanité, monotonie, — moi cela m'est égal parce que j'écris Paludes — mais celle

de Tityre n'est rien : nos vies, je vous assure, Angèle, sont encore bien plus ternes et médiocres. »

— « Mais moi je ne trouve pas, » dit Angèle.

— « C'est parce que vous n'y songez pas. Voilà justement le sujet de mon livre : Tityre n'est pas mécontent de sa vie ; il trouve du plaisir à regarder les marécages : un changement de temps les varie : — mais regardez-vous donc ! regardez votre histoire ! est-elle assez peu variée ! Depuis combien de temps habitez-vous cette chambre ? — Petits loyers ! petits loyers — et vous n'êtes pas la seule ! des fenêtres sur la rue, sur les cours ! devant soi l'on regarde des murs ou d'autres gens qui vous regardent... Mais est-ce que je vais à présent vous faire honte de vos robes — et croyez-vous vraiment que nous ayons su nous aimer ? »

« Neuf heures — dit-elle — ce soir Hubert fait sa lecture, et permettez-moi d'y aller. »

— « Que lit-il ? » demandai-je malgré moi.

— « Soyez sûr que ce n'est pas Paludes ! »

— Elle partit.

Rentré chez moi je tentai de mettre en vers le début de Paludes — j'en écrivis le premier quatrain.

*De ma fenêtre j'aperçois
Quand je relève un peu la tête
La lisière d'un petit bois
Qui ne s'est jamais mis en fête.*

Et puis je me couchai, ayant achevé ma journée.

ANGÈLE

Mercredi.

Tenir un agenda : écrire pour chaque jour ce que je devrai faire dans la semaine. c'est diriger sagement ses heures. On décide ses actions soi-même, on est sûr, les ayant résolues d'avance et sans gêne de ne point dépendre chaque matin de l'atmosphère. Dans mon agenda je puise le sentiment du devoir. j'écris huit jours à l'avance pour avoir le temps d'oublier et pour me créer des surprises, indispensables dans ma manière de vivre ; chaque soir ainsi je m'endors devant un lendemain inconnu et pourtant déjà décidé par moi-même.

Dans mon agenda il y a deux parties : sur

une feuille j'écris ce que je ferai, et sur la feuille d'en face, chaque soir, j'écris ce que j'ai fait. Après je compare : je soustrais et ce que je n'ai pas fait, le déficit, devient ce que j'aurais dû faire. Je le récris pour le mois de décembre et cela me donne des idées morales. — J'ai commencé depuis trois jours. — Ainsi ce matin, en face de l'indication : tâcher de se lever à 6 heures, j'écrivis : levé à 7 — puis entre parenthèses : imprévu négatif. — Suivaient sur l'agenda diverses notes.

Écrire à Gustave et à Léon.

S'étonner de ne pas recevoir de lettre de Jules.

Aller voir Gontran.

Penser à l'individualité de Richard.

S'inquiéter à propos des relations de Hubert et d'Angèle.

Tâcher d'avoir le temps d'aller au Jardin des Plantes ; y étudier les variétés du petit Potamogeton pour Paludes.

Passer la soirée chez Angèle.

Suivait cette pensée : (j'en écris à l'avance une pour chaque jour : elles décident de ma tristesse ou de ma joie.)

« Il y a des choses que l'on recommence chaque jour, simplement parce qu'on n'a rien de mieux à faire; il n'y a là ni progrès, ni même entretien — mais on ne peut pourtant pas ne rien faire... C'est dans le temps le mouvement dans l'espace des fauves prisonniers ou celui des marées sur les plages. » — Je me souviens que cette idée m'est venue, passant devant un restaurant à terrasses, à voir les garçons servir et desservir les plats. — J'écrivis dessous : « Bon pour Paludes. » Et je m'apprêtai à penser à l'individualité de Richard. Dans un petit secrétaire je serre mes réflexions et incidences sur mes quelques meilleurs amis; un tiroir pour chacun; je pris la liasse et je relus :

RICHARD

FEUILLE I.

Excellent homme : mérite toute mon estime.

FEUILLE II.

Par une application perpétuelle, est parvenu à sortir de la grande misère où la mort de ses parents le laissait. La mère de ses parents vit encore; il l'entoure de ces soins pieux et

tendres qu'on a souvent pour la vieillesse; depuis bien des années pourtant elle est retombée en enfance. Il a épousé une femme plus pauvre que lui, par vertu, et lui fait un bonheur de sa fidélité. — Quatre enfants. Je suis parrain d'une petite fille qui boite.

FEUILLE III.

Richard avait pour mon père une vénération très grande : c'est le plus sûr de mes amis. Il prétend parfaitement me connaître, bien qu'il ne lise jamais rien de ce que j'écris : c'est ce qui me permet d'écrire Paludes ; je songe à lui quand je songe à Tityre ; je voudrais ne l'avoir jamais connu. — Angèle et lui ne se connaissent pas ; ils ne sauraient pas se comprendre.

FEUILLE IV.

J'ai le malheur d'être très estimé de Richard ; cela est cause que je n'ose rien faire. On ne se débarrasse pas aisément d'une estime tant qu'on ne cesse pas d'y tenir. Souvent Richard m'affirme avec émotion que je suis incapable d'une action mauvaise, et cela me retient quand parfois je voudrais me décider à agir. Richard prise fort en moi cette passivité qui

me maintient dans les sentiers de la vertu, où d'autres, pareils à lui m'ont poussé. Il appelle souvent vertu l'acceptation, parce que cela la permet aux pauvres.

FEUILLE V.

Travail de bureau tout le jour : le soir, auprès de sa femme, Richard lit le journal afin de pouvoir causer. « Avez-vous vu, me demandait-il, la nouvelle pièce de Pailleron au Français ? » Il se tient au courant de tous les arrivages. « Vous allez voir les nouveaux gorilles ? » demande-t-il quand il sait que je vais au Jardin des Plantes. Richard me traite en grand enfant : moi, cela m'est insupportable : ce que je fais n'est pas sérieux pour lui : je lui raconterai Paludes.

FEUILLE VI.

Sa femme s'appelle Ursule.

Je pris une feuille VII et j'écrivis :

« Toutes les carrières sans profit pour soi sont horribles. — celles qui ne rapportent que de l'argent — et si peu qu'il faut recommencer sans cesse. Quelles stagnations ! Au moment de la mort qu'auront-ils fait ? — Ils auront rempli leur place. — Je crois bien ! ils l'ont

prise aussi petite qu'eux. » Moi cela m'est égal, parce que j'écris Paludes, mais sinon je penserais de moi comme d'eux. Il faut vraiment tâcher de varier un peu notre existence.

Mon domestique à ce moment apporta ma collation et des lettres, — une de Jules précisément, et je cessai de m'étonner de son silence : — je me pesai, par hygiène, ainsi que chaque autre matin : j'écrivis à Léon et à Gustave quelques phrases, puis tout en prenant mon bol de lait quotidien (à la façon de quelques lakistes) je pensai : — Hubert n'a rien compris à Paludes ; il ne peut se persuader qu'un auteur n'écrive pas pour distraire, dès qu'il n'écrit plus pour renseigner. Tityre l'ennuie ; il ne comprend pas un état qui n'est pas un état social : il s'en croit loin parce qu'il s'agite ; — je me serai mal expliqué. Tout va pour le mieux, pense-t-il, puisque Tityre est content : mais c'est parce que Tityre est content que moi je veux cesser de l'être. Il faut qu'on s'indigne au contraire. Je vais rendre Tityre méprisable à force de résignation... — J'allais recommencer de penser à l'individualité de Richard quand j'entendis sonner et lui-

même, faisant passer sa carte, entra. J'étais légèrement ennuyé, ne pouvant pas bien penser aux gens en leur présence.

« Ah ! cher ami ! criai-je en l'embrassant, précisément quelle coïncidence ! j'allais penser à vous ce matin. »

« Je viens, dit-il, vous demander un service — oh ! presque rien ; mais comme vous, vous n'avez rien à faire, j'ai pensé que vous pourriez me céder quelques instants ; — une simple signature à donner : une présentation : il me faut un parrain : vous répondrez de moi : — je vous expliquerai tout en route : hâtons-nous : je dois être aux bureaux à dix heures. »

J'ai l'horreur de paraître désœuvré ; je répondis : « Heureusement il n'est pas neuf heures ; nous avons le temps ; mais sitôt après, j'ai moi-même affaire au Jardin des Plantes. »

« Ah ! Ah ! commença-t-il, vous allez voir les nouveaux... »

— « Non, cher Richard, interrompis-je avec une apparente aisance — je ne vais pas voir les gorilles ; il faut que j'aie étudié là-bas quelques variétés de petits potamogétons pour Paludes. »

Puis aussitôt j'en voulus à Richard de ma stupide réponse. Lui se tut, craignant notre ignorance. Je pensai : il devrait éclater de rire. Il n'ose pas. Sa pitié m'est insupportable. Évidemment il me trouve absurde. Il me cache ses sentiments pour m'empêcher d'en manifester à son égard de semblables. Mais nous savons que nous les avons. Nos réciproques estimes se maintiennent en respect, l'une contre l'autre accotée : il n'ose pas m'enlever la sienne, craignant qu'aussitôt la mienne ne retombe. Il a pour moi des affabilités protectrices... Ah ! tant pis : je raconte Paludes — et je commençai doucement :

— « Comment va votre femme ? »

Richard aussitôt racontant tout seul continua :

« Ursule ? Ah ! la pauvre amie ! Ce sont ses yeux à présent qui sont fatigués — par sa faute ; — vous raconterai-je, cher ami, ce que je n'aurais dit à personne ? — Mais je connais votre discrète amitié. — Voilà l'histoire toute entière. Édouard, mon beau-frère, avait un grand besoin d'argent : il fallait en trouver. Ursule savait tout, car Jeanne sa belle-sœur

était venue la trouver le même jour. Donc mes tiroirs restaient à peu près vides, et pour payer la cuisinière il fallait priver Albert de ses leçons de violon. J'en étais désolé, car ce sont les seules distractions de sa longue convalescence. Je ne sais comment, la cuisinière eut vent de la chose; cette pauvre fille nous est très attachée; — vous la connaissez bien, c'est Louise. Elle vint nous trouver en pleurant, disant qu'elle se priverait de manger plutôt que de peiner Albert. Il n'y avait qu'à accepter pour ne pas froisser cette brave fille; mais je pris la résolution de me relever deux heures chaque nuit, lorsque ma femme me croit endormi et de ramasser, à l'aide de quelques traductions d'articles anglais que je sais où placer, l'argent dont nous privions la bonne Louise.

La première nuit tout alla bien; Ursule dormait profondément. La seconde nuit, à peine étais-je installé, qui vois-je arriver?... Ursule! — Elle avait eu la même idée; pour payer Louise, elle préparait de petits écrans, qu'elle sait où placer; — vous savez qu'elle possède un certain talent pour l'aquarelle...

des choses charmantes, mon ami... Nous étions tous deux très émus ; nous nous sommes embrassés en pleurant. J'ai vainement tâché de la persuader de se coucher, — elle qui est si vite fatiguée pourtant — elle n'a jamais voulu : — elle m'a supplié comme une preuve de l'amitié la plus grande, de la laisser travailler près de moi ; — j'ai dû consentir, — mais elle se fatigue. Nous faisons ainsi tous les soirs. Cela nous fait des veillées un peu longues — seulement nous avons trouvé inutile de nous coucher d'abord, puisque nous ne nous cachions plus l'un de l'autre. »

— « Mais c'est excessivement touchant ce que vous me racontez là, » m'écriai-je — et je pensai : non, jamais je ne pourrai lui parler de Paludes ; au contraire — et je murmurai : « Cher Richard ! croyez que je comprends très bien vos tristesses — vous êtes vraiment bien malheureux. »

— « Non, mon ami me dit-il, je ne suis pas malheureux. Peu de choses me sont accordées, mais j'ai fait mon bonheur de peu de choses ; croyez-vous que je vous ai raconté pour vous apitoyer, mon histoire ?

— Autour de soi l'amour et l'estime, le travail près d'Ursule le soir... Je ne changerais pas ces joies... »

Il y eut un assez long silence : je demandai : « Et les enfants ? »

— « Pauvres enfants ! dit-il, voilà pourtant bien qui m'attriste : ce qu'il leur faudrait, c'est le grand air, les jeux au soleil ; on s'étiole dans ces pièces trop étroites. Moi, cela m'est égal ; je suis vieux ; j'ai pris mon parti de ces choses — mais mes enfants ne sont pas joyeux et j'en souffre. »

— « Il est vrai, repartis-je, que chez vous cela sent un peu le renfermé ; — mais quand on ouvre trop la fenêtre les odeurs de la rue montent toutes... Enfin il y a le Luxembourg... C'est même le sujet de... » Mais aussitôt je pensai : Non, décidément je ne peux pas lui parler de Paludes, et j'eus l'air, en fin d'aparté, de tomber dans une méditation profonde.

Au bout d'un peu de temps, j'allais éperdument demander des nouvelles de la grand'mère, quand Richard me fit signe que nous étions arrivés.

— « Hubert est déjà là, dit-il. — Au fait je ne vous ai rien expliqué... il me fallait deux garants, — tant pis, — vous comprendrez — on lira les papiers. »

— « Je crois que vous vous connaissez » — ajouta Richard, comme je serrais la main de mon grand ami. Celui-ci commençait déjà : « Eh bien ! et Paludes ? » — je lui serrai la main plus fort et à voix basse : « Chut ! fis-je : pas maintenant ! tantôt tu me suivras : nous causerons. »

Et sitôt les papiers signés, ayant pris congé de Richard, Hubert et moi nous nous acheminâmes. — Un cours d'accouchement pratique l'appelait précisément du côté du Jardin des Plantes.

— « Eh bien, commençai-je — voilà : Tu te souviens des macreuses ; — Tityre en tuait quatre disais-je ! Du tout — il ne peut pas : la chasse est défendue. Aussitôt de venir un prêtre : l'Église, dit-il à Tityre, eût avec bien de la tristesse vu Tityre manger des sarcelles : c'est un gibier peccamineux ; on ne sait trop se mettre en garde ; le péché nous attend partout ; dans le doute autant l'abstinence ; —

préférons la macération : — l'Église en connaît d'excellentes et dont l'efficace est certaine. — Oserai-je conseiller un frère : — mangez, mangez des vers de vase.

Sitôt le prêtre parti, c'est un médecin qui s'amène : Vous alliez manger des sarcelles ! mais ne saviez-vous pas que c'est très dangereux ! Dans ces marais la fièvre maligne est à craindre ; il faut adapter votre sang ; *similia similibus*, Tityre ! mangez des vers de vase (*lumbriculi limosi*) — l'essence des marais s'y concentre et c'est de plus un aliment fort nourrissant. »

— « Pouah ! — fit Hubert. — »

— « N'est-ce pas ? repartis-je : et tout cela c'est affreusement faux ; tu penses bien qu'il n'y a là qu'une question de garde-chasse ! Mais le plus étonnant, — c'est que Tityre y goûte : au bout de peu de jours il s'y fait ; il va les trouver excellents. — Dis ! est-il répugnant, Tityre ! ? »

— « C'est un bienheureux » dit Hubert.

« Alors, parlons d'autres choses » m'écriai-je — impatienté. Et me souvenant tout à coup que je devais m'inquiéter des rapports d'Hu-

bert et d'Angèle je tâchai de l'inciter à parler :

— « Quelle monotonie ! » recommençai-je — après un silence. « Pas un événement ! — Il faudrait tâcher de remuer un peu notre existence. Mais on n'invente pas ses passions ! D'ailleurs je ne connais qu'Angèle ; — elle et moi nous ne nous sommes jamais aimés d'une façon bien décisive : — Ce que je lui dirai ce soir, j'aurais aussi bien pu le lui dire la veille ; il n'y a pas d'acheminement... »

J'attendais entre chaque phrase. Il se taisait. Alors je continuai machinalement :

« Moi cela m'est égal parce que j'écris Paludes, — mais ce qui m'est insupportable c'est qu'elle ne comprenne pas cet état... C'est même ce qui m'a donné l'idée d'écrire Paludes. »

Hubert à la fin s'excita : « Pourquoi veux-tu donc la troubler, si elle est heureuse comme cela ? »

— « Mais elle n'est pas heureuse, mon cher ami ; elle croit l'être parce qu'elle ne se rend pas compte de son état ; tu penses bien que si à la médiocrité se joint la cécité, c'est encore plus triste. »

— « Et quand tu ouvrirais ses yeux ; quand tu aurais tant fait que de la rendre malheureuse ? »

— « Ce serait déjà bien plus intéressant ; au moins elle ne serait plus satisfaite : — elle chercherait. » — Mais je ne pus rien savoir de plus, car Hubert à ce moment haussa les épaules et se tut.

Il reprit au bout d'un instant : « Je ne savais pas que tu connusses Richard. »

C'était presque une question : — j'aurais pu lui dire que Richard c'était Tytire mais, comme je ne connaissais à Hubert aucun droit à mépriser Richard, je lui dis simplement : « C'est un garçon très estimable. » Et je me promis par compensation, d'en parler le soir à Angèle.

« Allons, adieu, dit Hubert, comprenant que nous ne parlerions pas : je suis pressé — tu ne marches pas assez vite. — A propos, ce soir à six heures je ne pourrai pas venir te voir. »

— « Allons tant mieux, répondis-je : ça nous changera. »

Il partit. J'entrai seul au jardin ; je me dirigeai lentement vers les plantes. J'aime ces

lieux : j'y viens souvent : tous les jardiniers me connaissent : ils m'ouvrent les enclos réservés et me croient un homme de sciences parce que, près des bassins, je m'assieds. Grâce à des surveillances continuelles ces bassins ne sont pas soignés ; de l'eau coulant sans bruit les alimente. Il y pousse les plantes qu'on y laisse pousser ; il y nage beaucoup d'insectes. Je m'occupe à les regarder ; c'est même un peu cela qui m'a donné l'idée d'écrire Paludes : le sentiment d'une inutile contemplation, l'émotion que j'ai des délicates choses grises. Ce jour-là j'écrivis pour Tityre :

— *Entre tous, les grands paysages plats m'attirèrent, — les landes monotones, — et j'aurais fait de longs voyages pour trouver des pays d'étangs, mais j'en trouve ici qui m'entourent. — Ne croyez pas à cela que je sois triste ; je ne suis même pas mélancolique ; je suis Tityre et solitaire et j'aime un paysage ainsi qu'un livre qui ne me distrait pas de ma pensée. Car elle est triste, ma pensée ; elle est sérieuse, et même près des autres, morose ; je l'aime plus que tout, et c'est parce que je l'y promène que je cherche surtout les plaines,*

les étangs sans sourires, les landes. Je l'y promène doucement.

Pourquoi ma pensée est-elle triste? — Si j'en avais souffert je me le serais plus souvent demandé. Si vous ne me l'aviez pas fait remarquer, je ne l'aurais peut-être pas su, car souvent elle s'amuse à beaucoup de choses qui ne vous intéressent pas du tout. Ainsi elle se plaît à relire ces lignes; elle prend sa joie à de toutes petites besognes qu'il est inutile que je vous dise parce que vous ne les reconnaîtrez pas.....

Un air presque tiède soufflait; au-dessus de l'eau, de frêles gramens se penchaient que firent ployer des insectes. Une poussée germinative disjoignait les marges de pierres: un peu d'eau s'enfuyait, humectait les racines. Des mousses jusqu'au fond descendues faisaient une profondeur avec l'ombre: des algues glauques retenaient des bulles d'air pour la respiration des larves. Un hydrophile vint à passer. Je ne pus retenir une pensée poétique et, sortant un nouveau feuillet de ma poche, j'écrivis :

Tityre sourit.

Après quoi j'eus faim et réservant l'étude des polamogétons pour un autre jour, je cherchai sur le quai le restaurant dont m'avait parlé Pierre. Je pensais être seul. J'y rencontrai Léon qui me parla d'Edgard. Après midi je visitai quelques littérateurs. Vers cinq heures commença de tomber une petite averse : je rentrai : j'écrivis les définitions de vingt vocables de l'école et trouvai pour le mot *blastoderme* jusqu'à huit épithètes nouvelles.

J'étais un peu las vers le soir et, après mon dîner, je m'en fus coucher chez Angèle. Je dis chez et non avec elle, n'ayant jamais fait avec elle que de petits simulacres anodins.

Elle était seule. Comme j'entrais elle jouait avec exactitude une sonatine de Mozart sur un piano fraîchement accordé. Il était déjà tard, et l'on n'entendait pas d'autre bruit. Elle avait allumé toutes les bougies des candélabres et mis une robe à petits carreaux.

« Angèle, dis-je en entrant, nous devrions tâcher de varier un peu notre existence ! Allez-vous me demander encore ce que je viens de faire aujourd'hui ? »

Elle ne comprit sans doute pas bien l'amertume de ma phrase, car aussitôt elle me demanda : « Eh bien ! qu'avez-vous fait aujourd'hui ? »

Alors et malgré moi je répondis : « J'ai vu mon grand ami Hubert. »

— « Il sort d'ici », reprit Angèle.

« Mais ne pourrez-vous donc, chère Angèle, jamais nous recevoir ensemble ? » m'écriai-je.

— « Il n'y tient peut-être pas tant que ça, dit-elle. — Enfin, si vous vous y tenez beaucoup, venez dîner chez moi vendredi soir, il y sera ; vous nous lirez des vers..... A propos, — demain soir : vous ai-je invité ? je reçois quelques littérateurs ; vous en serez. — On se réunit à neuf heures. »

— « J'en ai vu plusieurs aujourd'hui, répondis-je, parlant des littérateurs. — J'aime ces existences tranquilles. Ils travaillent toujours et pourtant on ne les dérange jamais : il semble, lorsqu'on va les voir, que ce n'était que pour vous qu'ils travaillent et qu'ils préfèrent vous parler. Leurs amabilités sont charmantes ; ils les composent à loisir. J'aime ces gens dont la vie est occupée sans cesse, mais peut-

être occupée avec nous. Et comme ils ne font rien qui vaille on n'a pas de remords de leur prendre leur temps. Ils ont pour des bijoux comme pour de la boue de Tityre, la même contemplation stupide ; ils amorcent leurs lignes avec des pierres précieuses pour prendre des cyprins dorés. Cela ne mord pas plus..... Mais à propos : J'ai vu Tityre. »

— « Le célibataire ? »

— « Oui — mais dans la réalité il est marié, — père de quatre enfants. Ils s'appelle Richard... ne me dites pas qu'il sort d'ici, vous ne le connaissez pas. »

Angèle un peu froissée me dit alors : « Vous voyez bien qu'elle n'était pas vraie votre histoire ! »

— « Pourquoi, pas vraie ? — parce qu'ils sont six au lieu d'un ! — J'ai fait Tityre seul, pour concentrer cette monotonie ; c'est un procédé artistique ; vous ne voudriez pourtant pas que je les fasse pêcher tous les six à la ligne ? »

— « Je suis tellement sûre que dans la réalité ils ont des occupations différentes ! »

— Si je les décrivais elles paraîtraient trop différentes : les événements racontés ne con-

servent pas entre eux les valeurs qu'ils avaient dans la vie. Pour rester vrai on est obligé d'arranger. L'important c'est que j'indique l'émotion qu'ils me donnent. »

— « Mais si cette émotion est fausse. »

« L'émotion, chère amie, n'est jamais fausse : n'avez-vous donc point lu parfois que l'erreur vient à partir du jugement ? Mais pourquoi raconter six fois ? mais puisque l'impression qu'ils donnent est la même — précisément, six fois..... Voulez-vous savoir ce qu'ils font -- dans la réalité ? »

« Parlez dit Angèle. — vous avez l'air exaspéré. »

— « Du tout, criai-je..... Le père fait des écritures : la mère tient la maison : un grand garçon donne des leçons chez les autres, un autre en reçoit : la première fille boite, la dernière, trop petite, ne fait rien. — Il y a aussi la cuisinière..... La femme s'appelle Ursule..... Et remarquez que tous, ils font exactement la même chose tous les jours !!! »

« Peut-être qu'ils sont pauvres, » dit Angèle.

« Nécessairement ! — Mais comprenez-vous Paludes ? — Richard, sitôt sorti des banes a

perdu son père, — un veuf. Il a dû travailler; il n'avait que peu de fortune qu'un frère plus âgé lui a prise : mais travailler à des besognes ridicules, songez donc ! celles qui ne rapportent que de l'argent ! dans les bureaux, de la copie à tant la page ! au lieu de voyager ! Il n'a rien vu ; sa conversation est devenue insipide ; il lit les journaux pour pouvoir causer — quand il a le temps — toutes ses heures sont prises. — Il n'est pas dit qu'il pourra jamais rien faire d'autre avant de mourir. — Il a épousé une femme plus pauvre que lui, par dignité, sans amour. Elle s'appelle Ursule. — Ah ! je vous l'avais dit. — Ils ont fait du mariage un lent apprentissage de l'amour : ils sont arrivés à s'aimer beaucoup et à me le dire. Ils aiment beaucoup leurs enfants, les enfants les aiment beaucoup..... il y a aussi la cuisinière. — Le dimanche soir tout le monde joue au loto..... j'allais oublier la grand'mère — elle joue aussi, mais comme elle ne voit plus les jetons on dit tout bas qu'elle compte pour du beurre. Ah ! Angèle ! Richard ! tout dans sa vie a été inventé pour boucher des trous, pour combler des lacunes trop creuses, — tout ! sa famille aussi.

— Il est né veuf — ce sont chaque jour les mêmes pis-aller lamentables, les substituts de toutes les choses meilleures. — Et maintenant n'en pensez pas de mal, — il est extrêmement vertueux. D'ailleurs il se trouve heureux. »

— « Mais quoi ! vous sanglotez ? » dit Angèle.

— « Ne faites pas attention — c'est nerveux. — Angèle, chère amie, — ne trouvez-vous pas à la fin que notre vie manque de réelle aventure ? »

— « Qu'y faire ? — reprit-elle doucement — voulez-vous que tous deux nous partions pour un petit voyage ? — Tenez — samedi — n'avez-vous rien à faire ? »

— « Mais vous n'y songez pas Angèle, — après-demain ! »

— « Pourquoi pas ? Nous partirions de bon matin ensemble : vous auriez diné chez moi la veille — avec Hubert : — vous resteriez à coucher près de moi... Et maintenant, adieu, dit Angèle ; je m'en vais dormir : il est tard et vous m'avez un peu fatiguée. — La bonne a préparé votre chambre. »

— « Non, je ne resterai pas, chère amie, —

pardonnez-moi : je suis très excité. Avant de me coucher j'ai besoin de beaucoup écrire. A demain. Je rentre chez moi. »

Je voulais voir mon agenda. Je partis en courant presque, d'autant plus qu'il pleuvait et que je n'avais pas de parapluie. Sitôt rentré j'écrivis pour un jour d'une prochaine semaine cette pensée, pas seulement à propos de Richard :

« Vertu des humbles — acceptation : et cela leur va si bien à certains qu'on croit comprendre que leur vie est faite à la mesure de leur âme. Surtout ne pas les plaindre : leur état leur convient : déplorable ! Ils ne s'aperçoivent plus de la médiocrité sitôt que ce n'est plus une médiocrité de fortune. — Ce que je disais à Angèle en sursaut est pourtant vrai : les événements arrivent à chacun selon des affinités appropriatives. Chacun trouve ce qui lui convient. Donc si l'on se contente du médiocre que l'on a, l'on prouve qu'il est à votre taille et rien d'autre n'arrivera. Destinées faites sur mesure. Nécessité de faire craquer ses vêtements comme le platane ou l'eucalyptus, en s'agrandissant, ses écorces. »

— « J'en écris beaucoup trop, me dis-je : il suffisait de quatre mots. — Mais je n'aime pas les formules. A présent examinons la proposition prodigieuse d'Angèle. »

J'ouvris l'agenda au premier samedi, et sur la feuille de ce jour je pus lire :

« Tâcher de se lever à six heures. — Varier ses émotions.

— Écrire à Lucien et à Charles.

— Trouver l'équivalent du *nigra sed formosa* pour Angèle.

— Espérer que je pourrai finir Darwin.

— Rendre visites — à Laure (expliquer Paludes), à Noémi, à Bernard : — bouleverser Hubert (important).

— Vers le soir tâcher de passer sur le pont Solférino.

— Chercher des épithètes pour *fongosité*. »

— C'était tout. Je repris la plume ; je biffai tout cela et j'écrivis simplement à la place :

« Faire avec Angèle un petit voyage d'agrément. Puis j'allai me coucher. »

LE BANQUET

Jendredi.

Ce matin, après une nuit très agitée, je me levai un peu souffrant : au lieu de mon bol de lait, pour varier, je pris un peu de tisane. Sur l'agenda la feuille était blanche ; — cela voulait dire : *Paludes*. Je garde ainsi pour le travail les jours où je n'ai rien avisé d'autre. J'écrivis toute la matinée. J'écrivis :

JOURNAL DE TITYRE :

J'ai traversé de grandes landes, de vastes plaines, d'interminables étendues ; même en les collines très basses, la terre à peine soulevée y semblait encore endormie. J'aime errer au bord des tourbières ; des sentiers y sont

faits où la terre tassée, moins spongieuse, est plus solide. Partout ailleurs le terrain cède et sous les pieds l'amas des mousses fonce; pleines d'eau les mousses sont molles; des drainages secrets par places les dessèchent; il pousse alors dessus de la bruyère et une espèce de pin trapu; il y rampe des lycopodes; et l'eau par place est cantonnée en flaques brunes et croupies. J'habite les bas-fonds et ne songe pas trop à me monter sur les collines d'où je sais bien qu'on ne verrait rien d'autre. Je ne regarde pas au loin, bien que le ciel trouble ait son charme.

Parfois à la surface des eaux croupies s'étale l'irisation merveilleuse et les papillons les plus beaux n'ont rien de pareil sur leurs ailes; la pellicule qui s'y diapre est formée des matières décomposées. Sur les étangs, la nuit éveille des phosphorescences, et les feux des marais qui s'élèvent semblent celles-là sublimes.

Marais! qui donc raconterait vos charmes? Tityre! »

Nous ne montrerons pas ces pages à Angèle,

pensai-je : Tityre y paraîtrait heureux.

Je pris encore ces quelques notes :

« Tityre achète un aquarium : il le place au milieu de sa chambre la plus verte et se réjouit à l'idée que tout le paysage du dehors s'y retrouve. Il n'y met que de la vase et de l'eau ; en la vase est un peuple inconnu qui se débrouille et qui l'amuse : dans cette eau toujours trouble, où l'on ne voit que ce qui vient près de la vitre, il aime qu'une alternance de soleil et d'ombre y paraisse plus jaune et plus grise — lumières qui venues par les fentes du volet clos la traversent. — Eaux toujours plus vivantes qu'il ne croyait. — La nuit, en rêve, il voit les insectes descendre dans sa chambre. Il les reconnaît tous »

A ce moment Richard entra : il m'invitait à déjeuner pour samedi. Je fus heureux de pouvoir lui répondre que précisément ce jour-là j'avais affaire en province. — Il parut très surpris et partit sans rien ajouter.

Je sortis bientôt après moi-même, après mon succinet déjeuner. J'allai voir Étienne

qui corrigeait les épreuves de sa pièce. Il me dit que j'avais bien raison de faire Paludes, parce que selon lui je n'étais pas né pour les drames. Je le quittai. Dans la rue je croisai Roland qui m'accompagna chez Abel. Là je trouvai Claudius et Urbain les poètes : ils étaient en train d'affirmer qu'on ne pouvait plus faire de drames ; chacun n'approuva pas les raisons que l'autre en donnait, mais ils s'accordèrent pour supprimer le théâtre. Ils me dirent aussi que je faisais bien de ne plus écrire de vers, parce que je les réussissais mal. Théodore entra, puis Walter que je ne peux pas sentir : je sortis. Roland sortit avec moi. Sitôt dans la rue je commençai. « Quelle existence intolérable ! La supportez-vous, cher ami ? »

— « Assez bien, me dit-il — mais intolérable pourquoi ? »

— « Il suffit qu'elle puisse être différente et qu'elle ne le soit pas. Tous nos actes sont si connus qu'un suppléant pourrait les faire et répétant nos mots d'hier former nos phrases de demain. C'est le jeudi qu'Abel reçoit : il eût eu le même étonnement à ne pas voir venir

Urbain, Claudius, Walter et vous, que nous tous à ne pas le trouver chez lui ! O ce n'est pas que je me plaigne : mais je n'y pouvais plus tenir. — Je pars — je pars en voyage. »

— « Vous, dit Roland ! Bah ! où, et quand ? »

— « Après demain — où ? je ne sais pas... mais, cher ami, vous comprenez que si je savais où je vais, et pour qu'y faire, je ne sortirais pas de ma peine. Je pars simplement pour partir : la surprise même est mon but — l'imprévu — comprenez-vous ? — l'imprévu ! Je ne vous propose pas de m'accompagner parce que j'emmène Angèle — mais que ne partez-vous donc vous-même, de votre côté, n'importe où, laissant stagner les incurables. »

« Permettez, dit Roland, je ne suis pas comme vous : j'aime bien quand je pars à savoir où je vais. »

— « Done l'on choisit alors ! que vous dirais-je — l'Afrique ! connaissez-vous Biskra ? Songez au soleil sur les sables ! et les palmiers. Roland ! Roland ! les dromadaires ! — Songez que ce même soleil que nous entrevoyons ici si misérable, entre les toits, derrière la poussière et la ville, luit déjà,

luit déjà là-bas, et que tout est partout disponible ! Attendez-vous toujours, ah ! Roland. Le manque d'air ici, autant que l'ennui fait bâiller ; partez-vous ? »

— « Cher ami, dit Roland, il se peut que m'attendent là-bas de très agréables surprises : — mais trop d'occupations me retiennent — j'aime mieux ne pas désirer... je ne peux pas aller à Biskra. »

— « Mais c'est pour les lâcher précisément, repris-je, ces occupations qui vous tiennent. — Accepterez-vous donc d'y être astreint toujours ? Moi, cela m'est égal, comprenez : je pars pour un autre voyage — mais songez que peut-être on ne vit qu'une fois, et combien est petit le cercle de votre manège ! »

— « Ah ! cher ami, dit-il, n'insistez plus — j'ai des raisons très sérieuses : paralytique s'il vous plaît : — votre argumentation me lasse, je ne peux pas aller à Biskra. »

— « Alors laissons cela — lui dis-je ; aussi bien voilà ma demeure. — allons ! adieu pour quelque temps — et de mon départ, s'il vous plaît, veuillez informer tous les autres. »

Je rentrai.

A six heures vint mon grand ami Hubert ; il sortait d'un comité de choses mutuelles. Il dit :

« On m'a parlé de Paludes ! »

— « Qui donc ? » demandai-je excité.

— « Des amis... Tu sais : ça n'a pas beaucoup plu ; on m'a même dit que tu ferais mieux d'écrire autre chose. »

— « Alors tais-toi. »

— « Tu sais, reprit-il, moi je ne m'y connais pas ; j'écoute : du moment que ça t'amuse d'écrire Paludes... »

— Mais ça ne m'amuse pas du tout, criai-je ; j'écris Paludes parce que... Et puis parlons d'autre chose... Je pars en voyage. »

— « Bah ! » fit Hubert.

— « Oui, dis-je, on a besoin parfois de sortir un peu de la ville. Je pars après-demain ; et pour je ne sais où... J'emmène Angèle. »

— « Comment, à ton âge ! »

— « Mais, cher ami, c'est elle qui m'a invité. Je ne te propose pas de venir avec nous parce que je sais que tu es très occupé... »

— « Et puis vous préférez être seuls... Suffit. Vous restez longtemps loin ? »

— « Pas trop : le temps et l'argent nous limitent : mais l'important c'est de quitter Paris : on ne sort des cités que par des moyens énergiques, des express : le difficile, c'est de franchir les banlieues. » Je me levai pour marcher et pour m'exciter : « Que de stations avant la vraie campagne ; à chacune du monde descend : c'est comme s'ils tombaient au début de la course ; les wagons se vident. — Voyageurs ! où sont les voyageurs ? — Ceux qui restent encore, ils vont à des affaires : et les chauffeurs et le mécanicien, eux, qui vont jusqu'au bout ils restent aux locomotives. D'ailleurs, au bout, il y a une autre ville. — Campagnes ! où sont les campagnes ? »

« Cher ami, dit Hubert marchant aussi, tu exagères : les campagnes commencent où finissent les villes, simplement. »

Je repris : « Mais, cher ami, précisément elles n'en finissent pas, les villes ; puis après elles c'est la banlieue... Tu me parais oublier la banlieue — tout ce qu'on trouve entre deux villes. Maisons diminuées, espacées, quelque chose de plus laid encore... de la ville en trai-

nasses : des potagers ! Et des talus bordent la route. La route ! c'est là qu'il faut qu'on aille, et tous, et pas ailleurs : (impression notable.) »

— « Tu devrais mettre cela dans Paludes, » dit Hubert.

Du coup je m'irritai tout à fait : « N'aurais-tu jamais rien compris, pauvre ami, aux raisons d'être d'un poème ? à sa nature ? à sa venue ? Un livre... mais un livre, Hubert, est clos, plein, lisse comme un œuf. On n'y saurait faire entrer rien, pas une épingle, que par force, et sa forme en serait brisée. »

— « Alors ton œuf est plein ? » reprit Hubert.

— « Mais cher ami, criai-je, les œufs ne se remplissent pas ; les œufs naissent pleins... D'ailleurs ça y est déjà dans Paludes... et puis je trouve stupide de dire que je ferais mieux d'écrire autre chose... stupide ! entends-tu?... autre chose ! d'abord je ne demanderais pas mieux, mais comprends donc qu'ici c'est bordé de talus comme ailleurs : nos routes sont forcées, nos travaux de même. Je me tiens ici parce qu'il ne s'y tenait personne : je choisis un sujet par exhaustion : et Paludes parce que

je suis bien sûr qu'il ne se trouvera personne d'assez déshérité pour aller travailler sur ma terre : c'est ce que j'ai tâché d'exprimer par ces mots : *Je suis Tityre et solitaire*. — Je t'ai lu ça, mais tu n'a pas remarqué... et puis combien de fois t'ai-je déjà prié de ne jamais me parler de littérature ! A propos — continuai-je par manière de diversion — iras-tu ce soir chez Angèle ? elle reçoit. »

— « Des littérateurs... Non, me répondit-il, je n'aime pas tu sais ces réunions nombreuses où l'on ne fait rien que causer : et je croyais que toi de même y étouffais. »

— « Il est vrai, repartis-je, mais je ne peux désobliger Angèle ; elle m'a convié. D'ailleurs j'y veux retrouver Amilcar pour lui faire observer qu'on étouffe ; il prétendait que non l'autre fois. Le salon d'Angèle est beaucoup trop petit pour soirées : je tâcherai de le lui dire : j'emploierai même le mot *exigu* ;... puis j'ai besoin d'y parler à Martin. »

— « A ton aise, dit Hubert, je te quitte : adieu. » — Il partit.

Je rangeai mes papiers : je dînai : tout en mangeant je pensais au voyage : je me répétais : « Plus qu'un jour ! » — Vers la fin du repas je fus si ému de cette proposition d'Angèle que je crus devoir lui écrire ces quelques mots : « La perception commence au changement de sensation ; d'où la nécessité du voyage. »

Puis la lettre enveloppée je m'acheminai docilement chez elle.

Angèle habite au quatrième.

Les jours où elle reçoit, Angèle place devant sa porte une banquette, et une autre au second palier devant la porte de Laure : on y fait souffler : on se prépare à manquer d'air : stations : donc essoufflé je m'assis sur la première ; et sortant de ma poche un feuillet, je tentai de formuler des arguments pour Martin. J'écrivis :

« *On ne sort pas ; c'est un tort. D'ailleurs on ne peut pas sortir ; mais c'est parce qu'on ne sort pas.* » — Non ! pas cela ! Recommençons. Je déchirai. — Ce qu'il faut indiquer c'est

que chacun, quoique enfermé, se croit dehors, donc satisfait. Misère de ma vie ! Un exemple ? — A ce moment quelqu'un monta : c'était Martin.

Il dit : « Tiens ! tu travailles ! »

Je répondis : « Mon cher, bonsoir. Je suis en train de l'écrire : ne me dérange pas. Tu m'attendras là-haut sur la banquette. » — Il monta.

J'écrivis : « *On ne sort pas ; — c'est un tort. D'ailleurs on ne peut pas sortir ; — mais c'est parce que l'on ne sort pas. — On ne sort pas parce que l'on se croit déjà dehors. Si l'on se savait enfermé, on aurait du moins l'envie de sortir.* »

— Non ! pas cela ! pas cela ! Re commençons. Je déchirai — Ce qu'il faut indiquer c'est que chacun se croit dehors parce qu'il ne regarde pas. D'ailleurs il ne regarde pas parce qu'il est aveugle. Misère de ma vie ! Je n'y comprends plus rien. Comme on se débat pour en sortir ! — Mais aussi l'on est horriblement mal ici pour produire. Je pris un autre feuillet. — A ce moment quelqu'un monta ; c'était le philosophe Alexandre.

Il dit : « Tiens ! Vous travaillez ? »

Je répondis, absorbé : « Bonsoir : j'écris à Martin : il est là-haut sur la banquette. Asseyez-vous : j'ai bientôt fini... Ah ! il n'y a plus de place ?... »

— « Ça ne fait rien, dit Alexandre, car j'ai ma canne à reposoir. » Et dépliant son instrument, il attendit.

— « A présent j'ai fini, » repris-je. Et me penchant sur la rampe : « Martin ! criai-je : Es-tu là-haut ? »

— « Oui ! cria-t-il. J'attends. Apporte la banquette. »

Or, comme chez Angèle je suis presque chez moi, je trimalai mon siège : et là-haut, tous trois installés, Martin et moi nous échangeâmes nos feuilles, tandis qu'Alexandre attendait.

Sur ma feuille on lisait :

Être aveugle pour se croire heureux. Croire qu'on y voit clair pour ne pas chercher à y voir puisque :

L'on ne peut se voir que malheureux.

Sur sa feuille on lisait :

Être heureux de sa cécité. Croire qu'on

γ voit clair pour ne pas chercher à γ voir puisque :

L'on ne peut être que malheureux de se voir.

— « Mais, m'écriai-je, c'est précisément ce qui te réjouit que je déplore : — et il faut bien que j'aie raison puisque je déplore que tu t'en réjouisses, tandis que toi tu ne peux pas te réjouir de ce que je le déplore. — Re-
commençons. » Alexandre attendait.

— « C'est bientôt fini, lui dis-je — on vous expliquera. »

— Nous reprîmes nos feuilles.

J'écrivis :

Tu me rappelles ceux qui traduisent : « Numero Deus impare gaudet » par : Le numéro Deux se réjouit d'être impair, et qui trouvent qu'il a bien raison. — Or s'il était vrai que l'imparité porte en elle quelque essence de bonheur — je dis de liberté, on devrait dire au nombre Deux :

Mais, pauvre ami, vous ne l'êtes pas, impair ; pour vous satisfaire de l'être tâchez au moins de le devenir. »

Il écrivit :

Tu me rappelles ceux qui traduisent : « Et dona ferentes » par : « Je crains les Grecs. » — Et qui ne s'aperçoivent plus des présents. — Or s'il était vrai que chaque présent cache un Grec derrière qui tout aussitôt nous captive ; — je dirais au Grec : « Gentil Grec, donne et prends ; nous serons quittes. Je suis ton homme, c'est vrai, mais sinon tu ne m'aurais rien donné. » Où je dis Grec, lis Nécessité. Elle ne prend que à qui elle donne.

Nous échangeâmes. Un peu de temps passa.

Au-dessous de mon feuillet il écrivit :

Plus j'y réfléchis, plus je trouve ton exemple stupide, car enfin...

Au-dessous de son feuillet j'écrivis :

Plus j'y réfléchis, plus je trouve ton exemple stupide, car enfin...

— ... Ici la feuille étant remplie, chacun de nous la tourna — mais au verso de la sienne on lisait déjà :

— *Du bonheur dans la règle. Être joyeux.*
Recherche d'un menu type.

1^o *Potage (selon Monsieur Huysmans.)*

2^o *Beefsteck (selon Monsieur Barrès.)*

3^o *Choix de légumes (selon M. Gabriel Trarieux.)*

4^o *Bonbonne d'eau d'Évian (selon Monsieur Mallarmé.)*

5^o *Chartreuse vert-dorée (selon M. Oscar Wilde.)*

Sur ma feuille on lisait simplement ma poétique pensée du Jardin des Plantes :

Tityre sourit.

Martin dit : « Qui c'est, Tityre ? »

Je répondis : « C'est moi. »

— « Done tu souris parfois ! » reprit-il.

— « Mais, cher ami, attends un peu que je t'explique ; — (pour une fois qu'on se laisse aller!)... Tityre, c'est moi et ce n'est pas moi ; — Tityre, c'est l'imbécile ; c'est moi, c'est toi — c'est nous tous... Et ne rigole donc pas comme ça — tu m'agaces ; — je prends imbécile dans le sens d'impotent : il ne se souvient pas toujours de sa misère : c'est ce que je te disais tout à l'heure. On a

ses moments d'oubli : mais comprends donc que ce n'est là rien qu'une pensée poétique... »

Alexandre lisait les papiers. Alexandre est un philosophe : de ce qu'il dit je me méfie toujours : à ce qu'il dit je ne réponds jamais rien. — Il sourit et se tournant vers moi commença :

« Il me semble, Monsieur, que ce que vous appelez acte libre, ce serait, d'après vous, un acte ne dépendant de rien, détaché de tout le reste. — suivez-moi : détachable — remarquez ma progression : supprimable, — et ma conclusion : sans valeur. Rattachez-vous à tout, Monsieur, et ne demandez pas la contingence ; d'abord vous ne l'obtiendrez pas — et puis à quoi ça vous servirait-il ? »

Je ne dis rien, par habitude : quand un philosophe vous répond, on ne comprend plus du tout ce qu'on lui avait demandé. — On entendait monter ; c'était Clément, Prosper et Casimir. — « Alors, dirent-ils en voyant Alexandre avec nous installé — vous devenez stoïciens ? — Entrez donc, Messieurs du Portique. »

Leur plaisanterie me parut prétentieuse, de sorte que je crus devoir n'entrer qu'après eux.

Le salon d'Angèle était déjà plein de monde ; au milieu de tous Angèle circulait, souriait, offrait du café, des brioches. Sitôt qu'elle m'aperçut elle accourut : « Ah ! vous voilà, dit-elle à voix basse : — j'ai un peu peur qu'on ne s'ennuie : vous nous récitez des vers. »

— « Mais, répondis-je, on s'ennuiera tout autant, — et puis vous savez que je n'en sais pas. »

— « Mais si, mais si, vous venez toujours d'écrire quelque chose..... »

A ce moment Hildebrant s'approcha : « Ah ! Monsieur, dit-il en me prenant la main — enchanté de vous voir. Je n'ai pas eu le plaisir de lire votre dernier ouvrage, mais mon ami Hubert m'en a dit le plus grand bien... Et il paraît que vous nous ferez ce soir la faveur de nous lire des vers..... »

Angèle s'était éclipsée.

Ildevert s'amena : « Alors, Monsieur, dit-il, vous écrivez Paludes ? »

— « Comment savez-vous ? » m'écriai-je.

— « Mais, reprit-il (exagérant) — il n'est plus question que de cela : — il paraît même que ça ne ressemblera pas à votre dernier ouvrage — que je n'ai pas eu le plaisir de lire, mais dont mon ami Hubert m'a beaucoup parlé. — Vous nous lirez des vers, n'est-ce pas ? »

— « Pas des vers de vase, dit Isidore bêtement — il paraît que c'en est plein dans Paludes, — à ce que raconte Hubert. Ah ! ça, cher ami. — Paludes, qu'est-ce que c'est ? »

Valentin s'approcha, et, comme plusieurs écoutaient à la fois je m'embrouillai.

— « Paludes — commençai-je — c'est l'histoire du terrain neutre, celui qui est à tout le monde..... — mieux l'homme normal, celui sur qui commence chacun ; — l'histoire de la troisième personne, celle dont on parle — qui vit en chacun, et qui ne meurt pas avec nous. — Dans Virgile il s'appelle Tityre — et il nous est dit expressément qu'il est *couché* — « *Tityre recubans* ». — Paludes, c'est l'histoire de l'homme couché. »

— « Tiens, dit Patras — je croyais que c'était l'histoire d'un marais. »

— « Monsieur, dis-je, les avis diffèrent — le fond permane. — Mais comprenez, je vous prie, que la seule façon de raconter la même chose à tous, — la même chose, entendez-moi bien, c'est d'en changer la forme selon chaque nouvel esprit. En ce moment Paludes c'est l'histoire du salon d'Angèle. »

— « Enfin je vois que vous n'êtes pas encore bien fixé, » dit Anatole.

Philoxène s'approcha : « Monsieur, dit-il, tout le monde attend vos vers. »

— « Chut ! chut ! fit Angèle ; — il va réciter. »

Tout le monde se tut.

« Mais, Messieurs, criai-je exaspéré, je vous assure que je n'ai rien qui vaille. Pour ne pas me faire prier, je vais être forcé de vous lire une toute petite pièce sans..... »

— « Lisez ! Lisez ! » dirent plusieurs.

— « Enfin, Messieurs, si vous y tenez..... »
Je sortis un feuillet de ma poche, et sans posture, j'y lus d'une manière atone :

PROMENADE

*Nous nous sommes promenés dans la lande.
Ah! que Dieu enfin nous entende!
Nous avons erré sur la lande
Et quand est descendu le soir
Nous avons voulu nous asseoir
Tant notre fatigue était grande.*

..... Tout le monde continuait à se taire : évidemment on ne comprenait pas que c'était fini : on attendait.

— « C'est fini » dis-je.

Alors au milieu du silence durant on entendit la voix d'Angèle : « Ah ! Charmant ! — Vous devriez mettre cela dans Paludes. »

Et comme on se taisait toujours : « N'est-ce pas, Messieurs, qu'il devrait mettre cela dans Paludes. »

Alors pendant un instant il se fit une espèce de tumulte, car les uns demandaient : « Paludes ? Paludes ? — qu'est-ce que c'est ? » — et les autres expliquaient ce que c'était que Paludes — mais ce que c'était d'une manière encore peu sûre.

Je ne pouvais rien dire, mais à ce moment le savant physiologiste Carolus par manie de remonter aux sources s'approcha de moi, interrogatif.

« Paludes ? commençai-je aussitôt — Monsieur, c'est l'histoire des animaux vivant dans les cavernes ténébreuses, et qui perdent la vue à force de ne pas s'en servir. — Et puis laissez-moi, j'ai horriblement chaud. »

Cependant Évariste, le fin critique, argua : « J'ai peur que ce ne soit un peu spécial comme sujet. »

« Mais, Monsieur, dus-je dire, il n'y a pas de sujet trop particulier. *Et tibi magna satis*, écrit Virgile, et c'est même précisément là mon sujet — je le déplore. — L'art est de peindre un sujet particulier avec assez de puissance pour que la généralité dont il dépendait s'y comprenne. En termes abstraits cela se dit très mal parce que c'est déjà une pensée abstraite : mais vous me comprendrez assurément en songeant à tout l'énorme paysage qui passe à travers le trou d'une serrure dès que l'œil se rapproche suffisamment de la porte. Tel qui ne voit ici qu'une serrure

verrait le monde entier au travers s'il savait se pencher. Il suffit qu'il y ait possibilité de généralisation : la généralisation, c'est au lecteur, au critique de la faire. »

— « Monsieur, dit-il, vous faeilitez singulièrement votre tâche. »

— « Et sinon je supprime la vôtre, » répondis-je, étouffant. Il s'éloigna. « Ah ! pensais-je, je vais respirer ! »

Alors il y eut une voix dans mon oreille : « Moi, Monsieur — j'écris Briarée. » C'était Baldakin surtout journaliste.

Je dis « Ah ! Briarée ! »

— « Eh ! oui. L'homme aux cent bras, reprit-il — le géant Briarée. — Et savez-vous qui c'est, Briarée ? »

« ??? »

— « Eh bien, Monsieur — c'est le Peuple. »

— « Vous m'étonnez. Vraiment ! »

— « Vous me comprendrez tout à l'heure. — Les cent mains, les cent pieds du géant possèdent, il le faut, une conscience particulière : — l'unique cerveau du géant ne possède qu'un sens commun. Vous saisissez ? »

— « Pas bien encore. »

— « Attendez. Chaque main, chaque organe, n'a nul sentiment immédiat des souffrances ou des joies de ses quatre-vingt-dix-neuf collègues. Chacune des mains raffole d'être au chaud ; elle se mettrait dans la braise ! Briarée, cerveau mal dégrossi, ne sent point chaque main distincte, mais le résultat seul des cent sentiments lui parvient : il est bête et n'a pas encore formé son idée de justice. Un certain équilibre lui suffit. Qu'une de ses mains ait trop chaud, il fourre une autre dans la glace. Il trouve là bien plus de volupté que s'il se sentait cent mains tièdes ; il est avec les mains pleines de braise ; il en jouit. D'ailleurs main chaude est la plus forte, et elle ne veut rien lâcher.... Monsieur ! comprenez-vous Briarée ? — Et savez-vous Monsieur, pourquoi Briarée le grand peuple ne parvient jamais au bonheur ! C'est qu'il ne peut pas avec tout jouer comme il fait aux cent mains tièdes..... » et se penchant vers moi il ajouta très bas : « Il lui faudrait cent femmes, comprenez — l'impossible — et qu'il jouisse de toutes ensemble ; il n'arrive jamais sinon à fournir volupté complète. »

— « Il y a là peut-être, avec ce que vous disiez d'abord, quelque contradiction, » insinuai-je.

— « Non, Monsieur. — Et vous me demanderez peut-être pourquoi chaque main, révoltée et par l'autosection détachée, ne se soustrait pas au grand corps qui la veut plonger dans la glace ? Votre remarque est excellente et je vois que nous nous entendons. — Mais attendez : chaque organe de chaque corps tend à devenir organisme complet, vous savez. S'il se détache trop tôt du grand tronc, c'est sa mort. Sinon, vivent les mains libérées. Mains, échappez-vous de la glace ! — L'admirable, c'est que Briarée, qui par elles ne va plus compenser le trop de chaleur d'autres, soudain va se sentir brûlé aux mains qui tiennent de la braise. — Vite ! d'autres mains dans la glace ! et mon histoire continue. — As-tu compris, poète ? — Racontez-moi Paludes. »

— « Paludes, commençai-je, c'est, Monsieur, l'histoire d'une main détachée. »

— « Ah ! Ah ! fit-il, de la main chaude ! »

— « Du tout, Monsieur, de la main tiède. »

— « Mais vous n'avez donc rien compris?... »

— « Si, Monsieur, au contraire. »

— « Mais pourquoi tiède alors ? »

— « Est-ce que je sais, moi ? — par état. Pensez-vous donc que, détachée, chaque main va gagner aussitôt l'empyrée ? La mienne se détache sur un vaste marais d'eaux tièdes. On n'en voit pas la fin. » Et me penchant vers lui, je lui dis, tout bas, par décence : « Monsieur, c'est ici le marais, nous y sommes ! »

— « Je ne vous suis pas bien, » dit-il.

— « Attendez, vous allez comprendre : détachez-les de Briarée, et les mains par tous leurs doigts se vont accrocher l'une à l'autre. »

— « Non, Monsieur. »

— « Permettez. Mais croyez-vous donc, Monsieur, que ce ne soit qu'au tronc que votre main s'attache ? — Mais par toutes les chaînes aux prisons, par tous les doigts aux autres doigts, par tous les pores à l'air : elle appartient à tous, au temps, au lieu : le temps c'est un temps gris : le lieu, c'est le marécage. »

— « Oui, Monsieur, au temps, à l'espace, je veux bien, mais pas à tous. »

— « Permettez, dis-je : êtes-vous détaché ? »

— « Monsieur, oui : je veux l'être. »

La discussion nous faisait suer, je voulus lui montrer qu'on ne pouvait ouvrir pour nous une fenêtre par crainte de faire prendre froid à d'autres : je voulais habilement le proposer. Et sortant de ma poche un mouchoir, j'insinuai : « Mais ne trouvez-vous pas que l'on étouffe ici ! »

Il sortit son mouchoir aussi, s'épongea puis répondit subitement calme : « Mais non, Monsieur, je ne trouve pas... »

Précisément alors Angèle me prit par la manche : « Venez, me dit-elle : que je vous montre. »

Et m'attirant près du rideau, elle le souleva discrètement afin de me laisser voir sur la vitre une grosse tache noire qui faisait du bruit. — « Pour que vous ne vous plaigniez pas qu'il fasse trop chaud, j'ai fait mettre un ventilateur, » dit-elle.

— « Ah ! chère Angèle. »

— « Seulement, continua-t-elle, comme il faisait du bruit j'ai dû ramener le rideau par-dessus. »

— « Ah ! e'est donc ça ! Mais, chère amie, c'est beaucoup trop petit ! »

— « Le marchand m'a dit que c'était le format pour littérateurs. La taille au-dessus c'était pour réunions politiques ; mais on ne se serait plus entendu. »

A ce moment l'on entendit dans le salon :
« Chutt ! Chutt !! Stanislas va parler ! »

Stanislas avait déjà commencé. On fit silence ; Stanislas disait : « ... Vous voulez semer dans des terres pas encore assez profondément labourées. Vous croyez notre travail destructeur parce que vous le considérez en lui-même ; mais nous ne pouvons l'enlever à ses suites ; il se peut bien parfois que le même homme laboure et sème, mais au moins ne fait-il pas les deux en même temps, et nous voyons qu'à l'ordinaire la succession des choses n'est pas aussi rapide : une génération laboure pour qu'un autre sème ; une autre jouit de l'orgueil des moissons sur la terre ; une autre encore les moissonne, et ceux qui font le pain de blé ne sont pas de ceux qui le mangent.

Le travail met en appétit, mais ceux qui

ont faim ne sont pas ceux qui mangent ; la faim qu'ont les pères ne se satisfait qu'en les enfants ; de là le désir de les faire, ces enfants, et l'amour pour eux — comme si de leur rêver le ventre plein nous faisait à la fin une existence plus repue, et comme si nous rassasiait la pensée de leurs futures mangeailles ! »

— « Ah bravo ! bravo ! » fit-on de partout.

— « Génération de laboureurs nous sommes ! crevant de faim dans l'exercice, et n'ayant d'autre réconfort que les débris gâtés d'anciennes victuailles, résidus sùris comme choucroute, conserves ! — ou pis : choses déjà mangées !

Labourons avant la gelée. Qui sait, qui sait où nos petits enfants vont trouver les grains pour semailles ? — Nos champs sont tristes à présent — oh ! que la pluie du ciel les arrose... »

Moi, saisi d'enthousiasme parce qu'il parlait de champs tristes, et pensant penser comme lui, je bondis vers sa main voulant la presser et disant :

— « Ah ! Monsieur !... »

Mais lui, suant de l'effort, porta son mouchoir à son front, vivement, voulant éviter ma poignée et disant :

« Je n'aime pas les littérateurs ; ils ne moissonnent ni ne labourent ni ne sèment et se rassasient de choucroute. »

— « Oh ! Monsieur commençai-je — moi qui précisément..... »

— À ce moment Barnabé le moraliste vint me tirer par la manche et dit :

— « Divers de vos amis m'ont parlé de Paludes suffisamment pour que je voie assez clairement ce que vous voulez faire : je viens vous avertir que cela est inutile et fâcheux. — Vous voulez forcer les gens à agir parce que vous avez horreur du stagnant — les forcer à agir sans considérer assez que plus vous intervenez, avant leurs actes, moins ces actes dépendent d'eux. Votre responsabilité s'en augmente ; la leur en est d'autant diminuée. Or la responsabilité seule des actes fait pour chacun leur importance — et leur apparence n'est rien. Vous n'apprendrez pas à vouloir : *velle non discitur* ; simplement vous influencez ; la belle avance alors si vous pouvez à la

fin procréer quelques actions sans valeur ! »

Je lui dis : « Vous voulez donc, Monsieur, que l'on se désintéresse des autres puisque vous niez que l'on puisse s'en occuper. »

— « Au moins, s'en occuper est-il très difficile, et notre rôle à nous qui nous en occupons n'est pas d'engendrer plus ou moins médiatement de grands actes, mais bien de faire la responsabilité des petits de plus en plus grande. »

— « Pour augmenter les craintes d'agir, n'est-ce pas ? — Ce n'est pas les responsabilités que vous faites grandir, ce sont les scrupules. Ainsi vous réduisez encore la liberté. L'acte comme il faut responsable, c'est l'acte libre : nos actes ne le sont plus ; tout y complotte et vous aussi ; ce n'est pas des actes que je veux faire naître, c'est de la liberté que je veux dégager... »

Il sourit alors finement pour donner de l'esprit à ce qu'il allait dire, et ce fut :

« Enfin — si je vous comprends bien, Monsieur — vous voulez contraindre les gens à la liberté... Et la discussion recommence. »

— « Alors vous voyez bien qu'on n'en sort

pas, m'écriai-je, de cela — et c'est précisément le sujet de mon livre. Monsieur, quand je vois près de moi des gens malades, je m'inquiète — et si je ne cherche pas à les guérir, de peur, comme vous diriez, de diminuer la valeur de leur guérison, du moins je cherche à leur montrer qu'ils sont malades — à le leur dire. »

Galéas s'approcha pour glisser seulement cette ineptie : « Ce n'est pas en montrant au malade sa maladie, qu'on le guérit, c'est en lui parlant de santé. Il faut peindre un homme normal au-dessus de chaque lit d'hôpital et fourrer des Hercules Farnèse dans les corridors. »

Alors Valentin survenu dit : « L'homme normal d'abord ne s'appelle pas Hercule... » L'on fit aussitôt : « Chutt ! Chutt ! le grand Valentin Knox va parler. »

Il disait :

— « La santé ne me paraît pas un bien à ce point préférable. Ce n'est qu'un équilibre, une médiocrité de tout ; c'est l'absence d'hypertrophies. Nous ne valons que par ce qui nous distingue des autres : l'idiosyncrasie

est notre maladie de valeur ; — ou en d'autres termes : ce qui importe en nous, c'est ce que nous seuls possédons, ce qu'on ne peut trouver en aucun autre, ce que n'a pas votre *homme normal*. — donc ce que vous appelez maladie.

Car cessez à présent de regarder la *maladie* comme un manque : c'est quelque chose de plus, au contraire ; un bossu, c'est un homme plus la bosse et je préfère que vous regardiez la santé comme un manque de maladies.

L'homme normal nous importe peu ; j'aimerais dire qu'il est supprimable — mais c'est parce qu'on le retrouve partout. C'est le plus grand commun diviseur de l'humanité, et qu'en mathématiques, étant donné des nombres, on peut enlever à chaque chiffre sans lui faire perdre sa *vertu personnelle*. *L'homme normal* (ce nom m'exaspère), c'est ce résidu, cette matière première, qu'après la fonte où les particularités se subtilisent, on retrouve au fond des cornues. C'est le pigeon primitif qu'on réobtient par le croisement des variétés rares — un pigeon gris —

les plumes de couleur sont tombées : il n'a plus rien qui le distingue. »

— Moi, saisi d'enthousiasme parce qu'il parlait de pigeons gris, je voulus lui serrer la main et je fis : « Ah ! Monsieur Valentin. »

Il dit simplement : « Littérateur, tais-toi. D'abord je ne m'intéresse qu'aux fous, et vous êtes affreusement raisonnable. » Puis continua : « L'homme normal c'est celui que je rencontrais dans la rue et que j'appelai par mon nom, le prenant d'abord pour moi-même ; je m'écriai lui tendant la main : « Mon pauvre Knox, comme te voilà terne aujourd'hui ! Qu'as-tu donc fait de ton monocle ? » et ce qui me surprit c'est que Roland, qui se promenait avec moi, l'appelant aussi par son nom, lui disait en même temps que moi : « Pauvre Roland ! où donc avez-vous laissé votre barbe ? » Puis cet individu nous ennuyant, car tous deux Roland et moi nous pouvions de nous deux le déduire, nous le supprimâmes, sans remords, puisqu'il ne présentait rien de nouveau. Lui, ne dit rien d'ailleurs, car il était piteux. Lui, l'homme normal, savez-vous qui c'est : c'est la troisième per-

sonne, celle dont on parle, celle dont on sait qu'elle a mangé ce matin... »

Il se tournait vers moi ; je me tournai vers Ildevert et Isidore et leur dis : « Hein ! qu'est-ce que je vous disais ? »

Valentin continua très haut, me regardant : « Dans Virgile, elle s'appelle Tityre ; c'est celle qui ne meurt pas avec nous, et vit à l'aide de chacun. » — Et il ajouta en éclatant de rire — sur moi : c'est pourquoi il importe peu qu'on la tue. » Et Ildevert et Isidore s'esclaffant aussi s'écrièrent : « Mais, Monsieur, supprimez Tityre !! »

Alors n'y tenant plus, exaspéré, je fis à mon tour : « Chutt ! Chutt ! je vais parler ! »

— Et je commençai n'importe comment : « Si, Messieurs, si ! Tityre a sa maladie !!! — Tous ! tous nous sommes et durant toute notre vie comme durant ces périodes détériorées où nous prend la manie du doute : — a-t-on fermé sa porte à clef, cette nuit ? on reva voir : a-t-on mis sa cravate ce matin ? on tâte : boutonné sa culotte, ce soir on s'assure. Tenez ! regardez donc Madruce qui n'était pas encore rassuré ! Et Borace ! Et

comment ! Nous tous ! — Vous voyez bien. Et remarquez que nous savions la chose parfaitement faite ; — on la refait par maladie — la maladie de la rétrospection. On refait parce que l'on a fait ; chacun de nos actes d'hier semble nous réclamer aujourd'hui ; il semble que ce soit un enfant à qui nous avons donné vie et que dorénavant nous devons faire vivre... »

J'étais épuisé et je m'entendais parler mal... » Tout ce que nous suscitons, il semble que nous le devons entretenir ; de là la crainte de commettre trop d'actes de peur de dépendre de trop. — car chaque acte, au lieu sitôt fait de devenir pour nous un repoussoir, devient la couche creuse où l'on retombe — *« recubans. »*

— « Ce que vous dites là est assez curieux, » commença Ponce... »

— « Mais non, Monsieur, ce n'est pas curieux du tout — et je ne devrais pas du tout le mettre dans Paludes... Je disais que notre personnalité ne se dégage plus de la façon dont nous agissons — elle git dans l'acte même — dans les deux actes que nous faisons (un trille) —

dans les trois. Qui est Bernard ? C'est celui qu'on voit le jeudi chez Octave. — Qui est Octave ? C'est celui qui reçoit le jeudi Bernard. — Mais encore ? C'est lui qui va le Lundi chez Bernard. — Qui est... qui sommes-nous tous, Messieurs ? Nous sommes ceux qui vont tous les vendredis soir chez Angèle. »

— « Mais, Monsieur, dit Lucien par politesse, d'abord c'est tant mieux : puis soyez sûr que c'est là notre seul point de tangence ! »

— « Eh ! parbleu, Monsieur, repris-je, je pense bien que lorsque Hubert vient me voir tous les jours à six heures, il ne peut pas être en même temps chez vous : mais qu'est-ce que cela change si, qui vous recevez tous les jours, c'est Brigitte ? — Qu'importe même si Joachim ne la reçoit que tous les trois jours ? — Est-ce que je fais de la statistique ? — Non ! mais j'aimerais mieux marcher *aujourd'hui* sur les mains, plutôt que de marcher sur les pieds — *comme hier !* »

— « Il me semble pourtant que c'est ce que vous faites, » dit Tullius bêtement.

— « Mais, Monsieur, c'est précisément ce dont je me plains : je dis « j'aimerais mieux »

remarquez ! d'ailleurs je tâcherais de le faire à présent, dans la rue, qu'on m'enfermerait comme un fou. Et c'est justement là ce qui m'irrite — c'est que tout le dehors, les lois, les mœurs, les trottoirs aient l'air de décider nos récidives et de s'attribuer notre monotonie, — quand, au fond, tout s'entend si bien avec notre amour des reprises. »

— « Alors de quoi vous plaignez-vous ? » s'exclamèrent Tancrède et Gaspard.

« — Mais précisément de ce que personne ne se plaigne ! l'acceptation du mal l'aggrave, — cela devient du vice, Messieurs, puisque l'on finit par s'y plaire. Ce dont je me plains, Monsieur — c'est qu'on ne regimbe pas : c'est qu'on ait l'air de bien dîner quand on mange des ratatouilles, et qu'on ait belle mine après un repas de quarante sous. C'est qu'on ne se révolte pas contre... »

— « Oh ! oh ! oh ! firent plusieurs — vous voilà donc enfin révolutionnaire ? »

— « Mais pas du tout, Messieurs, je ne le suis pas, révolutionnaire ! vous ne me laissez pas achever. — je dis qu'on ne se révolte pas... en dedans. Ce n'est pas des répartitions

que je me plains ; c'est de nous : c'est des mœurs... »

« — Enfin Monsieur, fit un tumulte — vous reprochez aux gens de vivre comme ils font, — d'autre part vous niez qu'ils puissent vivre autrement, et vous leur reprochez d'être heureux de vivre comme ça — mais si ça leur plaît — mais... mais enfin ; Monsieur, Qu'est-ce-que-vous-vou-lez ??? »

J'étais en eau et complètement ahuri ; je répondis éperdument : « Ce que je veux ? Messieurs, ce que je veux — moi, personnellement — c'est terminer Paludes. »

Alors Nicodème s'élançant du groupe vint me serrer la main en criant : « Ah ! Monsieur, comme vous ferez bien ! » Tous les autres avaient du coup tourné le dos. « Comment dis-je, vous connaissez ? »

— « Non, Monsieur, reprit-il, mais mon ami Hubert m'en a beaucoup parlé. »

— « Ah ! il vous a dit... »

— « Oui, Monsieur, l'histoire du pêcheur à la ligne qui trouve les vers de vase si bons qu'il les mange au lieu d'en amoreer ses lignes ; — alors il ne prend rien... naturelle-

ment. O ! Monsieur, moi je trouve ça très drôle ! »

— Il n'avait rien compris. Tout est à recommencer encore. Ah ! je suis éreinté ! Et dire que c'est justement ça que je voudrais leur faire comprendre, qu'il faut recommencer — toujours — à faire comprendre : on s'y perd : je n'en peux plus, ah ! je l'ai déjà dit...

Et comme chez Angèle je suis presque chez moi, m'approchant d'elle et sortant ma montre je criai très fort : « Mais, chère amie, il est horriblement tard ! »

Alors chacun dans un seul temps tira sa montre de sa poche et s'écria : « Comme il est tard ! »

Seul Lucien insinua, par politesse : « Vendredi dernier, il était encore plus tard ! » — Mais on ne fit aucune attention à sa remarque : (je lui dis simplement : « C'est que votre montre retarde ») ; chacun courait chercher son pardessus ; Angèle serrait des mains, souriait encore, offrait les dernières brioches. Et puis elle se pencha pour voir descendre. —

Je l'attendais, ruiné sur un pouf. Quand elle revint :

— « Un vrai cauchemar votre soirée ! — commençai-je. O ! ces littérateurs ! ces littérateurs, Angèle !!! Tous insupportables !!! »

— « Mais vous ne disiez pas cela l'autre jour, reprit-elle. »

— « C'est, Angèle, que je ne les avais pas vus chez vous. — Et puis c'est effrayant ce qu'il y en avait ! — Chère amie, on n'en reçoit pas tant que ça à la fois ! »

— « Mais, dit-elle, je n'en avais pas tant invité : c'est chacun qui en a amené plusieurs autres. »

— « Au milieu de tous vous paraissiez si ahurie... Vous auriez dû dire à Laure de monter : vous vous seriez prêté contenance. »

— « Mais, reprit-elle, c'est que je vous voyais tellement excité : je croyais que vous alliez avaler les chaises. »

— « Chère Angèle, c'est que sinon l'on se serait tellement ennuyé... Mais étouffait-on dans votre salle ! — La prochaine fois on n'entrera qu'avec une carte. — Je vous demande un peu ce que signifiait votre petit

ventilateur ! D'abord rien ne m'agace comme ce qui tourne sur place ; vous devriez savoir cela, — depuis le temps ! Et puis en fait-il un vilain bruit quand il tourne ! On entendait ça sous le rideau sitôt qu'on arrêtait de causer. Et tout le monde se demandait : « Qu'est-ce que c'est ? » — Vous pensez bien que je ne pouvais pas leur dire : « C'est le ventilateur d'Angèle ! » — Tenez, l'entendez-vous à présent comme il grince. O ! c'est insupportable, chère amie, arrêtez-le, je vous en prie. »

— « Mais, dit Angèle, on ne peut pas l'arrêter. »

— « Ah ! lui aussi, criai-je : — alors parlons très haut, chère amie. — Quoi ! vous pleurez ? »

— « Du tout, fit-elle, très colorée.

— « Tant pis ! — Et je vociférai, pris de lyrisme pour couvrir le petit bruit de crécelle : « Angèle ! Angèle ! il en est temps ! quittons ces lieux intolérables ! — Entendrons-nous soudain, belle amie, le grand vent de la mer sur les plages ? — Je sais que l'on n'a près de vous rien que de petites pensées,

mais ce vent parfois les soulève... Adieu ! j'ai besoin de marcher ; plus que demain, songez ! puis le voyage. Songez donc, chère Angèle, songez ! »

— « Allons adieu, fit-elle, allez dormir, Adieu. »

Je la quittai. Je revins chez moi presque en courant ; je me déshabillai ; je me couchai ; non pour dormir ; quand je vois les autres prendre du café cela m'agite. Or je me sentais en détresse et me disais : Pour les persuader, ai-je bien fait ce que je pouvais faire ? J'aurais dû trouver pour Martin quelques arguments plus puissants... Et Gustave ! — Ah ! il n'aime que les fous, Valentin ! — m'appeler « raisonnable » — si c'est possible ! — moi qui n'ai fait rien que d'absurde tout ce jour. Je sais bien que ça n'est pas la même chose... Ici ma pensée, pourquoi t'arrêter et me fixer comme une chouette hagarde ? Révolutionnaire, peut-être que je le suis, après tout, à force de l'horreur du contraire. Comme l'on se sent misérable pour avoir voulu cesser de

l'être! — Ne pas pouvoir se faire entendre... C'est pourtant vrai, cela que je leur dis — — puisque j'en souffre. Est-ce que j'en souffre? — Ma parole! à de certains moments je ne comprends plus du tout ni ce que je veux ni à qui j'en veux; — il me semble alors que je me débats contre mes propres fantômes et que je.. Mon Dieu, mon Dieu c'est là vraiment chose pesante, et la pensée d'autrui est plus inerte encore que la matière. Il semble que chaque idée, dès qu'on la touche, vous châtie: elles ressemblent à ces goules de nuit qui s'installent sur vos épaules, se nourrissent de vous et pèsent d'autant plus qu'elles vous ont rendu plus faible... A présent que j'ai commencé de chercher les équivalents des pensées, pour les rendre aux autres plus claires — je ne peux cesser: rétrospections; — voilà des métaphores ridicules: — je me sens prendre peu à peu, à mesure que je les dépeins, par toutes les maladies que je reproche aux autres, et je garde pour moi toute la souffrance que je ne parviens pas à leur donner. — Il me semble à présent que le sentiment que j'en ai augmente encore ma maladie, et que

les autres après tout, peut-être ne sont pas malades. — Mais alors, ils ont raison de ne pas souffrir — et je n'ai pas raison de le leur reprocher : — pourtant je vis comme eux, et c'est de vivre ainsi que je souffre... Ah ! ma tête est au désespoir ! — Je veux inquiéter — je me donne pour cela bien du mal — et je n'inquiète que moi-même... Tiens ! une phrase ! notons cela. Je sortis un feuillet de dessous mon oreiller, je rallumai ma bougie et j'écrivis ces simples mots :

« S'éprendre de son inquiétude. »

Je soufflai ma bougie.

... Mon Dieu, mon Dieu ! avant de m'endormir, il y a un petit point que je voudrais scruter encore :... On tient une petite idée — on aurait aussi bien pu la laisser tranquille... — hein !... Quoi ?... Rien, c'est moi qui parle ; — je disais qu'on aurait aussi bien pu la laisser tranquille... hein !... Quoi !... Ah ! j'allais m'endormir :... — non, je voulais encore penser à cette petite idée qui grandit ; — je ne saisis pas bien la progression ; — maintenant l'idée est énorme, — et qui m'a pris — pour en vivre, oui, je suis son moyen d'exis-

tence : — elle est lourde — il faut que je la présente, que je la représente dans le monde. — Elle m'a pris pour la trimbaler dans le monde. Elle est pesante comme Dieu... Malheur ! encore une phrase ! — Je sortis un autre feuillet ; j'allumai ma bougie et j'écrivis :

« Il faut qu'elle croisse et que je diminue. »

— C'est dans Saint Paul... Ah ! pendant que j'y suis : — Je sortis un troisième feuillet...

.....

Je ne sais plus ce que je voulais dire... ah ! tant pis : j'ai mal à la tête... Non, la pensée serait perdue, — perdue... et j'y aurais mal comme à une jambe de bois... jambe de bois... Elle n'y est plus : on la sent, la pensée... la pensée... — Quand on répète ses mots, c'est qu'on va dormir ; — je vais répéter encore : jambe de bois, — jambe de bois... jambe de... Ah ! je n'ai pas soufflé ma bougie... Si. — Est-ce que j'ai soufflé ma bougie?... Oui, puisque je dors. — D'ailleurs quand Hubert est rentré, elle n'était pas encore éteinte :... mais Angèle prétendait que si :... c'est même alors que je lui ai parlé de la jambe de bois : — parce qu'elle piquait dans la tourbe ; je lui faisais ob-

server que je ne pourrais jamais courir assez vite ; ce terrain, disais-je, est horriblement élastique !... la maraischaussée — non pas cela !... Tiens ! où est Angèle ? — Ah ! c'est le crapaud... Je commence à courir un peu plus vite. — Non, c'est le crapaud... Misère ! on enfonce horriblement... je ne pourrai jamais courir assez vite... Où est le bateau ? Est-ce que j'y suis ?... Je vais sauter — ouf ! houp. — Quelàs !...

Ah ! le crapaud reste. — Tiens ! il pleure... « Du tout, » fit Angèle. — Tant pis, repris-je : — je vais ramer. Alors si vous voulez Angèle, nous allons faire en cette barque un petit voyage d'agrément. Je vous faisais observer simplement, chère amie, qu'il n'y a là rien que des carex et des lycopodes — des petits potamo-gétons — et moi je n'ai rien dans les poches — un tout petit peu de mie de pain pour les poissons... Tiens ? où est Angèle !... Enfin, chère amie, pourquoi est-ce que vous êtes ce soir toute fondue ?... — mais vous vous dissolvez complètement, ma chère ! — Angèle ! Angèle ! entendez-vous — voyons, entendez-vous ? Angèle !... et ne restera-t-il plus de

vous que cette branche de nymphéa botanique (et j'emploie ce mot dans un sens bien difficile à apprécier aujourd'hui) — que je vais récolter sur le fleuve..... Mais c'est absolument du velours ! un tapis tout à fait : — c'est une moquette élastique !... Alors pourquoi rester assis dessus ? avec entre les mains ces deux pieds de chaise. Il faut chercher enfin à sortir de dessous les meubles ! — On va recevoir Monseigneur... d'autant plus qu'on étouffe ici !... Voici donc le portrait d'Hubert. Il est en fleur... Ouvrons la porte : il fait trop chaud. Cette autre salle m'a l'air d'être encore un peu plus pareille à ce que je m'attendais à la trouver ; — seulement le portrait d'Hubert y est mal fait ; j'aimais mieux l'autre ; il a l'air d'un ventilateur ; — ma parole ! d'un ventilateur tout craché. Pourquoi rigole-t-il ?... Allons-nous-en. Venez, ma chère amie... tiens ! où est Angèle ? — Je la tenais très fort par la main tout à l'heure ; elle a dû s'enfiler dans le corridor, pour aller préparer la valise. Elle aurait pu laisser l'indicateur... Mais ne courez donc pas si vite, je ne pourrai jamais vous suivre. — Ah ! misère ! encore une porte

fermée... Heureusement qu'elles sont très faciles à ouvrir: je les claque derrière moi pour que Monseigneur ne puisse pas m'attraper. — Je crois qu'il a mis tout le salon d'Angèle à mes trousses... Y en a-t-il ! Y en a-t-il ! des littérateurs. — C'est Briarée... Paf ! encore une porte fermée. — Paf ! — O ! nous n'en sortirons donc jamais, du corridor ! — Paf ! — quelle enfilade ! Je ne sais plus du tout où j'en suis... Comme je cours vite à présent !... Miséricorde ! ici il n'y a plus de portes du tout... Le portrait d'Hubert est mal accroché : — il va tomber : — il a l'air d'un rigolateur... Cette pièce est beaucoup trop étroite — j'emploierai même le mot : exigu : on ne pourra jamais y tenir tous. Ils vont venir... J'étouffe ! — Ah ! par la fenêtre. — Je vais la refermer derrière moi : — je vais voleter désolément jusqu'au balcon de sur la rue. — Tiens ! c'est un corridor ! Ah ! les voilà : — Mon Dieu, mon Dieu ! Je deviens fou..... J'étouffe !

Je m'éveillai trempé de sueur : les couvertures trop bordées me sanglaient comme des

ligatures : leur tension me semblait un poids horrible sur la poitrine : je fis un grand effort les soulevai, puis d'un coup les rejetai toutes. L'air de la chambre m'entoura ; je respirai avec méthode. — Fraîcheur — petit matin — vitres pâles... il faudra noter tout cela : — aquarium, — il se confond avec le reste de la chambre... A cet instant je frissonnai : — je vais me refroidir, pensai-je ; — certainement je me refroidis. — Et grelottant, je me levai pour rattraper les couvertures, et les ramenant sur le lit je me rebordai docilement pour dormir.

HUBERT OU LA CHASSE
AU CANARD

Vendredi.

Sur l'agenda, sitôt levé je pus lire : tâcher de se lever à six heures. Il était huit heures : je pris ma plume ; je biffai : j'écrivis au lieu : Se lever à onze heure. — Et je me recouchai, sans lire le reste.

Après la nuit horrible, me sentant souffrant, je pris au lieu de lait, pour varier, un peu de tisane ; et même je la pris dans mon lit, où me l'apporta mon domestique. Mon agenda m'exaspérant, ce fut sur une feuille vraiment volante que j'écrivis :

« Ce soir, acheter une bonbonne d'eau

d'Évian », — puis j'épinglai cette feuille au mur.

— Pour goûter cette eau, je resterai chez moi, je n'irai point dîner avec Angèle; Hubert y va d'ailleurs; peut-être que je les gênerais; — mais j'irai sitôt après dans la soirée pour voir si je les aurais gênés.

— Je pris ma plume et j'écrivis :

« Chère amie: j'ai la migraine: je ne viendrai pas pour souper; d'ailleurs Hubert viendra, et je ne voudrais pas vous gêner; mais je viendrai sitôt après dans la soirée. — J'ai fait un cauchemar assez curieux que je vous raconterai. » J'enveloppai la lettre: pris une autre feuille et tout doucement j'écrivis :

« Tityre au bord des étangs va cueillir les plantes utiles. Il trouve des bourraches, des guimauves efficaces et des centaurees très amères. Il revient avec une gerbe de simples. A cause de la vertu des plantes, il cherche des gens à soigner. Autour des étangs, personne. Il pense : c'est dommage. — Alors il va vers les salines où sont fièvres et ouvriers. Il va vers eux, leur parle, les exhorte et leur prouve leur maladie; — mais un dit qu'il n'est pas malade ;

un autre, à qui Tityre donne une fleur médicinale, la plante dans un vase et va la regarder pousser; un autre enfin sait bien qu'il a la fièvre, mais croit qu'elle est utile à sa santé.

Et comme aucun enfin ne souhaitait guérir et que les fleurs s'en fussent fanées, Tityre prend lui-même la fièvre pour pouvoir au moins se soigner... »

A dix heures on sonna; c'était Alcide. Il dit : « Couché! — Malade? »

Je dis : « Non. Bonjour, mon ami. — Mais je ne peux me lever qu'à onze heures. — C'est une décision que j'ai prise : — et puis tant pis. — Tu voulais? »

— « Te dire adieu; on m'a dit que tu partais en voyage... C'est pour longtemps? »

— « Pas pour très très longtemps... Tu comprends qu'avec les moyens dont je dispose... Mais l'important c'est de partir. — Hein? ô je ne dis pas ça pour te renvoyer : — mais j'ai beaucoup à écrire avant de... enfin, tu es bien gentil d'être venu : — au revoir. » Il partit.

— Je pris un nouveau feuillet et j'écrivis :

« Tityre semper recubans »

puis je me rendormis jusqu'à midi.

C'est une chose curieuse à noter, cela, combien une résolution importante, la décision d'un grand changement dans l'existence, fait paraître futiles les petites obligations du jour, les besognes, et donne donc de force pour les envoyer au diable. — Les autres aussitôt me deviennent insupportables. — J'eus contre Alcide dont la visite m'importunait le courage d'une impolitesse que je n'eusse osé sans cela. — De même, ayant vu, par hasard sur l'agenda malgré moi regardé, l'indication :

« Dix heures. Aller expliquer à Magloire pourquoi je le trouve si bête. » — J'eus la force de me réjouir de n'y avoir pas été.

— L'agenda a du bon, pensai-je, car si je n'eusse pas marqué pour ce matin ce que j'eusse dû faire, j'aurais pu l'oublier, et cela m'eût empêché de me réjouir de ne l'avoir point fait. C'est toujours là le charme qu'a pour moi ce que j'appelai si joliment *l'imprévu négatif* : je l'aime assez car il nécessite peu d'apport, de sorte qu'il me sert pour les jours ordinaires. — Je réécrirai pourtant selon ma coutume l'indication susdite, au mois de décembre, car je serai curieux de savoir si ma volonté

persévère et si Magloire aussi de même continue. Sinon j'aurai donc eu raison de ne rien faire.

Aujourd'hui je ne ferai rien ; j'attendrai venir le voyage. Je ne veux aller voir personne — tant pis — je pars — je n'ai plus à *soigner* les choses — puis cela m'est insupportable qu'on me demande combien de temps ça durera — car, enfin, c'est précisément parce qu'il doit durer peu de temps, ce voyage, que je peux me permettre de partir ainsi sans apprêts. Je ne veux recevoir personne : cet Alcide m'exaspéra. — Sans cette attente du voyage, je me montrais charmant pour lui ; je le retenais c'est probable ; il déjeunait ici, vers la fin du repas je racontais Paludes, et lui n'eût pas très bien compris. — Insistons : Sans les autres je n'eusse blâmé jamais les autres ni moi-même : mais dès que je les vois, sitôt j'entre en critique. — Insistons ; insistons ; pour goûter comme il faut ces délices : être seul à présent mon repas pris — attendre, entouré de mes livres, Darwin, Bentham et Malte-Brun, que tel plus avenant désir, m'invite à prendre, plutôt que tout autre, Virgile.

... « *egoubi tempus erit, omnis in fonte lavabo.* »

— Le soir après le dîner, donc je me rendis chez Angèle. Elle était assise au piano ; elle aidait Hubert à chanter le grand duo de Lohengrin, que je fus heureux d'interrompre.

— « Angèle, chère amie, dis-je en entrant, je n'apporte pas de valise, pourtant je reste ici toute la nuit, selon votre gracieuse prière, attendant avec vous, n'est-ce pas, l'heure du matinal départ. — J'ai dû laisser ici depuis longtemps divers objets que vous aurez mis dans ma chambre : chaussures rustiques, tricot, ceinture, toque imperméable... Nous trouverons tout ce qu'il faut. Je ne retourne plus chez moi. — Il faut, ce dernier soir, s'ingénier, songer au départ de demain, ne rien faire qui ne le prépare : il faut le motiver, l'amener, le rendre en tout point désirable. Hubert devra nous allécher, nous contant quelque ancienne aventure. »

— « Je croyais, dit Hubert, que tu ne voulais rien préparer, de sorte que tout soit surprise. »

— « Ne réplique donc pas toujours ; laisse-moi, cher ami, lui dis-je, laisse comme il me plaît, je te prie, préparer à loisir mes surprises. Toi, raconte ; nous t'écoutons. »

— « Je n'ai guère de temps, dit Hubert : il est tard déjà et je dois aller à ma société d'assurances toucher quelques papiers avant la fermeture des bureaux. — Puis je ne sais pas raconter, et ce ne sont toujours que des souvenirs de mes chasses. — Celui-ci remonte à mon grand voyage en Judée : — mais il est terrible, Angèle, et je ne sais... »

« O ! racontez, je vous en prie. »

— « Vous la voulez, — voici l'histoire.

Je voyageais avec Bolbos, — que vous deux n'aurez point connu ; — c'était un grand ami d'enfance ; — ne cherchez point, Angèle, il est mort, — et c'est sa fin que je raconte.

Il était comme moi grand chasseur, chasseur de tigres dans les jungles. Il était vaniteux d'ailleurs, et s'était fait faire, avec la peau d'un de ces tigres qu'il avait lui-même tués, une pelisse de mauvais goût, qu'il portait même les jours chauds, et toujours toute grande ouverte. — Il la portait encore ce der-

nier soir... avec plus de raison d'ailleurs, car on n'y voyait presque plus et le froid déjà vif s'accroissait. Vous savez qu'en ces climats les nuits sont froides, et c'est durant la nuit qu'on chasse la panthère. On la chasse en escarpolette — et c'est même assez amusant. Dans ces montagnes d'Idumée, on connaît les couloirs rocheux où la bête, à ses heures, passe : rien n'est plus régulier dans ses habitudes qu'une panthère — et c'est même ce qui permet de la chasser. — La panthère se tue de haut en bas. — pour des raisons anatomiques. De là, l'usage de l'escarpolette, mais qui ne présente vraiment tous ses avantages que lorsqu'on manque la panthère. En effet, le contre-coup de la détente est une impulsion assez vive pour balancer l'escarpolette : celles-ci sont choisies à cet usage très légères ; elles s'élancent aussitôt, vont et viennent, et la panthère exaspérée bondit mais ne peut les atteindre, — ce qu'elle ferait certainement si l'on demeurait immobile. — Que dis-je, ferait !... ce qu'elle a fait ! ce qu'elle a fait, Angèle !

... Ces balançoires se suspendent d'un bord

à l'autre du ravin : nous avions donc chacun la nôtre ; il était tard ; nous attendions. — La panthère devait passer au-dessous de nous entre minuit et une heure. J'étais jeune encore, un peu poltron, et tout à la fois téméraire, — je veux dire précipité. Bolbos plus vieux était plus sage : lui qui connaissait cette chasse, par excellente amitié, m'avait cédé la bonne place d'où l'on devait voir le premier. »

— « Quand tu fais des vers, ils ne valent rien du tout, lui dis-je : tâche donc de parler en prose. »

— Il reprit sans m'avoir compris : « A minuit, j'armai mon fusil. A minuit et quart la pleine lune passa les roches. »

— « Comme ça devait être beau ! » dit Angèle.

— « Bientôt on entendit non loin ce léger frôlement, si particulier que font les fauves quand ils marchent.

A minuit et demie je vis s'avancer en rampant une forme allongée — c'était elle ! j'attendis encore un instant qu'elle fût bien sous moi. — Je tirai... Chère Angèle, que vous di-

rai-je ? Je me sentis du coup projeté sur l'escarpolette, en arrière, — il me sembla que je m'envolais : aussitôt je fus hors de prise — la tête perdue, mais pas assez pour... Bolbos ne tirait pas ! — Qu'attendait-il ? c'est ce que je n'ai pas pu comprendre : — mais ce que j'ai compris, c'est qu'il est peu prudent dans ces chasses d'être deux : Supposez, en effet, chère Angèle, que l'un tire, ne fût-ce qu'un instant après l'autre : — la panthère irritée voit ce point immobile — a le temps de sauter — et pourtant celui qu'elle attrape, c'est précisément celui qui n'a pas tiré. — Je crois, lorsqu'à présent j'y pense, que Bolbos a voulu tirer, mais que son coup n'a pas voulu partir. De ces défections arrivent même avec les meilleurs fusils. — Quand cessant mon aller en arrière, je commençai de revenir en avant, je distinguai Bolbos sous la panthère, et tous deux sur la balançoire à présent vivement agitée ; — en effet, rien de plus preste que ces bêtes.

Je dus, chère Angèle, — songez ! je dus assister à ce drame — j'allais, je venais, je balançais toujours ; — lui maintenant balançai

aussi, sous la panthère — et je ne pouvais rien — me servir du fusil ? — Impossible : comment viser ? — J'aurais du moins voulu partir car ce mouvement me donnait horriblement mal au cœur... »

— « Comme ça devait être émouvant ! » dit Angèle.

— « Maintenant, adieu, chers amis, — je vous laisse. Pour la fin de l'histoire, tant pis — imaginez — moi je ne sais pas raconter. Je suis pressé. Bon voyage, amusez-vous bien ; ne rentrez pas trop tard. — Je reviendrai vous voir dimanche. »

— Hubert partit.

Il y eut un vaste silence. Si j'avais parlé j'aurais dit : « Hubert a bien mal raconté. J'ignorais son voyage en Judée. Est-ce que c'est vrai, cette histoire ? — Vous aviez l'air quand il parlait d'immodérément l'admirer. » — Mais je ne disais rien ; je regardais le foyer, la flamme de la lampe, Angèle auprès de moi, tous deux auprès du feu — la table — la pénombre exquise de la chambre — tout ce qu'il nous fallait quitter... On apporta le thé. Il était plus de onze heures ; il sem-

blait que chacun de nous deux sommeillât

— Quand minuit eut achevé de sonner :

« Moi aussi, j'ai chassé... » commençai-je.

L'étonnement sembla l'éveiller ; elle dit :

« Vous ! chasser ! Chasser quoi ? »

« Le canard, Angèle. Et ce fut même avec Hubert ; ce fut jadis... Mais chère Angèle, pourquoi pas ? — Ce qui me déplaît, c'est le fusil non pas la chasse ; j'ai les détonations en horreur. Vous vous méprenez, je vous assure dans vos jugements sur moi-même. J'ai le tempérament très actif : ce sont les instruments qui me gênent... Mais Hubert, toujours au courant des choses, m'avait procuré pour l'hiver, par l'entremise d'Amédée, un fusil à air comprimé. »

— « O racontez-moi tout ! » dit Angèle.

— « Ce n'était pas, continuai-je — ce n'était pas, vous pensez bien, un de ces fusils extraordinaires comme on n'en voit qu'aux grandes expositions : — d'ailleurs, je ne l'avais que loué, car ces instruments coûtent terriblement cher, puis je n'aime pas garder chez moi des armes. — Un petit réservoir à air faisait manœuvrer la détente, — au moyen

d'un tube élastique que l'on se passait sous l'aisselle ; on tenait dans sa main une poire un peu fatiguée, — car c'était un vieux appareil, — à la moindre pression, la poire en caoutchouc faisait partir la balle... Votre ignorance de la technique m'empêche de vous expliquer mieux. »

« Vous auriez dû me montrer cela, » dit Angèle.

— « Chère amie, ces instruments ne peuvent être touchés qu'avec une toute particulière adresse, — puis, je vous l'ai dit, je ne le gardai point. D'ailleurs cette seule nuit de chasse suffit, tant elle nous fut fructifère, à user définitivement la poire, — comme je vais vous raconter.

C'était une brumeuse nuit de décembre. — Hubert alors me dit : « Viens-tu ? »

Je lui répondis : « Je suis prêt. »

— Il décrocha sa carabine ; moi mon fusil ; il prit ses pipeaux et ses bottes ; nous prîmes nos patins nickelés. Puis avec ce flair particulier des chasseurs, nous nous avançâmes dans l'ombre. Hubert connaissait le chemin qui devait conduire à la hutte, où, près de l'é-

tang giboyeux, un feu de tourbe préparé couvrait depuis le soir sous la cendre. D'ailleurs, sitôt sortis du parc que les sapins noirs encombraient, la nuit nous parut plutôt claire. Une lune à peu près gonflée se montrait indistinctement à travers la brume éthérée. On ne la voyait pas comme parfois, tantôt et tantôt, puis cachée, puis ruisseler sur les nuages : la nuit n'était pas agitée : — ce n'était pas non plus une nuit pacifique : — ni de ces nuits qui... non vraiment, plus j'y songe, triste amie, plus c'est curieux combien cette nuit n'avait en elle-même absolument rien de remarquable. Elle était muette, inemployée, humide et, m'eussiez-vous compris si j'eusse dit : involontaire. Le ciel était sans autre aspect : on l'eût retourné sans surprise. — Si j'insiste ainsi, calme amie, c'est pour bien vous faire comprendre à quel point cette nuit était ordinaire.

Les chasseurs expérimentés savent, pour l'affût du canard, que ce sont ces nuits les meilleures. — Nous approchâmes du canal dont, entre les roseaux fanés, nous distinguons l'eau gelée, à son reflet de polissure.

Nous adaptâmes nos patins, et sans dire un mot, nous allâmes. Plus l'on approchait de l'étang, plus l'eau bourbeuse, diminuée, mêlée de mousses et de terre et de neige à moitié fondue, rendait la course difficile. La canal allait se perdant : nos patins enfin nous gênèrent. Nous marchâmes. Hubert entra se chauffer dans la hutte ; moi je n'y pus tenir à cause de l'épaisse fumée... Ce que je vais vous raconter, Angèle, c'est une chose horrible ! — car, écoutez : — Sitôt que Hubert fut chauffé, il s'engagea dans l'eau vaseuse ; — je sais bien qu'il avait ses bottes et son vêtement goudronné — mais, amie, il ne s'enfonça pas jusqu'aux genoux — ni jusqu'à la ceinture : il s'enfonça là-dedans tout entier ! — Ne frémissiez pas trop ; c'était exprès ! Pour se cacher mieux des canards, il voulait complètement disparaître : c'était abject allez-vous dire... N'est-ce pas ? Je le trouvais aussi, mais de là vint le gibier en abondance. Les dispositions étaient prises : assis au fond d'une barque amarrée, j'attendais le vol approcher. — Hubert, quand il fut bien caché, commença d'appeler le canard. Il employait à eet effet

deux pipeaux : l'un d'appel, l'autre de réponse. Le voilier lointain entendait; il entendait cette réponse; le canard est si bête qu'il la croyait de lui; de sorte qu'il arrivait vite — pour l'avoir faite, chère Angèle. — Hubert imitait parfaitement. Le ciel au-dessus de nous s'assombrit de leur nuage triangulaire; puis le bruit de leurs ailes s'accrut de ce qu'alors ils descendirent et lorsqu'ils furent assez près moi je commençai de tirer.

Ils vinrent bientôt si nombreux, qu'à vrai dire je ne visais qu'à peine: je me contentais de presser un peu plus, à chaque coup nouveau, la poire, — tant la détente était facile: — elle ne faisait pas d'autre bruit que celui dans les airs d'une chandelle d'artificielle à l'instant de son éclosion — ou que le son plutôt de « *Palmes!* » dans un vers de M. Mallarmé. Encore souvent ne l'entendait-on même pas, et lorsque je n'approchais pas mon oreille, n'étais-je averti du départ de la balle que par la chute d'un autre oiseau. N'entendant pas de bruit, les canards longtemps s'arrêtèrent. Ils tombaient tournoyants sur l'eau brune qu'une croûte boueuse étouffait, et crispés,

déchiraient des feuilles de leur aile mal refermée. Ils voulaient, avant de mourir, gagner un abri de broussailles, les roseaux ne les cachant pas. Des plumes après eux s'attachaient et flottant sur les eaux, dans les airs, semblaient autant que les brouillards, légères... Moi je me demandais : Quand ça va-t-il finir ? — Enfin, au jour venant, les derniers survivants partirent ; il se fit tout à coup un grand bruit d'ailes étourdies, que les derniers mourants comprirent. — Alors enfin revint Hubert, couvert de feuilles et de vase. Nous démarâmes le canot plat et le poussant avec des gaules au travers des tiges froissées, dans l'horrible clarté d'avant l'aube, nous recueillîmes nos victuailles. — J'en avais tué plus de quarante ; — toutes sentaient le marécage... Mais quoi ! vous dormez, chère Angèle ! »

La lampe baissait faute d'huile : le feu se mourait tristement, et la vitre se lavait d'aube. Un peu d'espoir enfin des réserves du ciel semblait en grelottant descendre... ah ! que vienne enfin jusqu'à nous un peu de céleste rosée et dans cette chambre si close où si longtemps nous sommeillâmes, fût-ce à tra-

vers la vitre et pluviale une aube enfin paraisse et lave — apporte jusqu'à nous, à travers l'ombre déblayée, un peu de blancheur naturelle...

Angèle, sommeillait à demi; n'entendant plus parler elle s'éveilla doucement — murmura :

« Vous devriez mettre cela... »

« ... Ah! par pitié n'achevez pas, chère amie — et ne me dites pas que je devrais mettre cela dans Paludes. — D'abord ça y est déjà — et puis vous n'avez pas écouté — mais je ne vous en veux pas — non, je vous en supplie ne croyez pas que je vous en veuille. Aussi bien je veux être joyeux aujourd'hui. L'aube naît, Angèle! voyez! Voyez les toits gris de la ville, et ces blancheurs sur la banlieue... Sera-ce... ah! de quelle morne grisaille et de quelle veille effritée, cendre amère, ah! pensée — sera-ce ta candeur, et qui se glisse inespérée, aube, qui nous délivrera? — La vitre où le matin ruisselle... non... le matin où pâlit la vitre... Angèle — laverait... laverait...

Nous partirons! je sens que des oiseaux sont ivres!..,

Angèle! c'est un vers de Monsieur Mallarmé! — je le cite assez mal — il est au singulier — mais vous partez aussi — ah! chère amie, je vous emmène! — Valises! — hâtons-nous; — je veux un havre-sac bondé! — Pourtant ne prenons pas trop de choses: « Tout ce qu'on ne peut pas mettre dans sa valise est insupportable! » — Le mot est de Monsieur Barrès — Barrès, vous savez bien, le député, ma chère! — Ah! l'on étouffe ici; — ouvrons voulez-vous la fenêtre! Je suis extrêmement agité. Allez vite dans la cuisine. En voyage on ne sait jamais où l'on dîne. Emportons quatre pains fourrés, des œufs, du cervelas et la longe de veau qu'hier au souper nous laissâmes. »

— Angèle s'éloigna; je restai seul un instant.

Or de cet instant que dirais-je? — Or pourquoi n'en parler autant que de l'autre instant qui suivit: savons-nous quelles sont les choses importantes? Quelle arrogance dans le *choix!* — Regardons tout avec une égale insistance,

et, qu'avant le départ excité, j'aie encore une calme méditation. Regardons ! Regardons ! — Que vois-je ?

Trois marchands de légumes passent.

— Un omnibus déjà.

— Un portier balaie devant sa porte.

— Les libraires ouvrent leurs magasins.

— La cuisinière part pour acheter la viande.

— La boulangère va distribuer le pain.

— Les collégiens vont à l'école.

-- Les kiosques reçoivent les journaux ; des messieurs pressés les achètent. — On pose les tables d'un café.....

Mon Dieu ! Mon Dieu, qu'Angèle n'entre pas à présent ! voici que de nouveau je sanglote... c'est nerveux, je crois : — cela me prend à chaque énumération. Et puis je grelotte à présent ! — Ah ! pour l'amour de moi fermons cette fenêtre. Cet air du matin m'a saisi. — La vie — la vie des autres ! — cela, la vie ? — voir la vie ! Ce que c'est pourtant que de vivre !!... Et qu'est-ce qu'on en pourrait dire d'autre ? Exclamations. — A présent, j'éternue ; oui, sitôt que la pensée s'arrête et que la contemplation me commence, je prends froid. — Mais j'entends Angèle — hâtons-nous.

ANGÈLE OU LE PETIT VOYAGE

Samedi.

Ne noter du voyage rien que les moments poétiques — parce qu'il rentrent plus dans le caractère de ce que je le désirais.

Dans la voiture qui nous mène à la gare, je déclamai :

*« Des chevreux au bord des cascades ;
Des ponts jetés sur des ravins ;
Des mélèzes en enfilades...
Où monte avec nous, j'imagine,
L'excellente odeur de résine
Des mélèzes et des sapins. »*

« O ! dit Angèle — quels beaux vers ! »

« Vous trouvez, chère amie, lui dis-je. — Mais non, mais non, je vous assure ; — je ne dis pas qu'il soient mauvais mauvais... Mais enfin je n'y tiens pas : — j'improvisais. — Puis vous avez peut-être raison : — il se peut en effet qu'ils soient bons. L'auteur ne sait jamais bien lui-même..... »

Nous arrivâmes à la gare beaucoup trop tôt. Il y eut, dans la salle d'attente, une attente, ah ! vraiment longue. C'est alors qu'assis auprès d'Angèle je crus devoir lui dire une gracieuseté :

— « Amie — mon amie commençai-je ; il y a dans votre sourire une douceur que je ne puis pas bien comprendre. Viendrait-elle de votre sensibilité ? »

— « Je ne sais pas, » répondit-elle.

— « Douce Angèle ! je ne vous avais jamais aussi bien appréciée qu'aujourd'hui. »

Je lui dis encore : « Charmante amie, que les associations de vos pensées sont délicates ! »

et quelque chose encore que je ne peux pas me rappeler.

Chemin bordé d'aristoloches

Vers trois heures — à propos de rien, commença de tomber une petite averse.

— « Ce ne sera qu'un grain, » dit Angèle.

— « Pourquoi, lui dis-je — chère amie, par un ciel toujours incertain, n'avoir emporté qu'une ombrelle? »

— « C'est un en-tout-cas » me dit-elle.

Pourtant, comme il pleuvait plus fort et que je crains l'humidité, nous rentrâmes nous abriter sous le toit du pressoir que nous avions à peine quitté.

Du haut des pins, lentement descendues, une à une, en file brune, l'on voyait les chenilles processionnaires, qu'au bas des pins, longuement attendues, boulotaient les gros calosomes.

« Je n'ai pas vu les gros ealosomes ! » dit Angèle (car je lui montrai cette phrase).

— « Moi non plus, chère Angèle, — ni les chenilles. — Du reste, ça n'est pas la saison : mais cette phrase, n'est-il pas vrai — rend excellemment l'impression de notre voyage..... »

Il est assez heureux après tout que ce petit voyage ait raté — pouvant ainsi mieux vous instruire. »

— « O ! pourquoi dites-vous cela ? » reprit Angèle.

— « Mais chère amie — comprenez donc que le plaisir que nous peut procurer un voyage, n'est qu'accessoire. On voyage pour l'éducation..... Et quoi ! — Vous pleurez ? chère amie..... »

— « Du tout ! » — fit-elle. »

— Allons ! Tant pis. — Du moins vous êtes colorée. »

DIMANCHE

Sur l'agenda :

10 heures : culte.

Visite à Richard.

Vers cinq heures aller visiter avec Hubert l'indigente famille Rosselange et le petit fouisseur Grabu.

Faire remarquer à Angèle combien j'ai la plaisanterie sérieuse.

Finir Paludes. — Gravité.

Il était 9 heures. De cette journée je sentis la solennité à ma recrudescence agonie. Je posai doucement ma tête sur ma main j'écrivis :

Toute la vie j'aurai tendu vers une un peu

plus grande lumière. J'ai vu, ah ! tout autour de moi des tas d'êtres languir dans des pièces trop étroites ; le soleil n'y pénétrait point : de grandes plaques décolorantes en amenaient vers midi des reflets. C'était l'heure où dans les ruelles on étouffait de la chaleur sans souffles ; les rayons ne trouvant pas où se répandre concentraient entre les murailles une malsaine pamoison. Ceux qui les avaient vues pensaient aux étendues, aux rayons sur l'écume des vagues et sur les céréales des plaines..... »

... Angèle entra :

— Je m'écriai : « Vous ! chère Angèle. »

— Elle me dit : « Vous travaillez ? — Vous êtes triste, ce matin. Je l'ai senti. Je suis venue. »

— « Chère Angèle !... Mais — asseyez-vous. — Pourquoi serais-je plus triste ce matin ? »

— « O ! vous êtes triste, n'est-ce pas ? — Et ce n'était pas vrai ce que vous me disiez hier... Vous ne pouvez vous réjouir de ce que n'ait pas été tel que nous le souhaitions notre voyage. »

— « Douce Angèle !... Je suis vraiment tou-

ché par vos paroles... Oui, je suis triste, chère amie : — j'ai vraiment ce matin l'âme bien désolée. »

— « Je viens la consoler, » dit-elle.

— « Comme nous retombons, ma chère ! Tout est bien plus triste à présent. — Je comptais, je l'avoue, beaucoup sur ce voyage : je croyais qu'il allait donner à mon talent une direction nouvelle. C'est vous qui me le proposâtes, il est vrai, mais j'y pensais depuis bien des années. — Je sens mieux à présent tout ce que j'aurais voulu quitter, à voir tout ce que je retrouve. »

« Peut-être, dit Angèle, que nous n'avons pas été assez loin... mais il fallait deux jours pour voir la mer, et nous voulions être rentrés dimanche pour le culte. »

— « Nous n'avions pas assez pensé, Angèle, à cette coïncidence : — et puis, jusqu'où nous fallait-il aller ? Comme nous retombons, chère Angèle ! — Lorsqu'on y repense à présent : comme il fut triste notre voyage ! — Le mot « aristoloche » exprime quelque chose de ça. — Vous souviendrez-vous bien longtemps de ce petit repas dans le pressoir humide, et

comme après, ne disant rien, nous frissonnâmes. — Restez — restez ici tout ce matin, ah ! je vous prie. — Je sens que je vais sangloter tout à l'heure. Il me semble que je porte toujours Paludes avec moi. — Paludes n'ennuiera nul autant que moi-même... »

— « Si vous le laissiez, » me dit-elle.

— « Angèle ! Angèle, vous ne comprenez pas ! Je le laisse ici ; je le retrouve là : je le retrouve partout : la vue des autres m'en obsède et ce petit voyage ne m'en aura pas délivré. — Nous n'usons pas notre mélancolie, à refaire chaque jour nos hiers, nous n'usons pas nos maladies, nous n'y usons rien que nous-mêmes, et perdons chaque jour de la force. — Quelles prolongations du passé ! — J'ai peur de la mort, chère Angèle : ne pourrions-nous jamais poser rien hors du temps — que nous ne soyons pas obligé de refaire. — Quelque œuvre enfin qui n'ait plus besoin de nous pour durer. — Mais de tout ce que nous faisons rien ne dure sitôt que nous ne l'entretenez plus. Et pourtant tous nos actes subsistent horriblement et pèsent. Ce qui pèse sur nous c'est la nécessité de les refaire :

il y a là quelque chose que je ne comprends plus bien. — Pardonnez — un instant. »

— Et prenant un papier j'écrivis : *Vous devons entretenir nos actions lorsqu'elles ne sont pas sincères.*

— Je repris : « Mais comprenez-vous, chère Angèle, que c'est cela qui fit manquer notre voyage... Rien qu'on puisse laisser derrière soi, disant : « CELA EST. » De sorte que nous revînmes pour voir si le culte y était encore, — Ah ! misère de notre vie, n'aurons-nous donc rien fait faire aux autres ! rien fait ! que remorquer ainsi ces flottantes dérives... — Et nos relations, chère Angèle ! sont-elles assez transitoires ! C'est même ça qui nous permet, vous comprenez, de les continuer si longtemps. »

— « O ! vous êtes injuste, » dit-elle.

— « Non, chère amie — non, ce n'est pas cela, — mais je tiens à vous faire constater l'impression de stérilité qui s'en dégage. »

— Alors Angèle courba le front, et souriant un peu, par convenance : « Ce soir, je resterai, dit-elle : — voulez-vous ? »

— Je m'écriai : « O ! voyons, chère amie !

— Si maintenant l'on ne peut plus vous parler de ces choses, sans que tout de suite... — Avouez d'ailleurs que vous n'en avez pas grande envie: — puis vous êtes, je vous assure, délicate, et c'est pensant à vous que j'écrivais, vous en souvenez-vous, cette phrase: « *Elle craignait la volupté comme une chose trop forte et qui l'eût peut-être tuée.* » Vous m'affirmiez que c'était exagéré... Non, chère amie, — non — nous pourrions en être gênés: — j'ai même fait à ce sujet quelques vers:

.

Nous ne sommes pas,

Chère, de ceux-là

Par qui naissent les fils des hommes.

(Le reste de la pièce est pathétique, mais trop long pour être cité maintenant.) — D'ailleurs je ne suis pas bien robuste moi-même et c'est ce que j'ai tâché d'exprimer dans ces vers, dont vous vous souviendrez désormais: — (ils sont un peu exagérés.)

..... *Mais toi, le plus débile des êtres*

Que peux-tu faire? Que veux-tu faire?

*Est-ce que c'est la passion
Qui va te donner de la force
Ou de rester à la maison
A te dorloter de la sorte ?*

Et vous voyez bien à cela que j'avais envie de sortir... Il est vrai que j'ajoutais d'une façon encore plus triste — et, dirai-je même, découragée :

*Si tu sors, ah ! prends garde à quoi ?
Si tu restes, le mal est pire.
La mort te suit — la mort est là
Qui l'emportera sans rien dire.*

... La suite se rapporte à vous et n'est pas achevée. — Mais si vous y tenez... Invitez plutôt Barnabé... ! »

— « O ! vous êtes cruel ce matin. » dit Angèle : — elle ajouta : « Il sent mauvais. »

— « Mais précisément, chère Angèle : les hommes forts sentent tous mauvais. — C'est ce que mon jeune ami Tancrède a tâché d'exprimer dans ce vers :

Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte !

Je sais ce qui vous étonne : c'est la césure. — Mais comme vous êtes colorée !..... Et puis je tenais seulement à vous faire constater. —

Ah ! je voulais encore, délicate amie, vous faire remarquer combien j'ai la plaisanterie sérieuse..... Angèle ! je suis affreusement las ! — je m'en vais bientôt sangloter..... Mais, avant, laissez-moi vous dicter quelques phrases : vous écrivez plus vite que moi : — puis je marche en parlant : cela m'aide. Voici le crayon, le papier. Ah ! douce amie ! que vous fîtes bien de venir ! — Écrivez, écrivez en hâte : d'ailleurs c'est à propos de notre pauvre voyage.....

..... « Il y a des gens qui sont dehors tout de suite. La nature frappe à leur porte : elle ouvre sur l'immense plaine, où, sitôt qu'ils sont descendus, s'oublie et se perd leur demeure. Ils la trouvent le soir quand ils en ont besoin pour dormir ; ils la retrouvent aisément. Ils pourraient, s'ils voulaient, s'endormir à la belle étoile, laisser leur maison tout un jour, — l'oublier même pour longtemps. — Si vous trouvez cela naturel, c'est que vous ne me comprenez pas bien. Étonnez-vous plus de ces choses... Je vous assure que pour nous, si nous envions ces habitants si libres, c'est parce que, chaque fois que nous

avons bâti dans la peine quelque toit pour nous abriter, ce toit nous a suivis, s'est placé toujours sur nos têtes: nous a préservés de la pluie il est vrai, mais nous a caché le soleil: nous avons dormi à son ombre, nous avons travaillé, dansé, baisé, pensé à son ombre: — parfois, tant la splendeur de l'aurore était grande, nous avons cru pouvoir nous échapper au matin: nous avons voulu l'oublier: nous nous sommes glissés comme des voleurs sous du chaume, non pour entrer, nous, mais pour sortir — subrepticement — et nous avons couru vers la plaine. Et le toit courait après nous. Il bondissait à la façon de cette cloche des légendes après ceux qui tentaient d'échapper au eulte. Nous ne cessions d'en sentir le poids sur nos têtes. Nous en avions, pour le faire, porté déjà tous les matériaux: nous jugions du poids de l'ensemble. Il courbait notre front, il voûtait nos épaules, — comme faisait à Sindbad tout le poids du vieillard de la mer. — On n'y prend pas garde d'abord, puis c'est horrible: cela s'attache à nous par la seule vertu du poids. On ne s'en débarrasse pas: il faut porter jus-

qu'à la fin toutes les idées qu'on soulève »...

— « Ah ! dit Angèle, malheureux — malheureux ami — pourquoi commençâtes-vous Paludes ? — quand il est tant d'autres sujets — et même de plus poétiques. »

— « Précisément, Angèle ! Écrivez ! Écrivez ! — (Mon Dieu ! vais-je enfin pouvoir être sincère aujourd'hui ?)

: Je ne comprends plus du tout ce que vous voulez dire avec votre plus ou moins grande poésie. — Toutes les angoisses d'un poitrine dans une chambre trop petite, d'un mineur qui veut remonter vers le jour, et du pêcheur de perles qui sent peser sur lui tout le poids des sombres ondes de la mer : toute l'oppression de Plaute ou de Samson tournant la meule, de Sisyphe roulant le rocher : tout l'étouffement d'un peuple en esclavage — entre autres peines. celles-là. toutes, je les ai toutes connues... »

— « Vous dictiez trop vite, dit Angèle ; — Je ne peux pas vous suivre. »

— « Alors tant pis ! — n'écrivez plus ; — écoutez, Angèle ! Écoutez — car mon âme est désespérée. Que de fois, que de fois j'ai fait

ce geste, comme en un cauchemar affreux où j'imaginai le ciel de mon lit détaché, tomber, m'envelopper, peser sur ma poitrine, — et presque debout, lorsque je me réveillais — pour repousser de moi, à bras tendus, quelques parois invisibles — ce geste d'écarter quelqu'un dont je sentais trop près de moi l'impure haleine — de retenir à bras tendus des murs qui toujours se rapprochent, ou dont la pesante fragilité branle et chancelle au-dessus de nos têtes : ce geste aussi, de rejeter des vêtements trop lourds, des manteaux, de dessus nos épaules. Que de fois, cherchant un peu d'air, suffocant, j'ai connu le geste d'ouvrir des fenêtres — et je me suis arrêté, sans espoir, parce qu'une fois, les ayant ouvertes... »

— « Vous aviez pris froid, » dit Angèle.

— ... « Parce qu'une fois, les ayant ouvertes, j'ai vu qu'elles donnaient sur des cours — ou sur d'autres salles voûtées — sur des cours misérables, sans soleil et sans air — et qu'alors, voyant cela, par détresse, je criai de toutes mes forces : Seigneur ! Seigneur ! nous sommes terriblement enfermés ! — et que ma

voix me revint tout entière de la voûte. —
— Angèle! Angèle! que ferons-nous à présent?? Tenterons-nous encore de soulever ces oppressants suaires — ou nous accoutumerons-nous à ne plus respirer qu'à peine — et prolonger ainsi notre vie dans cette tombe? »

— « Nous n'avons jamais vécu plus, dit Angèle. Peut-on, dites-moi vraiment, vivre plus? — Où prîtes-vous le sentiment d'une plus grande exubérance? Qui vous a dit que cela soit possible? — Hubert? — Vit-il plus parce qu'il s'agit? »

— « Angèle! Angèle! voyez comme je sanglote à présent! Auriez-vous donc un peu compris mon angoisse? En votre sourire aurai-je mis peut-être enfin quelque amertume? — Eh! quoi! vous pleurez maintenant. — C'est bien! Je suis heureux! J'agis! — Je m'en vais terminer Paludes! »

Angèle pleurait, pleurait et ses longs cheveux se défilèrent.

— Ce fut alors qu'Hubert entra. En nous

voyant échevelés : « Pardon ! — je vous dérange, » dit-il, en faisant mine de ressortir.

— Cette discrétion me toucha beaucoup ; de sorte que je m'écriai :

« Entre ! Entre, cher Hubert ! On ne nous dérange jamais ! » — puis tristement j'ajoutai — : « N'est-ce pas, Angèle ? »

Elle répondit : — « Non, nous causions, »

— « Je ne venais qu'en passant, dit Hubert — et pour quelques mots seulement. — Je pars pour Biskra dans deux jours : — j'ai décidé Roland à m'y accompagner ».

— Brusquement je m'indignai : « Outre-cuidant Hubert — c'est moi, moi qui l'y ai décidé. Nous sortions de chez Abel tous deux — je me souviens — quand je lui dis qu'il devrait faire ce voyage. »

Hubert éclata de rire ; il dit : « Toi ? mais mon pauvre ami, réfléchis un peu que tu en as eu assez pour être allé jusqu'à Montmorency ! comment peux-tu prétendre... ? — Au reste il se peut bien que ce soit toi qui en ait parlé le premier ; mais à quoi ça sert-il, je te prie, de mettre des idées dans la tête des gens ? penses-tu que ce soit là ce qui les fasse

agir ? Et même laisse-moi t'avouer ici que tu manques étrangement de force impulsive... Tu ne peux donner aux autres que ce que tu as. — Enfin, veux-tu venir avec nous... ? — non ? Eh bien ! alors... Done, chère Angèle, adieu — je repasserai vous voir. »

— Il sortit.

— « Vous le voyez, benoîte Angèle — dis-je — je reste auprès de vous :... mais ne croyez pas que ce soit par amour... »

— « O non ! je sais... » répondit-elle.

— « ... Mais, Angèle, voyez ! m'écriai-je avec un peu d'espoir : onze heures presque ! O ! comme l'heure du culte est passée ! »

Alors, en soupirant elle dit : « Nous irons à celui de quatre heures. »

— Et tout retomba de nouveau.

Angèle eut à sortir.

— Regardant par hasard l'agenda j'y vis l'indication de la visite aux pauvres ; je m'élançai vers le bureau de poste et télégraphiai :

« O ! Hubert — et les pauvres !! »

Puis rentré j'attendis la réponse en relisant le Petit Carême.

— A deux heures je reçus la dépêche : —
On lisait :

« M... : lettre suit. »

— Alors m'envahit plus complètement la tristesse.

— Car, si Hubert s'en va, gémis-je — qui viendra me voir à six heures ? — Paludes terminé. Dieu sait ce que je m'en vais pouvoir faire. — Je sais que ni les vers ni les drames... je ne les réussis pas bien — et mes principes esthétiques s'opposent à concevoir un roman. — J'avais pensé déjà à reprendre mon ancien sujet de POLDERS — qui continuerait bien Paludes, et ne me contredirait pas...

À trois heures, un exprès m'apporta la lettre de Hubert : on y lisait : « — Je remets à tes soins mes cinq familles indigentes : un papier qui viendra te donnera leurs noms et les indications suffisantes ; — pour les autres diverses affaires, je les confie à Richard et à son beau-frère, car toi tu n'y connaîtrais rien. Adieu — je t'écrirai de là-bas. »

— Alors je rouvris mon agenda et sur la feuille du lundi, j'écrivis :

« Tâcher de se lever à 6 heures. »

..... A 3 heures et demie ; j'allai prendre Angèle : — nous allâmes ensemble au culte de l'Oratoire.

A 5 heures — j'allai voir mes pauvres. — Puis, le temps fraîchissant, je rentrai — je fermai mes fenêtres et me mis à écrire...

A 6 heures, entra mon grand ami Gaspard.

Il revenait de l'escrime. Il dit : « Tiens ! Tu travailles ? »

Je répondis : « J'écris Polders..... »

.

ENVOI

*O que le jour eut donc de peine,
Ce matin à laver la plaine.*

*Nous vous avons joué de la flûte
Vous ne nous avez pas écouté.
Nous avons chanté
Vous n'avez pas dansé
Et quand nous avons bien voulu danser
Plus personne ne jouait de la flûte.*

*Aussi depuis notre infortune
Moi je préfère la bonne lune
Elle fait se désoler les chiens
Et chanter les crapauls musiciens.
Au fond des étangs bénévoles
Elle se répand sans paroles
Sa tiède nudité
Saigne à peroétuité.*

*Nous avons guidé sans houlettes
Les troupeaux vers nos maisonnettes
Mais les moutons voulaient qu'on les mène à des fêtes
Et nous aurons été d'inutiles prophètes.
Eux mènent comme à l'abreuvoir
Les troupeaux blancs à l'abattoir.*

*Nous avons bâti sur le sable
Des cathédrales périssables.*

ALTERNATIVE

— Ou d'aller encore une fois, ô forêt pleine de mystère. — jusqu'à ce lieu que je connais, où, dans une eau morte et brunie, trempent et s'amollissent encore les feuilles des ans passés, les feuilles des printemps adorables.

C'est là que se reposent le mieux mes résolutions inutiles. et que se réduit à la fin, à peu de chose ma pensée.

FIN

TABLE DES PHRASES LES PLUS
REMARQUABLES DE PALUDES

Page 1. — Il dit : « Tiens ! — Tu travailles ! »
Page 93. — Il faut porter jusqu'à la fin toutes
les idées qu'on soulève.
Page *
.

* Pour respecter l'idiosyncrasie de chacun, nous laissons à chaque lecteur le soin de remplir cette feuille — l'auteur ayant rempli tout le volume.

POSTFACE

POUR LA NOUVELLE ÉDITION DE

PALUDES

ET POUR ANNONCER

LES NOURRITURES TERRESTRES

A mon ami MATRICE BEAUBOURG.

Sit Tityrus Orpheus.

VIRGILE.

« Un jeune homme plein de passions » — comme disait René brûlant et chaste — après un an de voyage, durant lequel, de parti pris, mais non sans luttes difficiles, il a pu, — tant l'adoration émerveillée de la nature lui semblait préférable, tant l'occupait sa joie volontaire de vivre et son souci de voir *telle quelle* chaque chose — bannir pour un long temps les livres, soulever les rideaux, ouvrir, briser les vitres dépolies, tout ce qui s'épaissit entre nous et l'Autre, tout ce qui ternit la nature, harmoniant enfin sa vie et ses pensées, selon l'optimisme éperdu où l'avaient conduit son tempérament d'abord, puis son admiration pour Goëthe et la lente méditation de Leibniz. Durant près d'un an, malade, aimant désolé-

ment, désespérément la lumière, il goûta ce faisant plus de joies, pense-t-il, qu'il n'en goûta jamais avant, fût-ee dans l'étude — à tout simplement adorer.

Près d'un peuple qui s'invétère, d'une religion différente, d'une morale parfois contraire et pourtant belle, il a pu trouver très étrange et maladif soudain, y repensant, l'état de critique et le soin de prosélytisme qui l'avait lui-même et souvent tourmenté jusqu'alors — l'agitation de ces hommes du Nord croyant toujours qu'au-dessus du bien se pourrait obtenir quelque *mieux* préférable. Il a pu soudain n'y presque plus rien comprendre, considérant la pensée comme une perplexité non imposée, et l'admiration comme une prière suffisante. Volontiers il eût dit, comme Luther au jeune théologien soucieux : « Va boire ! » Il fallait, resongeant de là-bas à Paris, à cette agitation sur place, à cette localisation du bonheur, à cette myopie des fenêtres, à ces contrôles du plaisir, à cette interception du

soleil, à cet étouffement des gens qui s'obstinent à ne respirer l'air plus qu'à travers des cigarettes — il fallait certes que lui-même en fût loin et depuis longtemps, pour songer même à en sourire, car il n'a pas l'esprit frondeur et ne rit que de ce qu'il a connu.

N'importe: il écrit un livre, et puisqu'il avait envie de rire, il trouva du même coup ridicule également le contrôlé, le contrôleur, celui qui veut lever les contrôles et celui qui ne sait pas y échapper. Il estimait, soit dit en passant, que ces deux solutions sont simples: ou négliger les contrôles (éviter, supprimer), ou ne pas s'en apercevoir. Il écrit ce livre, l'auteur, et pour plus de rires encore, pour montrer qu'il ne rit pas rien que des autres, il l'écrit *à la première personne*. — « C'est une confession », pense-t-on aussitôt, et ses premiers livres l'annoncent. — Les vices d'esprit qu'il rappelait ici pour en rire... « Ce sont les siens ! » Et sans souci qu'alors ce li-

vre, si confession e'était, niait ses précédents, l'un dit : « Que vous êtes triste ! » — Mais non : je suis gai ! — L'autre : « Ah ! que vous êtes psychologue ! » — J'ai l'horreur des psychologies. — « Mais alors, que voulez-vous dire ? » — Précisément, que l'on ne peut rien dire. — « Vous devez bien vous ennuyer ! » — Jamais moi-même. — « Votre livre est trop plein de symboles. » — C'est pour me moquer des symboles. — « L'air n'est pas toujours gris ! il est d'autres belles journées. » — Pourquoi d'autres ! toutes les miennes sont belles. Veuillez croire : je ne suis pas celui qui dit *Je* dans *Paludes*, et qui ne porte pas d'autre nom. Je ne me plains de rien, — pas même de moi-même, et je m'estime satisfait. Heureusement je suis heureux. Ce dont je ris, c'est de *Paludes* — c'est pour ce rire que je l'écris... O protestations infinies ! — N'eussé-je pas dû, comme je le désirais d'abord, écrire à la fin de mon livre, pour qui ne l'eût pas bien compris, pour qui

se fût mépris sur moi-même, et pour moi-même, et pour chacun : A un livre factice convenait une aussi factice conclusion : — mais que le lecteur patient veuille bien ne regarder tout ce livre que comme une préface à celui qu'il sera bientôt heureux de lire sous ce titre : LES NOURRITURES TERRESTRES.

— Un vilain titre, dit Angèle. — Tant pis, repartis-je.

Certes, c'est une terrible chose que de faire un livre; vous le savez, Monsieur, vous qui en faites. — Et c'est une des plus irritantes manies de l'esprit que, lecteur, il ne puisse accepter simplement, pour ce qu'on la lui donne, chaque phrase : qu'il prenne au sérieux la page où l'on plaisante, et, lorsqu'on parle gravement, qu'il sourie finement et dise : « Je vois bien que vous plaisantez ! » — Grâce à ces jugements, le passé compromet l'avenir :

ils n'admettent pas que l'on soit, comme le temps d'azur et de nuées, un composé mal défini de rire et de mélancolie. Pour avoir une fois pleuré, on ne croit plus à notre rire : on ne croit plus qu'à lui pour avoir une fois plaisanté. A chaque livre, il faut s'en redéfendre : il doit s'envelopper, ce livre naissant, de protections, d'objections, de réfutations, comme Hercule enfant de langes et de serpents étouffés. — Bien peu comprennent que ce que l'on veut faire, après une chose, ce soit précisément une autre. Cette première vous oblige; on attendait la même, un peu autrement habillée. Spécialisations et récidives ! la suite du temps les propose, l'habitude les impose et le public y applaudit. — O monde infiniment renouvelé ! qui donc sous vos aspects divers reconnaîtra votre immortelle ressemblance ? — O Nature perpétuellement semblable à tout et à toi-même, qui donc, qui donc en ta monotonie épuiserait le goût de tes formes nouvelles, l'inta-rissable élan de tes rires et de tes harmonies

— source d'amour que j'aime. — Inépuisable provision ! tout comique naissant du sentiment d'une inadéquation, chaque harmonie nouvelle perçue permet, promet un nouveau rire. Le comique évolue toujours en rapport avec le sentiment de l'harmonie. Le *Voyage d'Urien* permet mon rire de *Paludes*; *Paludes* me permet mon sérieux d'aujourd'hui.

— Pour avoir fait (avec quelque sourire) une « table des phrases les plus remarquables de *Paludes* », on a cru que je me moquais du lecteur. Qui l'a cru ? — Un lecteur. — Tant pis pour qui l'a cru : je voulais simplement rire avec lui et de moi-même : il ne faut rire que de soi ; — et c'est déjà bien assez drôle : mais on ne le remarque pas... La moquerie est à cause du moqueur, non de la chose persiflée. La moquerie est toujours une profanation. — Qui croit voir en ce monde du médiocre, se trompe ; il n'y en a pas un seul brin ;

ce que l'on croyait médiocre d'abord n'est que comprimé par le reste, et souvent gagne en profondeur. Si vous voyez médiocre, c'est que vous regardez de trop près; reculez! Élargissez votre vision; n'isolez pas artificiellement quelque chose pour que médiocre il apparaisse. — Le médiocre n'existe que dans les œuvres de l'homme, et seules sont sans excuse de l'être les œuvres d'art, parce que leur beauté seule les motive et les justifie — et parce qu'elles sont *isolées*.

Monsieur, je ne suis pas Tityre. Rien ne m'a paru médiocre en la vie. J'eusse sauvé mon apparence si j'eusse dit d'abord pour vous : « *Paludes!* c'est l'histoire d'un esprit malfait. » — Ses défauts? — Un seul lui suffit : il préfère le mieux au bien. C'est pour cela qu'il veut réformer tous les autres. Défauts d'esprit, — vertus chrétiennes... n'insistons pas, — car ce serait pour quoi dire? — Je ne me moque plus de rien. Toujours est-il qu'en lui, Tityre

a tout ce qu'il faut pour ne rien faire. Pour agir, il faut moins que pour *ne plus* pouvoir agir.

En cette table je voulais, pour qui ne l'eût pas bien compris, par le choix brutal de deux phrases, montrer ce qui m'importait le plus en ce livre. Hubert lui dit : « Tiens ! tu travailles ! » Il dit cela avec stupéfaction. Il le répétera surtout. Je répondis : « J'écris *Paludes* » — Et voilà une idée soulevée. — « Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on souleve. » — Et voilà le sujet de mon livre. C'est l'histoire d'une idée plus que l'histoire de quoi que ce soit d'autre : c'est l'histoire de la maladie qu'elle cause dans tel esprit. Élément de vie, une *idée* ? non, de fièvre — d'apparence de vie ; elle est dévoratrice et se nourrit de nous : nous ne sommes ici que pour lui permettre de vivre. De n'importe quelle autre j'aurais pu faire le sujet d'un tel livre. — On considère trop les idées comme des mortes, où la logique peut opérer ; tandis que ce sont elles

qui vivent, et qui vivent à nos dépens : dans le cerveau, toutes chaudes encore, elles ne paraissent plus les mêmes, comme ces algues fluctueuses, lorsqu'on les sort de l'eau, ternissent — et pourtant elles ne nous intéressent que là, palpitantes, vivaces, angoissantes. A quoi comparerai-je l'idée ? — au germe cancéreux que voici qu'en un cerveau d'enfant je vais mettre : il ne grandira pas, je suppose, ou s'il grandit, ce sera puissant à même au cerveau de l'enfant ; c'est là qu'il étendra ses racines : il l'emplira de maladie, suçant la santé de l'enfant pour sa vie autre et parasite. *Nous sommes voués à l'idée.*

A quoi comparerai-je encore l'idée ? L'idée est pareille au petit grain dont nous parlait l'Évangile C'était la plus petite des semences — mais quand elle a grandi (et il faut bien qu'elle grandisse) — elle dépasse les grands arbres de la terre, et les oiseaux du ciel viennent habiter dans ses branches. L'idée est semblable au royaume de Dieu.

dont aussi bien Jean eût pu dire : Il faut qu'il croisse et que je diminue. Nous ne ne nous sauverons pas de cela : on ne s'échappe pas de Dieu ; Dieu nous possède infiniment. *Dévoions-nous donc à l'Idée.*

J'aime ainsi que chaque livre porte en lui, mais cachée, sa propre réfutation et ne s'assoie pas sur l'idée, de peur qu'on n'en voie l'autre face. J'aime qu'il porte en lui de quoi se nier, se supprimer lui-même : qu'il soit un tout si clos qu'on ne puisse le supprimer que tout entier : qu'il ne laisse après lui pas de déchets, de résidus, pas de cendres : soit comme ces compositions chimiques, agglomérats, juxtapositions d'équipotences si parfaites qu'elles se maintiennent en équilibre et tranquilles, mais qu'une plus fervente étincelle va pouvoir à l'instant réduire, supprimer, au moins pour nos yeux, en une disparition volatile, en gaz subtil — hilarant. Le monde, j'en jurerais, n'est rien d'autre, et n'en est pas moins pour cela : — que dis-je ? — ou

mieux : que ne dirais-je : et n'est un tout que par cela.

Dans *Paludes*. Monsieur, je vous disais toutes ces choses et bien d'autres : mais vous n'y avez rien compris — comme je l'expliquais dans *Paludes*. Car il faut aujourd'hui, et c'est une fâcheuse alternative, crier comme à des sourds ou risquer de n'être pas entendu. L'œuvre d'art répugne à ces cris. N'être pas entendu c'est comme parler au désert; dût-elle éclore dans le désert, moi je préfère l'œuvre d'art.

Ajouterai-je encore pour vous : *Paludes* c'est l'histoire de qui ne comprit pas la vie : de qui s'inquiète et s'agite pour avoir cru plus d'une chose nécessaire.

Été 1895.

TABLE

I. LE VOYAGE D'URIEN

PRÉFACE POUR LA NOUVELLE ÉDITION DU VOYAGE D'URIEN	7
<i>Premier Livre.</i> — VOYAGE SUR L'OcéAN PATHÉ- TIQUE.	15
<i>Deuxième Livre.</i> — LA MER DES SARGASSES. . .	77
<i>Troisième Livre.</i> — VOYAGE VERS UNE MER GLA- CIALE.	101
ENVOI	131

II. PALUDES

I. Mardi. — HUBERT.	141
II. Mercredi. — ANGÈLE.	152
III. Jeudi. — LE BANQUET.	177

IV. Vendredi. — HUBERT OU LA CHASSE AU CA-	
NARD.	227
V. Samedi. — ANGÈLE OU LE PETIT VOYAGE.	247
VI. Dimanche. —	251
ENVOI	267
ALTERNATIVE.	269
TABLE DES PHRASES LES PLUS REMARQUABLES DE	
PALUDES	271
POSTFACE POUR LA NOUVELLE ÉDITION DE PALUDES	
ET POUR ANNONCER LES NOURRITURES TERRES-	
TRES.	273

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le seize novembre mil huit cent quatre-vingt seize

PAR L'IMPRIMERIE DU

MERCURE DE FRANCE

LUCIEN MARPON

17. rue Friant, 17

PARIS





PQ
2613
I2V6
1897

Gidé, Andre Paul Guillaume
Le voyage d'Urien 2. éd.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

